

Luc Delfosse

Histoire de Nous

Contes fantastiques



COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

Du même auteur

- L'homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?* – Nouvelles – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 1999.
- La pomme qui n'avait pas été croquée* – Roman – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2000.
- Le Carrousel de Ludovic* – Nouvelles poétiques – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2001.
- Diaboline ou la femme de quarante ans* – Roman – Éditions Didro, Paris, 2002.
- Contes pour adultes et enfants* – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2003.
- Contes à l'envers* – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2004.
- Contes de la Saint-Valentin* – Contes et peintures de l'amour – Éditions Didro, Paris, 2005.
- À la recherche d'Amal* – Conte philosophique – Éditions Didro, Paris, 2006.
- Paula* – Peintures affabulées et Fables pittoresques – Éditions Didro, Paris, 2007.
- Hands of the Mona Lisa* – Love stories – Éditions Didro, Paris, 2008.
- Le Cou Blanc de Lili* – Roman – Éditions Didro, Paris 2009.
- Elle voulait ressembler à Marilyn* – Fable romanesque – Éditions Didro, Paris 2010.
- La Caisse des Monuments Hystériques* – Roman – Éditions Didro, Paris 2011.
- T'es trop belle pour être moche* – Fables, Contes, Nouvelles tintinnabulées, Poésie – Éditions Didro, Paris 2012.
- Dis ? Tu l'as mis où ton cœur ?* – Fables, Contes, Nouvelles, Poésie – Éditions Didro, Paris 2013.
- Le passé n'aura duré qu'une minute* – Fables, Contes, Nouvelles-Minute, Poésie – Éditions Didro, Paris 2014.
- Émilie ou Le Sens de la Désorientation* – Fantaisie, Conte, Nouvelle, Poésie – Éditions Didro, Paris 2015.
- Les Mémoires d'un Cœur d'Artichaut* – Roman – Éditions Didro, Paris 2016.
- A Russian Love* – Novel – Éditions Didro, Paris 2017.
- The Man Who Had Been Looking For Love* – Novel – Éditions Didro, Paris 2018.
- Quand mon coeur fait boum* – Roman – Éditions Didro, Paris 2019.
- L'homme qui avait été amoureux / The Man Who Had Been In Love* – Nouvelle, Short Story – Éditions Didro, Paris 2020.
- Contes pour adultes et enfants* – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris 2020.
- Le Manuscrit perdu du Carrousel* – Roman Picaresque – Éditions Didro, Paris 2021.
- Contente que tu m'écrives* – Roman – Éditions Didro, Paris 2022.



Édition DIDRO
© Luc Delfosse
ISBN : 978-2-36087-004-2
Dépôt légal : décembre 2023

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

À Manou

Histoire de Nous
ou
De la connivence

Suivi de *Manou ma Source*
Et de *Quatre évangiles*

« De la myriade d'images produites par des humains depuis au moins quatre-vingt mille ans qu'ils figurent, seule une minuscule fraction relève de l'art et de son histoire »

Philippe Descola

« De la myriade d'images produites par l'amour depuis au moins huit mille ans, les humains ont pu faire naître l'espérance la plus folle et leurs rêves les plus beaux »

Auteur inconnu

Préambule

Lili est une artiste. Lors d'un vernissage, elle fait la connaissance d'un client de la galerie où elle expose ses toiles régulièrement. Ils ont une longue conversation. Il devient son ami. Au fil du temps, à sa demande, elle conçoit, pour lui, des créations uniques. Chaque année, comme une offrande, il réclame une œuvre nouvelle. Tout pourrait être simple dans le meilleur des mondes.

Oui, mais voilà, petit à petit, l'oiseau préféré de Vénus fait son nid. Sans s'en apercevoir, l'ami tombe amoureux de son artiste. C'est merveilleux, comme dans les contes pour adultes et enfants. Pour pouvoir mieux l'approcher, il est prêt à devenir son vilain petit canard. Métamorphosé en noble cygne, il l'appellerait Léda. Oui, mais voilà, elle se prénomme Lili.

Le galant finit par ressentir une folle agitation en son cœur. Longtemps, il en gardera jalousement le secret. Jusqu'au jour où il se découvre enfin, sans bruit, à Venise ou ailleurs. Son inspiratrice l'aurait-elle deviné ? Elle se parfume en Paloma Picasso. Au jeu du Minotaure, qui va gagner ?

Quoi qu'il en soit, entre eux, une belle connivence s'installe. Il s'amuse avec sa muse. Mais elle lui refuse son amour, elle le juge peut-être coupable. Tantôt, il réclame de la tendresse, un peu, beaucoup. Bientôt, il n'en peut plus. Alors, il se déclare, cette fois-ci avec passion, avec fougue. Un amoureux notoire, proclamé avec exaltation peut être considéré comme un amant complet, programmé. Il réagit comme un mac et comme un mec. Il insiste donc. Il espère le bon vouloir de Lili, comme d'autres, semblables à une godiche, attendent Godot. Trop séduit, pour patienter, il tente de s'égarer, il va alors se nourrir de contes fantastiques ... Les voici.

Cela conduira notre soupirant vers l'hallucination. Il voit sa Lili partout. Il la poursuit, là où elle n'est pas. Pourtant, sans cesse il la rencontre. Car c'est elle qui le rejoint, à son gré. Ce voyage semble sans fin. D'un musée l'autre, de ville en ville, Lili s'échappe toujours, pirouettes et clins d'œil. Elle n'est cependant pas

indifférente. Sensibilisée à son désir, un jour, elle lui offre un tableau inespéré, prometteur, un Nu déclencheur. Ce ne peut-être qu'un message.

L'amour de la peinture est un lien indissoluble. Une fois cliqué dessus, il devient un bien durable, frais, joyeux comme un Merlin enchanteur, comme un poulpiquet, un sot piqué, sans date de péremption. À coup d'allers-retours, entre Venise et leurs Ardennes natales, avec l'aide d'un lutin appliqué, un couple se forme, l'amour vaincra. N'est-ce pas le vœu des amoureux sur cette Terre ?

Avec ses pastels, Lili capture la lumière. Pour lui, elle va créer La Galerie dans *la Vallée*.

C'est lorsqu'il contemple l'œuvre de Lili qu'il comprend que le temps et les couleurs les ont réunis.

Avant-propos, Confessions

Lectrice, Lecteur, tu viens d'ouvrir le premier volet du triptyque « *Histoire de Nous* ». Après une interminable méditation à propos du *Triomphe de la chasteté*, diptyque de l'ami Piero, nous n'avons pu résister à la tentation du *Jardin des délices* de Jérôme. Notre stoïcisme ne peut devenir simple résignation. *Il est difficile d'aimer*, dit la chanson, mais qui peut renoncer à l'amour ? Ici la plume copie le pinceau. C'est une mise en scène à partir des plus belles images collectées depuis l'enfance de l'art.

Contrevent de la connivence, notre récit ne claque pas, même si affinité n'est déjà plus innocence. Car lorsqu'elle se prolonge, elle devient complicité, harmonieuse comme une fugue de Bach, pas une fuite en avant, plutôt des retrouvailles attendues, avec impatience, je veux converger vers elle. Elle coupera une mèche de ses cheveux. Elle me la donnera.

Avant que de poursuivre, sache que, tout bien considéré, ce long cheminement aurait pu prendre la forme d'une pièce de théâtre. Mais c'est ici, avant tout, le portrait d'une femme, le survol du processus émotionnel qui conduit deux êtres à se rapprocher l'un de l'autre, l'amant est empressé. Sous le flot de ses assiduités, son amante lui cèdera peut-être. Il n'ose encore l'imaginer. Thaïs l'hédoniste a suivi Athanaël le cénobite, mais dans notre histoire, notre dévot courtisan

de Vénus renonce à se faire moine (pensée qui l'occupe parfois). Il voudrait que sa course amoureuse se terminât, un jour ou l'autre, mais pas trop tard, dans les bras de Lili, qu'elle le rejoignît intellectuellement, spirituellement, et bien sûr, câlinement, de préférence, sur les bords de la Meuse en Ardenne.

Voici donc le prologue à ce qui restera, quoi qu'il advienne, une belle aventure. Dans sa prison, en Albion, Charles d'Orléans écrivit un merveilleux poème que je ne me lasse pas de relire. C'est une laisse d'une chanson de geste, sans les chœurs de la tragédie grecque, les âmes, vagabondes ou pas, s'y confient. On ne sait toujours pas si une Carmen ou une jeune fille inconnue a jeté, une nuit, au grand-duc, majestueux, tout là-bas, sur sa branche, dans sa cellule, en son exil sur la Terre, une fleur, - cette efflorescence de la vie -, mais on peut raisonnablement le supposer. Charles, merveilleux troubadour, en mérita bien l'heur.

Ma seule amour

*Ma seule amour que tant désire,
Mon réconfort, mon doux penser,
Belle nonpareille, sans per,
Il me déplaît de vous écrire.*

*Car j'aimasse mieux à le dire
De bouche, sans vous le mander,
Ma seule amour que tant désire,
Mon réconfort, mon doux penser !*

*Las ! or n'y puis-je contredire ;
Mais Espoir me fait endurer,
Qui m'a promis de retourner
En liesse, mon grief martyr,*

Ma seule amour que tant désire !

Charles D'Orléans

Après cette avant-scène, comédie classique et poésies mêlées vont se succéder. Mais, contrairement à notre habitude, nous avons limité le nombre de poèmes imposés aux lecteurs. Il s'agit plutôt d'une longue nouvelle fantastique. Il y a peu de rebondissements, de ceux que l'on rencontre dans les pièces de Molière ou de Labiche. Car ici, l'intrigue amoureuse est monorime. Quoi que ! Les simples bon-dissements romanesques foisonnent, quelques cabrioles, comme des clins d'œil à cette opérette qui est toute notre vie. Ah ! *La Vie Parisienne* ... Qui ne se voit pas dans le rôle du Brésilien peut refermer ce livre.

C'est ici un amant impénitent, un clown renaissant avec un nez rond, comme une pomme rouge. Il a composé la fable du chat, du chien et de l'âne. En Ardenne, il aime Les Vieux Moulins de Thilay, il apprécie les spectacles de marionnettes, leurs messages, ceux de la légende des Quatre Fils Aymon. Il a des envolées lyriques, il essaie de les contenir. Cependant, sa bergère brune aime parfois ses folies oratoires, ses déclarations débridées. Rimbaud n'est pas loin. Au Louvre, il s'entretient avec un certain Paolo, il suivra ses conseils. Il admire Courbet, Modigliani. Finalement, on l'a dit, un petit lutin lui fournira une aide précieuse.

Je viens aux faits. Ci-après, on l'aura compris plus haut, « Ma seule amour » se prénomme Lili. Je la voudrais mienne. Cela tient à la fois du désir curieux qui excite Néron, lorsqu'il voit Junie et se confie à Narcisse, mais aussi, plus poétique encore, de la seule richesse qui soit au monde pour ceux qui voient la vie en fleur de muguet ou en rose, comme Anatole France : « *Le don qui fait la beauté des êtres, le Désir* ».

Qui veut écouter mon récit ?

J'aime les histoires qui naissent dans ma tête, tous mes contes à l'envers, à l'endroit du monde. Je les aime lorsque je butte, au *Café des Cailles*, sur le sourire ravageur d'une femme inconnue jusqu'alors. Dans le cas qui nous occupe tant l'esprit, ici et maintenant, la belle ne m'a jamais été tout à fait méconnue, insoupçonnée, inexplorée, inaccessible. Elle apparaît dans mon rêve éveillé. C'est moi le prince. Sur Terre, j'ai une prédilection pour les matins triomphants chantés par Hugo, les petits moments inattendus piqués en rapportant de vieilles légendes, dorées ou coquines, Jacques ou Jean-Jacques ? C'est moi le conteur, y'a de la joie !

Elle s'éloigne, je ne la reverrai pas, ni dans les airs, ni dans la lumière, elle aura été la passante de Baudelaire, je remettrai mon compteur à zéro. C'est moi le conteur de riens. À moi Comte, deux riens ! Je suis bien sur Radio Nuages. C'est classique ? Oui, je sais ... Un jour, je croisai Lili, il n'y avait pas que son sourire qui était dévastateur.

Je porte en mon coeur des nouvelles à dormir debout. Assis à côté d'elle, à côté de Lili, je lui prends la main. J'aime écouter les marins qui chantent, les marines, les océanes, il était une fois un pirate, au clair de la Lune, Long John Silver a conquis Dolores... Et les martiennes ? Ces inconnues du nième type, un jour, elles débarqueront dans ma vie. Un soir, je goûterai mille millions de mille saveurs ! Bienvenue à Lili ! Accueillez-moi, vous êtes déjà dans ma tête. Tête d'amoureux têtue. Dis, l'auteur ? Jamais tu ne renonceras ? À quoi ? À l'amour. Jamais, je crois. J'aime les contes fleurettes. L'amour, c'est un nouveau jour qui se lève. Le sommeil devient soleil. Cependant, - Oubliez-moi, - me répète Lili. Vraiment, je n'y parviens pas. C'est dans vos bras que je veux échouer. *Pour l'amour d'une rose, le jardinier est le serviteur de mille épines*, sagesse turque.

J'adore les histoires que je fais naître l'après-midi. Après tous mes goûters je rends ma copie. Elle est couverte de contes. Cantorbéry. Mille et trois nuits. Avec une belle je veux les passer, les repasser. Je deviens baladin, vicomte à Combourg, comte à l'Opéra, mon âme s'avive, je suis au Café des Capucines, les capucinades n'y ont pas leur place. Garçon, deux riens s'il vous plaît. Je ne fais jamais de décomptes. À moi le bateau ivre ! Deux ou trois paroles encore, murmurées à icelle qui jadis trouva mon regard. Elle chantait un air triste, à Paris, Place de la Nation, un matin, j'étais absent, si vite elle a disparu, je crois me la rappeler. Pourquoi ne s'est-elle pas arrêtée ? Je n'avais pas vingt ans. Elle non plus.

Rendez-vous compte maintenant, il est bientôt dix-neuf heures, je pénètre dans la galerie, j'aperçois Lili. Sa conversation fait ma conquête. Le soir même, j'écris pour elle. Il ne s'agit pas d'une confession hors de propos. Minuit vient de sonner.

De quoi fut-il question entre nous ? Peut-être d'une double exploration, Lili et moi, frère et sœur de lais picturaux, narratifs et lyriques, on marche sur la Lune, intérieure, extérieure. Au fil du temps, - non, tout ne s'en va pas -, je vis dans nos échanges, jamais vides de sens, ni de sensualité posée, une recon-

naissance réciproque. Nous finîmes par développer une véritable intimité, nous eûmes des moments rares. Au fil des années, fan de sa peinture, à ma demande, Lili me façonna une collection de tableaux, ils me firent tomber amoureux de mon artiste.

Montaigne, Chateaubriand sont maîtres d'eux-mêmes en autobiographie. Ici, ce ne sont pas des mémoires, c'est l'Histoire de nous. Nous, enfin ! Pour ce qui me regarde, je dirais simplement que, ne trouvant pas l'amour à ma porte, - je n'ai pas dit à ma botte -, j'ai trouvé le refuge du sourire de Lili. C'est donc une déclaration, à une femme, je lui dis que je l'aime.

Comment en suis-je arrivé à ce point brûlant du désir ? Adolescent, je fis un appel aux forêts où courait François-René, à Combourg, il y était chez lui. Plus tard, je visitai les bois retirés de Jünger, je grimpai aux arbres. Je me suis toujours imaginé en Croc Blanc arboricole, je suis stoïque, mais jamais résigné, je lis et relis *La Mort du Loup*. Je sais depuis Marcel Proust que la vraie vie est dans la littérature. Donc, c'est là qu'il me convient de chercher l'amour. Quel adolescent, emboitant le pas de notre vicomte, ne rêverait pas d'avoir écrit « *Je me composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues* ». Jeune homme, je me vêtais de bleu, je collectionnais les visages des Vierges suspendues, j'ajoutais celui de *La Môme* de Ferrat, le dessin de son corps aussi, je m'armais de patience, des jours entiers je voyageais, mon esprit courait la prétentaine, moi, le guilledou.

J'en reviens à mon histoire. Peu de chapitres, très courts ou très longs, un discours presque continu, émaillé de quelques dialogues. Parfois, je me prends pour un poète. Oui, je sais, en voilà une présomption ! C'est que je crois aux voix intérieures. J'ai été précédé en cela. Ce livre est né d'une explosion, lumière instantanée. Et voici comme : on rapporte que Rossini aurait écrit son *Barbier de Séville* en quatorze jours, que Händel en fit autant avec son *Messie*. Eh ! bien, la transcription du présent récit ne m'aura guère pris plus de temps, effet musical inclus. Lorsque l'effervescence règne dans la tête d'un écervelé, pour ne pas implorer, il doit la traduire sous une forme palpable, picturale, scripturale, en chantant, si j'ose m'exprimer ainsi. Un même bouillonnement, quelques années auparavant, une semblable passion, m'avait fait reproduire, nuitamment, mais

sans bruit, de peur de réveiller ma belle dormant sur un *oreiller d'herbes*, - ce n'était pas le moment -, et à main levée, *La Danse* de Matisse, en deux heures et trente-cinq minutes de bonheur. Mais je devrais cesser là tous mes préambules, et mes chiffres, pour commencer ma narration, sonate pour palette de couleurs et pages blanches à féconder. Je m'aventure dans la cour d'une femme, je me risque à lui parler, à mots couverts, puis à cœur ouvert. C'est pourquoi, Lectrice, Lecteur, avant de parvenir à la scène hypothétique du baiser final qui sera, en fait, la toute première caresse entre nos deux amants, point de surprise ! Tu entendras, non pas des balivernes de forains, non pas des arguments de posticheurs, tu liras plutôt moult digressions, bagatelles de la porte, celles qu'apprécient sans le dire les amoureuses.

Petit Nota Bene

L'écriture et le Baiser

J'ai beaucoup lu sur l'amour, j'ai beaucoup entendu. Quelle drôle d'idée ? Non pas, c'est une nourriture céleste. Les seules amours relaxantes, divertissantes, sont celles des dieux de l'Olympe. Permanence gourmande, acoquinements, col-lages, cupidité, persistance de la mémoire divine.

Remontons le temps : je boirai des vins de Bourgogne de compagnie avec Pernette et Louise, poétesses du baiser, lyonnaises du feu, amoureuses rares. Enfin, je ferai jaillir le Champagne pour trinquer avec la belle marquise de Corneille chantée par Brassens.

Adolescent, je tombai amoureux d'Emma Bovary, d'Albertine. Pour parfaire mon éducation sentimentale, je fréquentais Marivaux, Stendhal, j'allais de Musset à George Sand, que de lettres !

J'ai beaucoup écrit sur l'amour. J'ai noirci du papier afin de ne pas broyer du noir. Voilà comment tout a commencé, un dimanche après-midi. Je me trouvais sur l'Île de la Grande Jatte, ou sur l'Île aux Trésors féminins, je ne me sou-

viens plus très bien. Les couleurs étaient pures, ton sur ton. Pointilliste, je me pris à rêver. Il faut dire que je suis coutumier du fait. J'étais l'un des mousquetaires de l'amour, ou plutôt, j'interprétais tour à tour Éros, Storgé, Philia et Agapé. Ma vie sentimentale, mouvementée, n'était qu'une succession de rôles inspirés par des émotions traduites en pulsions. Je décidai de calmer par l'écriture la foudre et la tempête que rien n'arrêtait en ma tête. Poèmes et prose maladroite se succédèrent à grande vitesse sous les précipitations et les palpitations de mon cœur.

Puis, je parcourus des milliers de kilomètres pour jouir d'un premier baiser, j'en réclamai un second, un autre encore, jusqu'à plus soif. Aussi, le premier sous-titre envisagé de notre histoire fut tout d'abord « Le Baiser ». Mais, comme l'héroïne de ce récit continue à me fuir (certes, avec délicatesse), à refuser un big bisou ou son équivalent, je n'ai d'autre ressource que d'abandonner mon registre classique, adieu règle des trois temps, adieu valse à mille temps. Il me faut en finir avec les déclarations dithyrambiques ou légères, je dois me fier à mon intuition, écouter les soubresauts réguliers de mon cœur, ceux de la belle aussi. J'ai le sentiment que notre attachement l'un à l'autre, - car il y a de la tendresse entre nous, que notre inclination réciproque atteint désormais une inclinaison obtuse, je veux dire arrondie. Oublions toute la gravité de ce sujet, c'est à un haut degré de connivence avec Lili que j'aspire. Elle existe déjà, je veux simplement la développer loin, sans plus attendre. Comme un avant-goût d'Éros, l'amour est capable de courber l'espace-temps. Ainsi, l'amitié ne me suffit plus, je veux pratiquer l'amitié amoureuse.

Bref, ores, ce récit est bilingue, il s'intitule « *Histoire de nous* » ou « *De la connivence* ».

Le voici donc ...

PREMIÈRE PARTIE

PORTRAITS DE TOUS LES AMOUREUX DU MONDE

RENCONTRE, RECHERCHE,

DÉSIR EXISTENTIALISTE,

L'AMOUR COUP DE CHANCE,

COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU ?

*« Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science »*

Jean de La Fontaine

1

À la recherche de la tendresse

« *Il n'y a jamais eu que le couple.*

Dieu n'a pas créé l'homme et la femme l'un après l'autre, ni l'un de l'autre. Il a créé deux corps jumeaux unis par des lanières de chair qu'il a tranchées depuis, dans un accès de confiance, le jour où il a créé la tendresse. »

Jean Giraudoux

Dès potron-minet

Mon besoin de tendresse était immense. On eût dit un retard d'affection, une faim, une exigence. Depuis mon tout premier échange avec Lili, à *La Galerie dans la Vallée*, je me répétais que c'était-elle, Lili, qui saurait combler mon âme de caresses, mon corps de ses douceurs. J'avais lu dans son regard, elle, dans mon cœur. Elle m'avait bien compris, m'avait baptisé « *sauvage voyageur* ». J'étais tenté de l'appeler mon Lou.

Le temps du muguet, *mon vieil ami*, reviendrait-il ? Je m'en persuadai.

Soudain, après une nuit passée seul dans ma chambre mansardée, rue Blanche, déserté par l'amour (innocent, je n'hébergeais aucune jeune femme poursuivie par les méchants), j'enfilai short et sneakers, sautai dans la cage d'escalier, descendis quatre à huit les 39 marches, et me mis à courir en direction de la petite épicerie voisine, souvenir d'*Amélie Poulain*. En attendant Lili, je voulais traquer la tendresse là où elle se trouvait peut-être.

L'ancien établissement des quatre saisons avait été rebaptisé « *Au bois des Lau-*

riers *Coups*”. Sur les voies serrées, pas encore fraîches, seules quelques femmes, à moitié vêtues, certaines presque nues, proposaient aux retardataires de la nuit des charmes non identifiés. Le magasin n’était pas encore ouvert. J’attendis quelques minutes, puis je décidai de tenter la chance. Théâtral, je frappai trois coups. L’agitation journalière devait reprendre ses droits. Une jeune fille, Michelle Mabelle, à peine sortie de ma lecture du grand Meaulnes, releva soudain le rideau métallique de la devanture, et celui, beaucoup plus beau, de ses yeux, elle me révéla ainsi les timides douceurs aperçues par Néron dans les prunelles bleues de Junie. (En effet, bien que Racine n’ait jamais spécifié la couleur du regard de ses héroïnes tragiques, je trouve relativement comique, mais utile, d’ajouter cette précision invérifiable). Michelle ouvrit la porte. Aussitôt, elle me sourit :

- Bonjour Monsieur, que désirez-vous ?
- Je voudrais acheter un petit paquet de tendresse.
- Je suis désolée, je n’en ai plus. Mais, vous savez, la tendresse n’est pas à vendre.

Têtu, j’ignorai sa remarque et poursuivis :

- Vous en aurez demain ?
- Je crains que non.
- Pourquoi ?
- Dans notre quartier, je n’en ai plus la demande. Par contre, il me reste un stock complet de misère humaine, vous savez, la solitude profonde. De nos jours, la tendresse est devenue un produit de luxe. Vous devriez vous adresser au traiteur de l’Avenue de la Passion.

Je quittai Michelle, à regret. Je retins les sanglots longs et saturniens des violons du printemps, ils risquaient de blesser mon cœur, ainsi que celui de Mabelle, ma jolie Madeleine. Je m’éloignai rapidement pour chanter à tue-tête, « *Je suis seul, désespéré* » essayant de reproduire les cris pourtant inimitables d’un chanteur abandonné. Optimiste cependant, je ne perdis pas espoir, je suivis le conseil de la jeune femme au sourire si doux. Intrépide, l’espoir chevillé au corps, à la

hussarde, tout en priant le Seigneur, je me rendis Avenue de la Passion. Apparemment, la tendresse était le seul produit qui n'avait pas de prix. La vendeuse était vêtue d'une petite robe noire, bien ajustée, d'un tablier blanc. Sur son volant, de la dentelle anglaise. J'aurais parié qu'elle portait *Chant d'Arômes*, de Guerlain, peut-être. Elle confirma les dires de Michelle Mabelle. D'après elle, la tendresse était devenue extrêmement rare, inestimable, inabordable. Elle était réservée à certains poètes privilégiés. Elle n'eut pas le cœur de trahir ma candeur matutinaire. Elle finit par m'avouer que la majorité des caresses proposées sur le marché de l'amour étaient artificielles. En bonne intelligence, elles étaient obtenues par synthèse chimique ou numérique.

Le printemps fit place à l'été.

Pérégrinations

Conscient, avec le temps, non seulement que tout s'en va, mais que mon problème sentimental se posait aussi en termes de communication, l'homme seul que j'étais lut tout ce qu'il put trouver sur ce thème existentiel. Je dévalisai les bibliothèques les plus prestigieuses. Je découvris le Marketing, le vrai. J'écoutai des spécialistes, je regardai des podcasts. Je fus souvent déçu. Seul, Jacquou le Communicant, Le Roy de la forêt barade, sut me faire entrevoir des pistes entre les collines boisées, probablement parce qu'en lui il recelait des trésors cachés de tendresse qui poussaient comme des cèpes. Quand il s'agissait d'une eau minérale, il revenait aux sources. Publicisé, sur-occupé, il savait sortir de ses bulles, braver la distance. Il était ouvert, disponible.

Pour moi, mon cœur se mit à explorer des chemins interminables vers mon amoureuse, mon amie Lili. Peut-être m'enverrait-elle un signe, un petit clin d'œil.

Son absence prolongée finit par m'épuiser. Sans vouloir jouer à nouveau du violon, même pas une petite sonate, l'automne apporta son lot de nostalgie. Jamais, ou peu s'en fallait, je n'avais consulté un médecin. Je me résolus pourtant

à faire des analyses médicales. Les résultats étaient clairs : la vitesse de sédimentation de mes sentiments approchait celle de la lumière, mon taux de tendresse disponible, non jugulée, atteignait des niveaux jusque-là insoupçonnables chez un être humain, mes besoins de douceur, de chatterie aussi, étaient immenses. Ma carence en caresses était totale. Je manquais cruellement de gentillesse à mon égarement, ce baume qui assouvit les âmes. Ce fut, en tout cas, la conclusion des docteurs Knock et Diaforus, spécialistes du mal d'aimer. Ces hommes de science, honnêtes, avouèrent qu'ils n'avaient aucune solution à me proposer. Ils me prescrivirent cependant une ordonnance apaisante. Je repoussai les anti-inflammatoires, sauf la betterave et l'ananas, car je voulais conserver ma flamme intacte. Je rejetai les antidépresseurs, les ersatz de tendresse à base de molécules oniriques virtuelles élaborées par un laboratoire spécialisé. J'avais pris mon parti, refusai d'adhérer à ces nouveaux clubs qui proposaient des séances collectives de chaleur humaine tournante. Les séances avaient lieu dans des sortes de fours géants, où la fièvre naturelle des corps était prélevée puis restituée aux participants sous forme psychique. Bien qu'ils fussent climatisés, dans les étuves, l'atmosphère était étouffante. À huis clos, les participants finissaient par avoir une tête de stratosphère, même Arletty. Pourtant, comprenez qui pourra, cette technique récente, ultramoderne, n'avait aucun rapport avec les saunas archaïques. Elle venait d'être mise au point par un groupe de psychiatres et de médecins de l'âme en détresse. Ils avaient été aidés par des ingénieurs chaotiques, et des biologistes de haute volée utilisant les dernières technologies mises au point mort. C'était très sophistiqué, mais cela manquait de sagesse. La tendresse était une source d'énergie naturelle. Elle apportait la véritable exaltation. L'inverse n'était pas vrai.

Les mois passèrent.

Visite à l'Agence

Un matin d'hiver, froid, corrosif comme l'absence, je me présentai à l'Agence Nationale de la Tendresse. Cet organe, créé récemment pour les demandeurs assoiffés de contacts humains, à l'initiative d'une beauté internationale isolée par sa renommée, avait, pour objectif affiché, la résurgence de la tendresse. Elle sonnait

en permanence de la trompette sur les larmes secrètes. Au cours des derniers mois, de façon inexplicable, le nombre d'âmes seules repérées par les algorithmes et les médecins physiciens avait considérablement augmenté. On était dans l'urgence. On manquait de respirateurs. Chaque mois, l'agence attribuait une allocation exceptionnelle de bonheur aux postulants, à la condition qu'ils arborassent régulièrement, pour prouver l'efficacité du baume, un visage triste lors de leurs visites à l'antenne compréhensive. Cette forme de prise en charge des tickets modérateurs de peine ne profitait qu'à L'Assurance des Maladies incunables. Enfin, pour être complet dans notre présentation, L'Agence de la Tendresse travaillait en étroite collaboration avec son homologue des économies d'énergie. À l'accueil, levant lentement ses yeux secs de la page du journal "L'indifférent", l'employé questionna :

- C'est à quel sujet ?
- Je cherche de la tendresse... hasardai-je.
- Attendez !
- Attendez quoi ?
- Il faut d'abord remplir un formulaire.

L'espérance posée sur les lèvres, prêt à m'exécuter, je m'attendais à ce que le préposé renfrogné me tendît un formulaire vierge. Mais il poursuivit, l'air satisfait, un tantinet sadique :

- Malheureusement, aujourd'hui, nous n'avons plus de formulaires, - répondit le rond-de-cuir pas vraiment concerné.

Je restai consterné.

- Il vous faudra revenir demain, poursuivit l'imperturbable.
- Je reviendrai, proférai-je. Comme une menace.

Le chargé d'accueil avait dû prendre ce grondement au sérieux. Comme un avertissement. Car le lendemain, il disposait, en effet, des formulaires fraîche-

ment livrés par l'Imprimerie Nationale dont la grève annuelle venait de s'achever, avec succès. Il me remit un exemplaire. J'eus beau m'appliquer, je ne compris pas ce qu'on attendait de moi. Avec un sourire de dérision, je ne cochai aucune case. À chaque ligne, non mélodique, du questionnaire, j'apposai seulement quelques mots, de la poésie peut-être, sur ce qui aurait dû être la plus belle partition de l'humanité.

Sans états d'âmes, je remis ma copie à l'auxiliaire de la Fonction Immobile.

Impassible, sans me faire cas, l'agent me fit signe de circuler. Pour le lecteur curieux de prose administrative, nous avons reproduit en annexe l'imprimé inutile.

Alors que je quittai l'agence, je rencontrai mon amie "Laisse-moi-dormir". Ce jour-là, comme souvent, elle dormait debout. Dans le métropolitain elle n'utilisait même pas les strapontins. Malgré sa gentillesse coutumière, dans cet état semi-léthargique, elle n'était pas capable de tendresse. Cette entrevue inattendue fit défiler le carrousel de mes attachements, ceux d'un passé lointain, je cherchais vainement, mais follement, à les faire renaître. Les visages se succédaient, parfois rapidement. Plus que de simples souvenirs, les lèvres de toutes mes belles étaient des promesses, elles restaient muettes cependant. Je ne leur reprochais pas leur silence. Je comprenais leurs regards, je regrettais leur absence.

Le Miracle

Un miracle eut lieu alors que je promenai mon vague à l'âme dans ces boutiques vieilles et belles du Mont-Poétique de Paris. Peinture naïve, la devanture attirait mes regards. Sans oser y croire, je remarquai illico le nom de l'échoppe : "*La tendresse à revendre*". Comme les enfants, je collai mon nez au carreau. Là, derrière la vitre, je découvris un petit morceau de maison remplie d'amabilités, un lieu de pèlerinage. J'entrai. J'entendis l'appel à rêver du concerto pour hautbois et cordes en do mineur de Benedetto Marcello. C'était déjà de la tendresse. Puis ce fut Vivaldi, en ré mineur, avec ses invitations aux plaisirs de la chair. Enfin l'in-

roduction de Cimarosa. Les trois premiers mouvements de ces concertos pour hautbois se complétaient, à ravir l'âme sans apaiser totalement les sens, comme des fusées aux trajectoires courbes d'un feu d'artifice excité par une foule extasiée.

Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ? La musique humaine inspirée par le chant des oiseaux, ce cri d'amour incessant, ne m'avait jamais trahi. Ma visite ne faisait que commencer. Chercheur de câlins, obnubilé par la descente des reins féminins que je voyais danser sur les murs, comme des reproductions d'affiches accroche-cœur signées Toulouse-Lautrec, tel un enfant alouvi, au moment où je pénétrai dans cette boutique extraordinaire, jardin chanté par les poètes de la folle complainte, je renonçai à tout l'or du fleuve Rhin. Bien sûr, on pourra m'accuser, comme les ondines locales de confondre amour et désir sexuel. Mais je m'insurge ! Tendre est mon désir.

Dans la boutique, semblable à celle des moines de Sept-Fons, il y avait un rayon de probiotiques pour l'âme. J'achetai une boîte de tendreline. Proche du germe de blé élaboré à l'abbaye d'Ainsi-Font-Font-Font-Les-Petits-Moines, cette poudre d'amour était soluble instantanément dans le lait du corps de la femme. Comme un miel, la poétesse l'offrait à son amant. Trois cuillers à chocolat couvraient les apports de tendresse journaliers recommandés : il y avait des protéines pour combler les faims de caresses permanentes et transmettre les messages tactiles. Il y avait des sucres rapides, exceptionnellement raffinés, pour assouvir les désirs immédiats, des huiles douces comme peut l'être la main d'une femme, des vitamines, pour intensifier le plaisir, le prolonger, des sels, pour l'esprit, quelques épices.

Il y avait des livres. Partout. Des livres de philosophie, de poésie, des traités inédits de Spinoza et de Nietzsche, des essais, la plupart écrits ou inspirés par Montaigne pour encourager la recherche, pour comprendre, - un jour ? - des livres sur la peinture, la sculpture, la poésie pure, pour aimer, sans savoir pourquoi, des romans, des nouvelles et des îles au trésor, pour continuer à rêver, des contes, pour adultes et enfants.

Les rayonnages débordaient d'invitations à la création personnelle, à la réalisation de l'être. C'était le paradis quitté par homo habilis. On se serait cru chez "Le Rouge me Plaît", le magasin de la passion artistique, rempli de secrets qu'on vous dévoile en silence. On pouvait y faire, sans bruit, un marché à la découverte. On se surprenait à tout imaginer, inventer, composer, concevoir, dessiner, colorier, sculpter, pata-modeler. On pouvait peindre à perdre la raison, à perte de vue. Il y avait même un cirque en hiver.

Et puis, surtout, à "La tendresse à revendre", *le soleil s'y attardait*. Moi, l'esprit accaparé de gourmandises angevines, j'imaginai que Lili, ma tendre lyre, mon oiseau migrateur, avec qui, vers l'étranger, maintes fois j'avais voulu m'envoler, allait entrer dans la boutique. Nous partirions ensemble, nos bouches pleines de mots, ce serait à qui couperait la parole de l'autre, ou mieux lui prendrait la langue avant que l'un des chats de Lili s'en fût emparé. Réfugiés en Ardenne, son lit refait nous attendrait. *Sur ses reins je poserais ma tête*. J'aurais droit à un magnifique sourire, ravageur, tendre à souhait. Lili me tendrait la main. *Je la prendrais doucement et j'la garderais*. Tiens ! Mais on dirait du Jean Ferrat ? Lili était enfin à mes côtés ? Elle était revenue, comme un brin de muguet cueilli dans son jardin. Ses cheveux étaient répartis en de multiples clochettes. Dans ma tête, elle faisait une escale seulement. Après mes achats en boutique, je regagnai ma mansarde. Je commençai la lecture en ligne d'un recueil de poésies. Je m'endormis. Au plus profond de mes rêves, je rejoignis Lili. C'était ma seule option.

« Mais quelquefois l'avenir habite en nous sans que nous le sachions, et nos paroles qui croient mentir dessinent une réalité prochaine »

Marcel Proust

Annexe au Chapitre 1

Formulaire # LD 1-760710-08105090 de l'Agence Nationale de la Tendresse

Nom	Anonyme
Prénom	Non révélé
Pseudonyme	Encore à l'étude
Âge	Encore tendre
Métier	Profession de foi
Adresse	Dépourvu d'adresse, maladroït, naïf.
Numéro	Immatriculé, pas testé, pas vacciné, pas embrigadé
Yeux	Écarquillés sur la vitrine de la tendresse
Nez	Collé sur la même vitrine
Bouche	Avide de baisers
Ouïe	Sensible à la musique
Mains et corps	Avides de caresses féminines
Mains seules	Avides d'écriture
Loisirs	Travail Lecture Écriture Course à pied Envoi et réception de messages poétiques et/ou amoureux Navigation sur les étoiles de la 89ème constellation
Desiderata	Aucun, uniquement des désirs

2

**Manou-les-bains,
La voix**

« J'ai voulu croire aux fées. Je sentais ma mémoire prête à tout raconter »

Adamo

Après sa première escale, au plus profond de mes songes, à l'été de la Saint-Martin, Lili s'était d'abord prolongée en moi. Puis, elle devint fugitive. Dès qu'elle se fut éclipsée, je partis à sa recherche, à la ville et dans les bourgs. Sans tambours ni trompettes, partout je chantonnai du Bourvil, parfois je claironnai : *« On peut vivre sans richesses, Presque sans le sou, Mais sans tendresse, Il n'en est pas question. »*

Un jour, - ou était-ce une nuit ? - pour fuir les rigueurs infligées à mon cœur de flanelle par les hivers féminins, je décidai de quitter mon balcon en forêt. Je commençai mon voyage en Provence, précisément dans le petit village de Manou-les-bains. J'avais jeté mon dévolu sur une résidence provisoire, à quelques pieds de vignes de Pézenas, non loin du Château de Bassan, assez isolée pour me permettre de chanter mon amour à tue-tête. *Je pensais aux bonheurs passés par là. - Où ça, par là ?* Dans ma tête, dans les bals populaires, sur le pont de Nantes, dans les gargotes, *Chez Temporel*, partout où Lili voudrait aller danser la carmagnole et célébrer la vie.

Une fois installé devant mon MacBook Pro, baissant le son de mon iPhone, levant la tête à moitié, j'entendis sous mon voile de lumière une voix. Elle ne res-

semblait pas aux appels que sainte Jeanne entendit à Do-Ré-Mi, elle était plutôt singulière dans son intonation. Pour citer le village lorrain bien connu, j'utilise ici la transcription originelle. En effet, au début du Quinzième Siècle, dans ce célèbre hameau, une cane avait donné naissance à un cygne, l'oiseau favori de Vénus s'était mis à chanter sans y avoir été invité : do-ré-mi-fa-sol, abrégé en Do-Ré-Mi par ses pays. D'aucuns, superstitieux, y virent là un mauvais signe. Vocaliser, de la part d'un animal quasi silencieux par nature, et par excellence, était pour le moins curieux. En effet, le cygne siffle. D'ailleurs, il le fait à bon escient, comme les sept nains, uniquement en travaillant. Sinon il trompette, il ne chante pas sur son chemin, il ne porte jamais ses pieds palmés jusqu'à l'Archipel des Sept-Îles, il n'est pas fou, ne fait pas la courbette. Tantôt, il se met en tête de séduire une belle.

Aparté

Lili, pour glaner ton sourire, ci-dessus, ci-dessous, je te fais des signes. Je sais que tu sais apprécier ces artifices à la manière de Jupiter. Rassure-toi, malgré mon désir, parfois fou de t'écrire, de couvrir pour toi des milliers de pages, je ne vais cependant pas pousser le zèle jusqu'à composer pour toi la symphonie du sceptre (je n'ai pas de trident), ou le ballet de la foudre. Si tu m'y autorisais je pousserais plutôt l'escarpolette sous un chêne, et toi, mon roseau penchant, entre deux élans, tu m'offrirais ton rire.

Fin de l'Aparté

Maintenant, pour ne pas rater le coche, ni sa mouche qui pourrait finir par s'ennuyer, revenons sur notre voie de départ. Dans un premier temps, tel un vieil homme qui jamais ne se lasse d'aimer, qui se voudrait consommé dans la connaissance des femmes, je restai absorbé par la lecture d'un roman d'amour, je repoussai la voix:

- Passe ton chemin, *Voix* ! Laisse-moi, je suis en gente compagnie, mon héroïne du jour porte le doux prénom de Lili.
- Je ne suis pas une voix à sens unique, je suis la voix divine de la vie.

- Aujourd'hui, insistai-je, la voie terrestre de ma vie, c'est Lili.
- Et qui te dit autre chose ? conclut la voix.

Était-ce pour me mettre sur le chemin de la passion ? *Seigneur protégez-moi ! Je ne cherche que l'amour.* J'essayais alors, comme on le comprendra ici plus bas, de mettre un peu d'ordre et de sérénité dans mon être, je voulais éviter dissonance et cacophonie, j'étais venu à Manou-les-bains pour tenter de vivre d'amourettes rêvées, ou, à défaut, d'eau platonique, une eau que seule cette station de thalasso-thérapie possède. Je voulais me remettre de toutes les entorses que j'avais faites naguère aux chevilles défendues des belles et à mon corps défendant. Je prendrais des bains d'eau salée.

Désormais, je voulais aimer à vue seulement, en France ou ailleurs. Je fre-donnai l'Anatole. *Après une ardente et douce étreinte*, sans faire le trublion, j'attendrais qu'une femme, une baronne peut-être ou une bergerette, *les paupières mi-closes et les lèvres entr'ouvertes*, se mit à frissonner. Je resterais sans parler (petit exploit personnel), sans respirer (avec assiduité, je pratique l'apnée en piscine), sans la toucher à nouveau. Toucher, c'est toujours jouer.

3

Sur la voie ?

Je n'ai pas pour habitude de lire en écoutant de la musique, ou de faire l'inverse, sauf s'il s'agit de *la lettre d'une femme au parfum délicat, reçue le matin d'un jour sans pluie, et recommandée pour la santé sentimentale, sans avis médical ou toute autre forme de protocole, tout cela dit sans procès d'intention*. Ouf ! Ce type de billet féminin est extrêmement rare, j'en conviens.

Cependant, si j'écoute une sonate, je peux lire dans les yeux d'une femme. Déchiffrer un message d'amour qui ne dit pas son nom, n'est-ce pas comme entendre un concerto de Bach ou de Vivaldi ? Si j'écris pour une belle, je peux me laisser guider par une ligne mélodique ♪ C'est d'ailleurs ce que je fais en ce moment... Mais, voici que je digresse à nouveau, reprenons le cours de notre histoire au moment où la voix spirituelle prit des inflexions de pressante maîtresse : elle m'appela derechef, sur une autre voie, palatine (je ne veux pas dire latine); puis elle me parla au second degré, elle fut impériale, elle fut romaine (cette fois je veux dire latine). Elle utilisa toutes les nuances de la séduction. Elle cherchait visiblement à me dérouter. Je restai sur mes gardes. Tout à coup, plus impérieuse encore, elle voulut m'orienter sur une laie, puis sur un sentier mouvementé, enfin sur un chemin de traverse. Pour ce faire, elle utilisa une intelligence artificielle dernier cri du cœur. Par télépathie, elle m'envoya un GPS fourvoyeur, (c'est incroyable d'imaginer le nombre d'informations que le cerveau humain est capable d'enregistrer, d'absorber tel un alcool, puis de redistiller sous des formes plus ou moins intelligentes.) J'optai finalement pour un passage plus forestier, celui que l'on trace soi-même sur une feuille de papier, ou que l'on met progressivement à découvert sur un clavier électronique.

La voix finit par comprendre qu'elle ne m'en conterait pas. Belle joueuse, elle conclut :

- Ok, s'il te plaît, prends à dextre, s'il te plaît, prends à senestre. Là où tu iras, tu composeras pour ta Lili.

4

L'idée du baiser

Comme suite à l'intervention de la voix, avant de composer, peut-être influencé par Bach, je finis par concevoir pour Lili une grande passion. Il m'arrivait certains jours de ne penser qu'à travers elle. Devant tant de constance, Lili se laisserait prendre au jeu, je l'espérais, je pourrais l'apprivoiser. J'étais de mèche avec ses cheveux noirs. Fruits de nos amours, j'imaginai une mangue indienne, une grenade du Caucase, sucrées. J'étais persuadé qu'un baiser extraordinaire, inattendu, suffirait à la convaincre, à changer sa vision du monde courtois, comme ce fut le cas du Capitaine Riabovitch dont la conception seconde de la vie changea son existence pendant quelques jours, peut-être même pour plus longtemps, pour toujours. L'espace d'une soirée, notre soldat avait vibré. Comment ne pas s'évader lors d'un baiser ? Ses sensations inouïes avaient persisté, elles revenaient régulièrement. Il isola son souvenir dans un rêve qu'on ne doit pas raconter, sa joie revint, demeura intacte, lui fit se contenter du souvenir de la mystérieuse inconnue qu'il ne rencontrerait plus.

Et puis, oser un baiser, pour un bavard impénitent, c'est peut-être faire amende honorable en utilisant le silence, en refusant les plaintes, c'est ouvrir discrètement la voie aux soupirs du désir, aux gémissements du plaisir.

5

La promesse du baiser

*« Je t'envoie ce mot qui est aussi un baiser,
un mystérieux baiser de l'âme à l'âme »*

Victor Hugo

Lili a toujours habité sur les bords de la Meuse, où moi-même j'étais né. Ses parents venus du Midi, ont conçu une fille impétueuse. Sa chevelure avait été brune. Aujourd'hui j'aimais ses cheveux blancs comme la neige, celle de nos Ardennes. Aujourd'hui elle me hantait. Elle ne s'en doutait pas. Ses yeux rieurs ne cachaient pas la profondeur de ses frissons, lesquels n'avaient plus de secret pour moi, son amoureux (ses yeux, pas ses frissons). Il me fallut quelques années avant de réaliser à quel point j'aimais Lili. Son prénom valsait sur mes chansons préférées. Lili, j'étais son beau p'tit brun pour aller danser, pas sur le pont de Nantes, sur la Place Ducale, à Charleville. Je voulais devenir son p'tit brin de muguet dans son jardin qu'elle cultivait avec passion. Je rêvais de l'embrasser en nous cachant sous la chenille du manège à la pomme.

Comme la Junie de Néron, amoureux, je voyais Lili partout. Ses tableaux m'entouraient à qui mieux mieux, ils faisaient croître mon désir, à y croire. Par un phénomène physique, par rémanence, Lili était présente. C'est pourquoi je lui envoie en continu des poésies, des déclarations dithyrambiques, des prières, des mots doux. Mon insistance est respectueuse. Elle m'a valu récemment la promesse d'un baiser, d'où cette réminiscence du Capitaine Riabovitch à laquelle je viens de faire allusion. Un baiser, vous le savez, c'est une confiance, un serment fait à Bergerac ou ailleurs. Oui, Lili me l'a confirmé, de son écriture jolie. Vous avez dû entendre, Ô Seigneur, comme mon cœur s'est réjoui, affolé, enhardi à la lecture du consentement. J'étais transporté, - non le mot n'est pas trop fort, ému, au point que j'en oubliais la tirade de Cyrano. Je dirais même que j'étais bouleversé, comme je l'avais été quelques mois auparavant lorsque, tout à coup,

au moment de la douleur du partir, Lili m'avait retenu, ou plutôt rappelé, alors que je m'en retournai vers ma solitude. Je détaille cet épisode ci-après. Il revient souvent me provoquer. En fait, l'assurance d'un baiser était une victoire, non pas sur Lili, mais sur sa réserve naturelle. Femme-citadelle, séductrice, je ne peux pas vaincre Lili, je veux la convaincre, *pour le bonheur de nos deux cœurs* – criait Johnny, avec l'espoir que sa petite amie retînt la nuit. Je serais tenté d'ajouter que ce combat, - j'en ai fait une joute à tout venant -, je le mène aussi pour la joie déclarée de nos deux corps. Jésus, je fais le vœu que cette félicité demeure à jamais, après notre premier embrasement.

Bien sûr, il y aura un emballement inévitable de nos êtres, une exaltation consécutive à la communion de nos âmes, quand *nous nous serons respiré le cœur*. Je n'aurai de cesse d'aller le conquérir, ce baiser. Je réfléchis en ce moment de quelle manière, car Lili est artiste jusqu'au bout des couleurs. Je pourrais enjamber son balcon comme le fait Christian pour rejoindre Roxane. Elle m'accueillerait avec une corbeille de fruits en nature morte, ou un clafoutis aux cerises. Mais ce seraient mes vers, non pas ceux d'un autre, fût-il Cyrano, que je lui susurrerais. Je pourrais, *sans trêve, sans repos, sans sommeil*, dégainer ma plume, envelopper Lili de ma cape. Et puis, zut, j'emprunterai l'épée du Capitaine Fracasse pour me frayer un chemin jusqu'à son logis. J'autoriserai Lili à fourrager dans mon tiroir à poèmes. C'est ainsi que j'aimerais la toucher, sans trébucher, de peur de la perdre. Je ne doute pas de son amitié, seulement, je la voudrais amoureuse.

6

Le sexe des anges

Vint le jour où Lili me fit un immense cadeau. Elle me permit, à chacune de mes visites, avec rire et patience, en voilà des chansons, de lui demander la Lune. Pour moi, elle la décroche régulièrement. Nos échanges ? Nous passons des heures à parler de la composition des œuvres que je la prie de créer pour moi. Je n'eus jamais à la supplier, elle se comporta comme l'ange féminin que j'attendais depuis la Chapelle Sixtine. Il est inutile ici d'ouvrir un nième débat sur la question du sexe des anges, Lili est un ange féminin. L'une des plus jolies preuves a été apportée par Bougreau à l'occasion d'un premier baiser, justement.

Grâce à ce jeu de création à deux, j'allais bientôt découvrir des trésors de sensibilité, l'intelligence du cœur de Lili. Je décidai alors de mettre en pré-retraite le cœur d'artichaut que j'étais (cela éviterait de discuter à tout bout de champ sur l'âge de la retraite, avec ou sans flambeaux. À tout prendre, mieux valait chercher l'âge du Capitaine Haddock ou d'Astérix). Ainsi je me reconvertis en chevalier-servant, du Tastevin ou de la Table Ronde (je choisisais d'endosser tour à tour, l'habit de Perceval et celui divin du Chevalier au lion). Ou bien, je pourrais me changer en cavalier du zodiaque. Au cours de nos conversations, Lili se dévoilait sans bruit, avec délicatesse, ses mots devenaient des confidences. Entre deux caresses imaginées, je la voyais nue. Peut-être, un après-midi, celui d'un faune, Lili se dévêtra sans bruit. Un à un, elle ôtera ses vêtements. Comme je voudrais qu'elle le fit... Alors, avant de l'aimer, je me réciterai le poème de Mallarmé, moi le malhabile. Lili sera l'unique nymphe au sein de ma nature.

Ces rencontres étaient notre bohème organisée. Autour d'une tarte aux griottes, Lili, amusée, prenait note de mes désirs. Pour moi, comme dans la chanson, elle retouchait le galbe d'un sein, de ce nu que je lui avais commandé. C'est ainsi qu'un jour, je nous aventurais plus loin, j'allais jusqu'à la prier de poser nue pour elle-même et pour moi. J'attendrais dans l'antichambre. Puis sa pose fixée sur le tableau, je la découvrirais en silence.

7

La promesse de vie des rayons de l'aurore

Lili a aussi l'intelligence du corps, je n'en ai jamais douté. Comme l'avait été *L'Origine du Monde*, je cacherais notre tableau, *Lili nue*, dans une maison, au fin fond d'un village ardennais où je me promettais de l'aimer dans un lit de chêne et des draps blanc bleu, un jour viendrait, longue nuit, à l'été, à l'hiver. C'était l'un de mes côtés bas-bleu, insupportable. Parce que j'écrivais des poèmes ?

C'est étonnant comme les yeux de Lili me parlent. Ils m'envoient les rayons de l'aurore. Ce ne sont pas des miroirs, mais l'une des glaces de La Grande Galerie à Versailles, c'est tout dire, sans médire. Histoire sans paroles, histoire de nous. Nous pratiquons le vouvoiement. Nous gardons le tutoiement en réserve. Pour se dire 'tu', pour le répéter à l'envi, il faut être intimes, ce que nous serons, mais, nous n'en sommes encore qu'au stade des confidences délicieuses. À mon souhait, à notre gré, nos corps se sont souvent appelés. Nous avons eu la force de nous résister. Ah ! Qu'il me tarde de batifoler ! Je sais que Lili va me gronder, elle possède un haut degré de morale antique, je parle de la morale qui libère, celle qui n'a rien à voir avec le carcan et les corsets supportés par les femmes au XIX^{ème} Siècle.

À Lili, je lui écris souvent, dès que je peux m'échapper. J'use de vingt-six lettres désaccordées. De l'alpha jusqu'à l'oméga. J'attends ses réponses avec impatience, calmement parfois, je les savoure. Je cherche un endroit serein pour contrebalancer mon excitation, ma chambre par exemple.

Lili est fille d'Ève et d'Apollon, elle est femme jusqu'au bout du talent, féminine lorsque je la contemple, seulement, je ne peux accepter de l'aimer en silence. Dès l'Antiquité, sa beauté remarquable en fit une prêtresse de Pomone. Ce fut probablement lors de cette période lointaine que je la vis pour la toute première fois. M'identifiant de mon mieux au dieu Vertumne, je me mis à tourner autour d'elle. Elle me tenait à distance, avec gentillesse et habileté. Pour cacher

mon amertume, je me mis à papillonner, virevolter. Laboureur du printemps, moissonneur de l'été, vigneron louant Dionysos et Nietzsche, je cherchai à la séduire. Mon cœur m'implorait. Elle finit par accepter mon hommage et céda à ma passion, autre fruit qu'elle savait cultiver. Nous formâmes un couple d'amants immortels et heureux. Bien sûr les années tentaient de nous vieillir, mais nous rajeunissions à chaque saison. Nous nous fîmes discrets.

Au XVIème Siècle, Lili a dû être *Maîtresse de Flore*, toujours méconnue de nos jours, soldate dont la flamme est rallumée régulièrement on ne sait par qui. Je me souviens de l'avoir croisée à Fontainebleau. Ce fut pour moi une renaissance. C'est ça la magie de Lili. Les lecteurs perspicaces comprennent peut-être déjà ce qui me lie à ma Lili. J'ai pris racine. Si Vénus est *attachée toute entière à ses proies*, je suis l'une d'elles. Mais chut ! Mon horizon se colore ...

8

Genèse, les racines profondes d'un amour insolite

« *L'acte d'amour et l'acte de poésie sont incompatibles avec la lecture du journal à haute voix.* »

André Breton

Bavard, sur les traces d'Olympio, je voulais moi aussi être Chateaubriand. Muni d'un savoir cyclopéen et encyclopédique, je ne sais plus très bien, je serais François-René, ou rien ni Personne. Je n'avais pas la force de caractère pour suivre d'une manière ailée la voie du fier stoïcien Vigny, mais Dieu que j'aimais ses poèmes, *Le Mont des Oliviers, La mort du Loup*. « *Alors il était nuit et Jésus marchait seul, Vêtu de blanc* ». De son côté, Booz qui possédait du bien, avait ajouté la probité candide à son vêtement de lin, blanc lui aussi. J'avais peut-être lu trop de légendes, écouté trop de chansons. C'était un matin hugolien, probablement triomphant. Ce fut à ce moment, alors que j'allai m'abîmer dans mes pensées, - posant le menton sur mon poing -, que je reçus un texte de Lili. J'en extrais ici une phrase qui, dès sa réception, m'allât droit au cœur. J'espère que le lecteur sera indulgent si j'use des accents, du style et des images de mes écrivains préférés, ce n'est point imitation mais inspiration, réminiscence des lectures de mon adolescence.

À propos, petit aparté, le second, le dernier,

Adolescent, j'écrivais des poèmes d'amour, je n'étais pas le seul, Apollon en soit loué, cela est bien naturel. Mais, ce que je ne comprends pas, c'est que j'en écris *encor et toujours*, aujourd'hui comme naguère. En fait, je n'ai jamais interrompu le flot de mes déclarations maladroites. Serais-je incapable de maturité ? Probablement. Cependant, pour reprendre Breton en chœur, depuis Étrel, atteindre le cœur d'une femme, toucher son sein, la couvrir de baisers sont des actes incompatibles avec la sagesse ou la lecture de la presse à haute et intelligible voix.

Je choisis donc, pour le reste de mon âge, le silence, enfin presque, je n'écoute que la voix intérieure qui me titille et m'oblige à écrire à Lili, dès l'aube, ou, au plus tard, dès que paraissent les rayons de l'aurore (ici, la redondance est voulue.) C'est que je trouve en Lili, la beauté, la nature, faite femme, c'est que j'espère d'elle un baiser, des câlins, de l'amour, j'en ferai tout un recueil, et, uniquement pour moi, tout un plat. Le seul clair-obscur que j'accepte, c'est celui de ses arbres en son jardin, c'est cette ombre, encore hugolienne, nuptiale, auguste et solennelle. Mais contrairement à Booz, n'étant pas de fatigue accablé, je resterai éveillé.

Aparté refermé.

En revanche, Lili m'écrivait : « *Comme je m'endors très vite, j'espère que je vais faire de beaux rêves. Si c'est le cas je vous raconterai.* » J'aurais voulu courir vers elle, l'observer, la diviner dans son sommeil, statue enivrante sculptée par Pygmalion. Plus loin, une autre confidence : « *Je raconte à mes chats et ils semblent comprendre en venant faire des câlins.* » J'aurais tout donner pour venir me blottir contre Lili. Car, je ne l'aimais pas seulement tendrement, j'éprouvais un désir insolent de l'aimer dans son corps. Étais-je possédé du démon ? Je priai dès alors pour que nous nous possédions l'un l'autre.

J'écris au fil de l'eau de nos vieux moulins. À chaque pas, je retrouve Lili. Nous retournerons à Thilay. Pour moi, elle a composé les quatre saisons en ce lieu-dit de mes amours d'enfant, dans cette ferme où, pour la première fois j'avais dénudé le corps d'une jeune femme, nous avions le même âge, dans la grange à foin, après des jeux en charrette et dans la paille. Pour nos débuts, nos ébats furent presque innocents, mais ils nous avaient échauffés jusqu'à poser nos mains sur le corps de l'autre, nous nous étions dévêtus à demi, jusqu'à nous faire oser des gestes d'adultes, sensualités en voie de développement.

Il n'y a pas si longtemps, je décrivis le cou blanc de Lili, je ne m'aventurai guère plus loin. Mais aujourd'hui, il me faut confier, avouer ce qui couve en moi année après année.

Lorsque deux enfants se sont connus au soleil, en général, je dis bien *en général*, ils ne tombent pas amoureux l'un de l'autre. Bien sûr, ils courent ensemble, l'un après l'autre, dans la rue ou dans les prés, un jour ils échangent des bisous du bout des lèvres, avec de gros rires, parfois même, ils s'aventurent plus loin, ils arrêtent alors de rire, ils rougissent de timidité, ils s'échauffent de plaisir. Car c'est la première fois, c'est la découverte du corps d'une personne du sexe qu'on n'a pas, chantons le gui. C'est ce qui nous arriva à Lili et à moi, dans nos Ardennes natales.

Adolescents, nous nous perdîmes de vue. Je confondis désir, plaisir et amour. Lili fut courtisée par d'autres galants, je contai fleurette à tout va, c'était le désordre.

C'est étonnant, ce livre que je conçois pour Lili, pour nous, ressemble fort à cette première nouvelle que j'écrivis naguère. Car enfin, si un homme a été amoureux, bientôt il partira à nouveau à la recherche de l'amour, une nième princesse viendra, un jour ils s'aimeront, elle surgira, *quand le printemps ranimera l'amour*. Après le chagrin, le sourire revient, là-bas, sur les lèvres.

Cette romance sera longue ou courte, je ne sais encore si c'est un conte à rebours. Sauf que cette fois-ci, je ne ferai pas le deuil d'une flamme vite retombée, - ce qui est le propre des passions -, je poursuivrai plutôt l'amour sans faillir. Je substituerai à la tristesse du requiem de Mozart la ferveur croyante que je ressens lorsque j'écoute le *Qui sedes* de Bach, messe intérieure accessible, prière sereine. Mon poème ne sera pas interrompu. Sa génération est spontanée, chaque jour elle m'invite au clavier, à toute heure, presque à tout moment. Mise au point : c'est une gestation, que dis-je, une prégation, une mise bas. Ce sera un mal d'enfant à naître, une délivrance. De ses brosses, de ses couteaux, Lili couvrira sa toile, rouvrira d'anciennes plaies. Moi, je méditerai sur la dernière valse de Mathieu, moi qui comme lui n'ai plus qu'un cheveu (peut-être deux) sur la tête.

C'est ainsi que naît un nouveau tableau entre nous. Nous sommes couturiers du fait, Lili et moi. Le dernier est à venir, nous l'avons baptisé *La Galerie dans la Vallée*. Nous tenons à en garder le lieu secret.

9

Idées fixes en canapé

L'œuvre achevée, pour fêter cette peinture d'un amour qui s'est développé comme une révélation photographique, nous irons naiter à Bellevue, endroit de fortune habité, hanté par Chateaubriand exilé. Il y a tant de lieux en Ardenne où je veux entendre Lili me répéter : « *Je vous aime* », pas seulement tendrement.

Lili a fait de moi son prisonnier. Alors, pour nous mettre sur un pied d'égalité, - elle ne le sait pas encore -, je vais la kidnapper. L'idée n'est pas de moi, j'en rendrai plus loin l'hommage à son auteur.

J'ai passé ma vie à rêver. Ores, si j'en crois l'ordre imprimé en ce moment par le désordre qui règne dans ma cervelle de piaf, voici mes obsessions (il ne s'agit pas d'un programme télévisé ou téléguidé, d'un vade-mecum rigide, mais d'une suite inspirée par le souvenir des notes de Bach. Cette fois-ci, il pourrait s'agir d'une fugue en avant pour voir la vie en rose):

Tout d'abord, je veux étreindre Lili, longuement, comme nous le fîmes, une seule fois, délicatesse de Lili (d'où la nécessité de la kidnapper, tôt ou tard).

Ah ! l'étreinte d'une femme, bélinage merveilleux, pèlerinage lorsqu'elle se prolonge ! Ce fut par un beau jour de printemps. Comme annoncé plus haut, je reviens sur un souvenir incroyable : me voyant prendre congé poliment, Lili eut, par pure bonté, un dernier geste, inconcevable à l'imaginatif que je suis pourtant face à elle, elle me rappela depuis le seuil de sa porte. Mon cœur fit un bond. Toute une après-midi, je l'avais écoutée, j'avais été sage, l'invitation à la danse, valse ou tango ? au voyage, était magnifique. Je me précipitai vers ma Rome fatale. Je ne pus contrôler mes mains. Trop de fougue ? Trop de joie réprimée. Avant que je pusse les gourmander, j'avais dégrafé le corsage de Lili. Ce fut un saut vers ce trésor dévoilé. Mes lèvres se jetèrent, avidement, mais avec douceur, sur ses seins blancs. Nous étions intimes. Trop vite, je calmai mon agitation,

j'interrompis, à regret, mon serrement fait d'un peu plus près que de coutume. Probablement était-ce le respect que je savais devoir à Lili qui mit fin à mon assaut caressant, coquin, mesuré. Mon désir continua à croître. Lili redevint « *Ma seule amour* ». Pendant ces courts instants, sa complaisance m'avait comblé. Nous avions laissé courir notre besoin en fonds de roulement pour ne pas nous quitter sans un embrasement exquis, retard d'attirance, reflet de notre connivence habituelle, laquelle n'avait fait que grandir au fil des années. Il m'en souvient. Je montai dans ma voiture, abasourdi, je démarrai. Après moins de cinq cents mètres, une envie folle me prit de m'arrêter immédiatement, de courir sonner à la porte bienveillante de Lili. Je ne doutai pas un instant qu'elle m'accueillerait à nouveau sur son sein. Mon sang n'avait fait qu'un tour, mais la prudente voiture m'emporta loin de Lili, loin de la folie amoureuse qui s'était emparé de tout mon être. Je mis plusieurs minutes à réprimer mon excitation, mes tentations. Le soir, mes pensées me portèrent vers les images de cet après-midi inouï où ma seule nymphe ardennaise avait répondu à mes poèmes, échange court, poétique, sensuel, attendrissant. Il avait transformé ma tristesse en bonheur éphémère. J'entendais maintenant la musique de Debussy. J'étais allé au-devant de Lili, sans armes, en tout cas mal armé, au moment où la belle et douce Hina de Gauguin, presque suppliante, allait convaincre le dieu de la Terre d'accorder l'amour éternel aux hommes. Elle allait me donner la Lune. J'étais bouleversé. Je le suis encore.

Depuis, je veux embrasser Lili, ou bien, qu'elle m'embrasse. Enfin que nous nous embrassions. Pourquoi ne prendrait-elle pas cette initiative ? Ce que femme veut... Pernette aurait écrit : « *Je ne sais rien moins que cela* ». Sur ses lèvres, les miennes danseront. Nous nous bécoterons, le jour où la pluie viendra. Nous trouverons des bancs publics au Mont Olympe, ou sur la voie et les berges, entre Charleville et Givet. Si je le pouvais, c'est ainsi que j'agis, ici et maintenant. Qu'on ne me parle pas de patience, il y a des lustres que j'attends. Depuis quand ? demandes-tu, Lectrice ? Dès nos premières retrouvailles, dans une galerie, en bord de mer, puis chez nous, à Charleville, puis chez Lili. Je me rappelle chaque rendez-vous. De prime abord, durant notre première exposition réciproque, de sexte à complices, nous eûmes une conversation animée, sans intelligence artificielle. J'eus bien continué mon entretien avec Lili jusqu'à laudes, mais une tierce

et sottise personne, le révérend père Du Puy, vint nous interrompre sous prétexte que notre connivence attirait des regards jaloux. Il nous menaça, à mots couverts, des foudres de sa paroisse. Mais déjà, nous avions pu percevoir, chacun chez l'autre, l'intérêt commun que nous portions à la beauté en ce monde, autant le dire tout net, à l'amour, à la richesse d'une relation entre une femme et un homme. Je revois le visage souriant, gracieux de Lili. Nous nous comprîmes. Ses yeux ne se livrent jamais totalement, sauf avec ses petits chats. Ils me sont cependant un paysage familier, parfois lointain. Sa main, j'ai décidé de la lui prendre, de la garder.

J'ai une liste d'obsessions liliennes, disais-je plus avant. Je viens de parler de l'étreinte, voici quelques autres ferveurs non réalisées à ce jour. C'est ainsi que je qualifie mon assujettissement à Lili. On dirait une ria envahie par la mer. Il m'a fallu les numériser, je les ai sauvegardées sur un iPhone spécialisé dans les communications amoureuses à haut débit. Je l'ai baptisé iLili. Est-il bon de conserver des obsessions ? Les lui écrire sans délai, sans pause, sans le moindre point de suspension, total abandon, sans peur, ô temps suspend ton vol ! En voici quatre, saisonnières:

À l'automne, parler avec Lili au coin du feu, ses mèches blotties contre moi.

En hiver, parcourir l'Italie avec Lili, comme c'était la coutume au XIX^{ème} Siècle. Nous irons à Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Rimini, Pesaro.

Au printemps, jardiner ses plantes en compagnie de Lili, mon oiseau de toutes les couleurs, pour qu'elle prenne l'air.

En été, couvrir Lili de poèmes chauds, sinueux, tout au long de la Meuse.

10

Pause-café analyse

Après ces premiers travelings, faisons un arrêt sur images, ces portraits rapides que j'ai essayé de brosser de nos deux héros. À ce stade, nos lecteurs ont, nous l'espérons, une idée claire de la personnalité de chacun. Je vais essayer maintenant de saisir les étapes, le juste milieu de la cristallisation de ma passion pour Lili. La tâche ne sera pas aisée. Lili ne croit pas à la profondeur de mes sentiments. Pour comprendre l'évolution qui m'a amené à ses pieds, semblable à un orant, les bras pliés et les mains réunies, il me faudra vivre loin d'elle pendant encore quelques temps. J'ai bien dit *orant*, avec un T, et non son frère jumeau *orang*, avec un G, plus actif, une quasi personne en Indonésie. Je ne sais si l'évolution dont je parle intéresserait les hommes de science et ceux de l'Église. Quoi qu'il en soit, je revois les charmants déjeuners partagés au-dedans, au dehors, parfois en terrasse, au restaurant, les en-cas grignotés dans les gares. À toute autre évocation, je préfère l'intimité de l'artiste-peintre de mon cœur. Je me réjouis toujours à la perspective du clafoutis aux cerises préparé par Lili pour notre dessert gourmand. Je sais qu'elle repoussera mes avances, toutes aussi coquines que respectueuses. Il n'importe, je saurai me contenter des quelques heures passées ensemble. Nous parlerons, comme à l'accoutumée, nous nous couperons la parole, pas nos élans. Je prendrai congé, à regret, une trop courte étreinte, parfois sensuelle, affriolante et bing ! je repartirai docilement. Est-ce là sagesse ou renoncement de part et d'autre ? Je m'y suis fait. Les circonstances varient. Aussi, nous passons de longues minutes, une heure, plus longtemps parfois, à bavarder au téléphone, à nous échanger, en quelque sorte. À distance, Lili se montre plus ouverte car elle se sent protégée. Tous les prétextes me sont bons pour lui parler. Ne pas être tout près de Lili, c'est l'écouter, c'est la désirer à son insu ou pas. Nous avons aussi recours aux messages écrits, sms, lettres électroniques, je conte fleurette, Lili rit, il me semble qu'elle se réjouit, peut-être. Bref, nous ne cessons de communiquer. Pendant que je l'aime, Lili, enjouée, m'entend divaguer avec patience. Cette communication quasi permanente est un autre signe, selon moi, de notre connivence. Mais moi, je voudrais plus de Lili, je la voudrais toute.

Pour ne pas lasser mes lecteurs, pour les maintenir en éveil, l'esprit alerte, dans la suite de ma narration, j'emprunte au cinéma le procédé du flashback. Ces retours en arrière apporteront de la coloration à mon film en noir et blanc. Las ! ce ne sera pas la couleur-lumière de Lili, de nuit, plutôt les lumières de la ville, de jour, des teintes pastel. Mais je vais conter ci-après les moments les plus significatifs de notre amitié grandissante. Ils sont magiques, on s'en doute. L'intensité dramatique profonde y sera mieux décelable. Précisons que la fiction dépasse ici la réalité, - n'est-ce pas son rôle ? - il suffira d'un rien pour qu'elle devienne vérité, en deçà ou au-delà des collines, des forêts ardennaises, et de l'île au trésor que je voudrais explorer en aimant Lili. Dans mon imagination, les scènes que je vais décrire ci-après, ont toutes existé. Lorsque j'y apparais seul, je ne le suis jamais tout à fait, Lili me préoccupe toujours. Parfois, elle surgit à l'improviste, me trouble l'esprit, elle se trouve à mes côtés, face à son chevalet, nous déjeunons sur l'herbe.

Comme il se doit, les contes fantastiques qui vont suivre font bien sûr appel au surnaturel, au merveilleux, mais ces transgressions ne font pas peur. Elles permettent aux amoureux de s'échapper dans des mondes d'autrefois, de demain, ou dans l'au-delà. Ici, là-bas ou n'importe où, leurs vœux seront comblés. C'est, peut-être, dans ces univers parallèles, humains, trop humains, que réside le secret de l'amour. Écoutons Charles de Gaulle :

« L'Église plane toujours largement au-dessus de ses propres erreurs. En définitive, elle considère en toutes choses l'aspect surnaturel. Voilà pourquoi il faut bien se garder de juger l'Église à l'échelle humaine »

Allez, Lectrice, Lecteur, je n'abuserai pas de ta patience, que le théâtre commence ! c'est une fête.

DEUXIÈME PARTIE

CONTES FANTASTIQUES

LE SURNATUREL SANS LA PEUR

L'ESPOIR SANS RÉPIT

LOUVRE RIVOLI, BELPHÉGOR, COLOGNE, CHARLEVILLE,

THÉÂTRE DE LA FANTASMAGORIE.

« La terre, le ciel, les eaux, les montagnes, les arbres, les fleurs : vaines apparences, redites fastidieuses, formes toujours les mêmes ! Quand on a l'amour, on possède le vrai soleil, la clarté qui ne s'éteint pas ! »

Théophile Gautier

11

Un dimanche au Louvre

« Ne possède-t-elle pas en elle comme une force divine, cette peinture qui, entre amis, rend pour ainsi dire présent l'absent lui-même, et, qui plus est, peut, après bien des siècles, montrer les morts aux vivants, de telle façon qu'ils sont reconnus »

Leon Battista Alberti

Le messager du ciel

Esseulé dans le logis qui me servait de repaire, j'avais travaillé tout le jour, sur un air très vieux pour qui Nerval aurait pu donner *tout Rossini, tout Mozart et tout Weber*. Ça n'était point-là fantaisie de ma part. J'étais arrivé à un point-là-bas de non-retour, lorsque, observant le temps plus vieux par la jalousie en bois qui donnait sur les toits de ma chambre mansardée, baissant la tête, comme les chasseurs de Vigny en quête de la louve, j'aperçus dans le ciel un curieux personnage. Je pensai un moment que j'étais victime de la fièvre de ce samedi soir. L'individu était vêtu en homme de la Renaissance, toile de coton satinée, col blanc en dentelle serrée. Il faisait de petits loopings grimpé sur l'une des machines volantes inventées par Léonard. Il ressemblait à Véronèse. Il me faisait des signes pour que j'ouvre ma fenêtre. J'obtempérai. Au moyen d'une sarbacane, il envoya un petit rouleau de parchemin, il me salua d'un sourire enjoué et disparut.

Je m'empressai de dérouler le message. Paolo, ou du moins, c'était ce prénom qui apparaissait en signature, me donnait rendez-vous au Louvre le lendemain, jour de congé chrétien, dans la salle des États.

Justement, à une époque bénie de ma vie, j'avais pris l'habitude, après les Matines ou les Laudes dominicales, de visiter le Louvre à l'ouverture des caisses.

Le jour du Seigneur, l'entrée était gratuite. Dès l'aube sacrée donc, invité la veille par un fou volant inconnu, je me rendis au musée de mes délices. Pour accompagner les lueurs éclatantes de l'aurore, je fredonnai une chanson du Fou Chantant que j'avais pu écouter au Château de Bassan.

Je lus le Premier-Paris affiché à l'entrée, puis je me dirigeai vers la salle des États. Je contemplais *Les Noces de Cana* depuis quelques minutes lorsque je fus apostrophé par l'homme entre deux âges qui m'avait donné rendez-vous en ces lieux. Il était maintenant ajusté dans un pourpoint aux couleurs vives. Il portait des bas d'un rouge agressif et des chaussures au vert lumineux.

- Jeune homme, vous semblez vous intéresser à ce tableau ? - commença-t-il.
- En effet, je l'aime beaucoup.
- Permettez-moi de me présenter : je me nomme Paolo, bavard et polyglotte impénitent. Je vous remercie d'avoir répondu favorablement à ma demande de rendez-vous.
- C'est moi qui vous en sais gré.
- Mais asseyons-nous, nous serons plus à notre aise pour causer.

Un banc était là que Paolo venait de faire apparaître. Nous nous assîmes de concert. Une musique de fond était jouée pour nous en sourdine. Soudain, d'autres personnages se présentèrent. Ils restèrent debout, se répartirent en deux groupes devant notre bancelle. De ses gestes fougueux mais explicites, le dénommé Paolo poursuivit :

- À ma droite, Aélyz et Julia, créatrices, Sérafine et Zerbine, actrices, Emma et Lili, peintres.

À ma gauche, mes amis Pierre, brasseur et acteur, toréador et torréfacteur à ses heures. Jean, franc-maçon, Philippe, peintre, André, sculpteur, physiothérapeute et trompettiste, Nathaniel, apôtre de la Contre-réforme.

Un peu interloqué, pour gagner du temps, je répondis :

- Très heureux de rencontrer les amies et amis de Paul...

Car, vous comprendrez mon étonnement, Lecteurs ! J'étais même ahuri. Comment diable Lili pouvait-elle faire partie du groupe des femmes qui entouraient Paolo ? Lili, ma Lili, mon artiste aimée, préférée, objet de mon récit, passionnée par Venise et son carnaval. Elle me sourit, amusée, mais ne dit mot. Ignorant ma stupeur, Paolo reprit :

- Nous avons faim ! Êtes-vous prêt à nous régaler ? Nous sommes tous des pécheurs, savez-vous ? Il faut nous pardonner.

La question ne manquait pas de sel. Devant ce qui paraissait une hésitation, notre homme, un tantinet divin ou diabolique, peut-être entre deux vins, poursuivit :

- En échange, je vous révélerai un secret. Mais hâtons-nous, j'ai une faim de vénitien.
- Et moi, je me sens un cœur à aimer, - ajouta Lili en m'adressant le regard de Dolores pour Long John Silver, ou l'un de ceux de la Signora Madeline pour Obadiah Slope, vous savez, un regard avec des yeux qui donnent l'impression de voir jusqu'au fond de l'âme.

C'est ainsi que l'affaire fut nouée. Aux temps glorieux de la Renaissance, un royaume valait une messe. Un secret, un vrai, peut bien rapporter un repas chaud. Tel un petit tableau de Van Gogh. Certaines leçons méritent bien un fromage. Et puis, si quelqu'un a faim, pour de vrai, il convient de le secourir. Combien de clochards, à défaut de se faire la belle, se sont vus céder, qui, un flacon de vin, qui un quignon de pain, une pomme ?

Paolo

Nous allâmes donc nous installer dans l'une des cafétérias du Grand Louvre, le bavard impénitent, ses onze amis et amis, et moi. Comme si c'était lui qui invitait, le dénommé Paolo commanda du jambon de Parme, du fromage de Galilée, de la mozzarella de Caserta, à faire se damner des reîtres, des quiches lorraines, des gâteaux vénitiens, six pichets de vin rouge et un broc d'eau. Cette invitation prenait tout à coup des allures de banquet. Il aurait pu inviter Platon – me dis-je. Six pichets de vin seulement ? Nous étions treize.

- Apporte-nous le meilleur de tes vins, ordonna-t-il à la serveuse gracieuse qui s'était présentée en faisant la révérence. Je boirais volontiers un verre de Baroccio. Apporte-nous aussi des fleurs d'Urbino, pour les dames.
- Nous n'avons plus de vin, Monsieur, répondit la jeune femme vêtue comme l'étaient les belles de la Renaissance.

Avait-elle surgi de l'un des tableaux du musée ? Je crus m'être égaré dans l'un de ces fréquents rêves éveillé qui, en ce temps-là, me transportaient, de façon aléatoire, soit dans le passé, (dans une aventure de pirates, de capes et d'épées), soit dans ce futur que l'on échafaude presque toujours lorsqu'on fait une rencontre féminine inattendue, Lili par exemple. Sur le badge de la jolie serveuse, au-dessous de l'inscription 'Musées nationaux', on pouvait lire le doux prénom de Marie-Madeleine.

- Femme, qu'ai-je à faire avec toi si tu n'as pas de vin à m'offrir ?

Je trouvai la réponse peu courtoise. L'ami Pierre semblait lui-aussi surpris du ton de Paolo. Était-ce Jésus, s'adressant à sa mère ? : « Que me veux-tu femme ? ». Avais-je affaire à un buveur misogyne ? Moi, je savais très bien ce que j'aurais fait si mon invité forcé n'avait pas accaparé les apostrophes. Se prenait-il pour Bernard prêchant sitôt la deuxième croisade, une sorte de nouveau pivot de la rhétorique ? Moi, à sa place, je l'aurais courtisée Marie-Madeleine. Comment résister à l'attrait de ses vêtements multicolores, à cette jupe longue, rouge, chamarrée avec

goût, qui à chaque instant, venait danser à ses pieds. Elle me rappelait une amazone rebelle rencontrée dans un autre livre de ma vie. Comment ne pas succomber au charme de ce corsage blanc immaculé, à ces cheveux châtain portés mi-longs avec fierté ? Sans la force du regard de Lili, qui n'entendait pas cet air-là, je me serais bien laissé aller à dénouer le ruban enjôleur qui les retenait. Finalement, même si Paolo n'avait commandé que six pichets, si j'avais l'amour, je n'avais que faire du vin. Un doigt de champagne peut-être ? Une larme du Christ ?

Marie-Madeleine

Bien qu'elle fût jeune encore, la servante, déjà maîtresse de la situation, comme l'est à son âge la fille de l'aubergiste, avec une perle discrète dans son oeil bleu (*), repartit à l'adresse de Paolo:

- Monsieur, il ne vous sied point de parler ainsi.

À son tour, Aélyx vint au secours de la pécheresse :

- Tu ne voudrais tout de même pas que cette jeune femme s'agenouillât et se mît à te laver les pieds tout de même. Si le vin vient à manquer, tu n'as qu'à t'en débrouiller...

(*) D'où l'expression : « Pleurer comme une Madeleine », c'est-à-dire plus ou moins discrètement.

Paolo se radoucit :

- Alors apporte-nous de l'eau, dans des pichets, s'il te plaît. Je crois bien qu'il va me falloir mettre de l'eau dans mon vin.

Lorsque Madeleine se fut éloignée, Paolo reprit à mon endroit:

- Savez-vous pourquoi je vous ai choisi, jeune homme ?
- Choisi ? Non... Pas vraiment. (Pour moi, l'élus c'était Jésus.)
- Eh ! bien, vous êtes fasciné par ce tableau.
- Il y a de quoi. Ne trouvez-vous pas ?
- Qu'est-ce qui vous impressionne le plus dans ce chef-d'œuvre ?
- Ses dimensions, ses couleurs, son sujet, sa mise en scène, ses personnages, ses détails, ses messages... Et puis, je ne saurais dire pourquoi mais je le trouve énigmatique.

Paolo ne releva pas mon commentaire. Il poursuivit :

- Ses dimensions ? interrogea-t-il.
 - Oui.
 - Vous les connaissez ?
 - De façon précise ?
 - Oui, c'est là l'objet de ma demande. Je vais vous mettre à l'amende.
 - 666cm X 990cm, si ma mémoire est exacte.
 - Elle est excellente ! Prenez cette amande douce. Ses détails disiez-vous ?
- Avez-vous su distinguer le coffre de la mariée ?
- Quel coffre ?
 - Le coffre invisible, voyons... Cette magnifique idée du trompe-l'œil repris par Dali lorsqu'il a peint son *Marché d'esclaves*...
 - Sauf erreur, il n'y a pas de coffre dans le *Marché d'esclaves*. Au premier plan, il s'agit plutôt d'une table...
 - Table ou coffre, chez Dali, peu importe, laissons-là, je veux parler maintenant du buste et de l'ironie invisibles... Mais le coffre des *Noces*, l'avez-vous vu ?
 - Je dois avouer que non. Il me faudra revenir sur mes pas pour étudier le tableau.
 - Étudier n'est pas le mot, contempler convient mieux à un sujet religieux. Vous êtes croyant ?
 - Bien que n'ayant reçu aucune éducation religieuse, je crois que Dieu a conçu ce monde. Qui d'autre eût été capable d'un tel chef-d'œuvre ?

- Jeune homme, vous me rappelez Spinoza...
- Vous me flattez. C'est l'un de mes philosophes préférés.
- Métaphysique et liberté.
- Je sais que la question a été cent fois posée mais votre réponse m'importe. Pensez-vous que Baruch croyait en Dieu ?
- Cela ne fait pas le moindre doute. C'est le cas de Nietzsche aussi.
- En êtes-vous sûr ?
- Je le sais. Je l'ai très bien connu. Je me trouvais un jour à Amsterdam, mais ceci est une trop longue et vieille histoire, laissons cela...
- Pouvez-vous me la raconter ?
- « Prends garde », voilà toute l'histoire...
- C'est un peu court pour l'homme d'expériences temporelles multiples que vous semblez être. Prudence n'est pas sagesse.
- D'accord, selon Spinoza Dieu est nature.
- Et la beauté ?
- Spinoza voit dans le *désir* l'essence même de l'homme : « Je ne désire pas une femme parce qu'elle est belle – toutes les femmes sont belles – Je la trouve belle parce que je la désire »... Anatole France reprendra cette idée en définissant *Le désir comme Le don qui fait la beauté des êtres* ».
(Toutes les femmes du tour de table étaient toutes, toute ouïe.)
- Et pour Nietzsche ?
- Je l'ai connu à Bâle, exalté, croyant.
- Je lis et relis aussi Montaigne.
- Oui, remarquable, il m'a fait goûter des vins de Bordeaux lors de notre rencontre. Je ne suis pas sûr qu'il soit croyant. Il est vrai que les guerres de religions ne l'ont pas incité à persévérer.

Confidences

J'étais perplexe, perdu dans mes souvenirs chronologiques. Le tableau de Véronèse datait de la seconde partie du XVIème siècle... Va pour Montaigne, mais Spinoza était contemporain de Descartes... Paolo avait aussi croisé Nietzsche, il avait fait allusion à Salvador Dali ... Le petit homme avait-il traversé les siècles ? Si ce n'était son exubérance, je l'aurais rapproché du Zénon dans *L'Œuvre au Noir*. Ce qui était étrange aussi, c'était que seul Paolo parlait. Mis à part la courte réprobation d'Aélys, et les approbations discrètes des dames, ses amis se taisaient, écoutaient notre dialogue. On eût dit des élèves appliqués, des disciples. Marie-Madeleine apporta la commande. Elle poussait une escarpolette, sorte de petit chariot roulant et voletant en usage jusqu'à la fin du Moyen-âge, sur le plateau duquel les victuailles étaient disposées. À la place du vin, de l'eau, dans des pichets.

- Ah ! enfin, s'exclama Paolo.

Pour se faire pardonner ses propos un peu vifs de la scène précédente, il disposa lui-même les produits du terroir italien sur trois tables que nous avons rapprochées, sans les faire tourner. Marie-Madeleine compléta l'assortiment et remit les fleurs aux dames. Paolo se servit le premier, abondamment... Puis il entonna un chant glorieux, intemporel : « ♪ Quand Madelon vient nous servir à boire... ♪ ». Une fois rassasié, il se montra pressé et désireux de revenir au sujet central de notre conversation, l'immense toile. Il continua à me questionner :

- Pouvez-vous me faire d'autres confidences à propos de votre passion pour ce tableau ?
- Avant la passion, il y a eu la découverte, comme une sorte d'annonciation, puis l'admiration, la contemplation, suivie de toute une série de petits miracles personnels symboliques. Ce tableau est une confirmation.
- Très intéressant, persévérons ...
- Oui, mais avant de reprendre, j'ai une question moi-aussi, si vous me le permettez...
- Je vous en prie.

- D'où venez-vous ?
- Je suis vénitien, je vous l'ai dit. Je suis passé par Florence où j'ai emprunté l'une des machines volantes inventées par Léonardo. Lui et moi avons été très liés.
- Vous ne l'êtes plus ?

Un fou, me dis-je, un fou intéressant cependant, un fou tout de même...

Lili se montrait intriguée par mes propos sur les peintres, ce qui me confortait dans mon désir de la courtiser à nouveau dès notre retour en Ardennes contemporaines. J'étais également curieux d'apprendre comment, elle et moi, nous nous retrouvions au Louvre un dimanche matin en compagnie de Paolo et de son entourage.

Paolo reprit :

- Écoutez, jeune homme !
- Mais je ne fais rien, sinon vous écouter...
- Non, écoutez la nuit...
- La nuit ?
- Oui celle de Vivaldi...

J'écoutai donc la nuit, magnifique il est vrai, puis j'essayai de voir le jour en posant à mon tour et à nouveau des questions :

- Comment fait-on pour transformer l'eau en vin ?
- Si l'on est peintre, ça n'est pas sorcier, un petit coup de brosse ou de couteau, et le tour est déjoué.
- Oui, mais si l'on n'est pas peintre ?
- On demande à Jésus, qui dans son infinie bonté, dans sa grande sagesse répétera ce miracle, ou un autre, et, le connaissant, ira même jusqu'à se sacrifier une nouvelle fois.
- Oui, mais Jésus n'est pas là.
- Comment ça, Il n'est pas là ? Il est toujours parmi nous !

- Oui, je suis d'accord sur ce point, mais nous ne pouvons Le déranger pour notre agape, il ne s'agit pas d'un mariage, d'un anniversaire peut-être ? Donc, comment fait-on pour transformer le vin en eau ?
- On transforme le vin en eau de vie tout d'abord.
- Cela ne répond que très partiellement à mon interrogation.
- L'heure est-elle venue ? reprit Paolo en donnant l'impression de s'adresser à ses amis.
- De quelle heure s'agit-il ? risquai-je.
- J'ai invité Platon. Il devrait être ici d'un instant à l'autre.

La visite de Platon

Platon allait donc participer à nos agapes ? J'eus l'intuition que d'autres convives allaient se succéder. L'invité surprise finit par se présenter.

- Je suis désolé de ce léger retard, je sors du banquet d'Agathon. J'étais là-bas plutôt en observateur mais j'y ai bu force vin, comme la plupart des personnes présentes.
- Sois le bienvenu Platon, ici tu n'auras que de l'eau. Je te remercie d'avoir répondu à mon invitation.
- Sera-t-il question d'amour ? Si tu veux en débattre, je peux te soumettre une toute nouvelle conception de *l'amour de son prochain*.
- Non, ici, il s'agit de peinture.
- Vas-tu enfin me faire le grand plaisir de peindre mon *Banquet* ? Je te rappelle, pour mémoire, les noms des participants : Phèdre, Pausanias, Aristophane, Agathon, Alcibiade et Socrate.
- J'y songe, j'y songe... Mais, devant une telle constellation, j'ai fait la constatation suivante: on a beau parler d'amour, le chanter, le louer, depuis le départ de Jésus, dans notre société, je n'en sens plus les effets rédempteurs.
- Tu vois, on pourrait en débattre présentement.

- Je suis repu de toutes ces querelles internes qui bloquent nos entreprises ou celles médiatisées qui sont l'opium du peuple, si tu me pardonnes cette expression éculée bien que récente à l'échelle de l'Humanité. Je préfère peindre des natures mortes et des révolutions, celles de Copernic, de Galilée. Pour le moment, je t'incite à te rassasier, en notre compagnie, de nos produits du terroir. Tu devrais y goûter, ils sont excellents. Un petit excès antique nous est familier à tous ici.
- Comment peux-tu parler ainsi Paolo, toi l'ami de la Sagesse ? Lors de notre dernière rencontre, Dante et moi parlions de toi, et, justement nous nous félicitons de te compter parmi les philosophes.
- C'est que j'ai relu *Le Banquet* de notre ami Lucien et je n'y ai trouvé que la discorde, alors j'ai pensé plutôt à entreprendre un tableau sur *la Guerre de Troie*.
- Tu sais très bien qu'elle n'aura pas lieu... D'ailleurs, lorsque je quittai sa fête, Agathon m'a remis pour toi des pommes qui n'avaient pas été croquées, ce sont des pommes d'accord. Les voici...

Et d'un havresac immaculé il sortit une douzaine de pommes, des vertes et des pas mûres.

- Allons, Paolo, si tu veux que nous, tes amis, nous atteignons à la félicité, il nous faut continuer à contempler des œuvres inspirées par l'idée de l'amour. Puisque tu me le demandes, je ne ferai pas de grands débats, ♪ ni pour le haut, ni pour le bas ♪, tiens j'entends le délire d'une lyre... Mais je te recommande l'amour pour former le cœur des jeunes générations.

S'adressant à la cantonade, Paolo conclut :

- Ainsi sera-t-il fait mes amis, c'est la sagesse de Socrate rapportée ici avec des pommes, par notre cher Platon.

Et Platon de partir en saluant le groupe :

- Je vous quitte, je dois terminer un nouveau dialogue pour *l'Académie* où l'on m'attend cet après-midi.
- Va, va Platon, va réjouir les Immortels.
- Merci pour ton accueil Paolo, je t'envoie un SMN.
- C'est quoi un SMN ? questionnai-je discrètement, curieux.
- C'est un Spinoza-Montaigne-Nietzsche, une sorte de texto philosophique, - me répondit Paolo.

Lucifer

Platon reparti, en métropolis, sans crier gare, Paolo reprit à mon adresse le fil de son interrogatoire :

- Vous aimez la mise en scène, m'avez-vous dit ?

Une fois de plus, je m'efforçais d'amener Paolo à répondre à mes propres questions :

- Oui, entre autres. Avez-vous utilisé les mathématiques ?
- Pour partie seulement. J'ai surtout beaucoup lu à commencer par l'Arétin, mais je n'en ai pas fait mention outre mesure. À côté de ses *Quatre livres de l'humanité du Christ*, certains de ses écrits licencieux ont, comme vous le savez, indisposé les autorités religieuses. J'ai lu et relu *Les Quatre livres des proportions humaines* d'Albert Dürer. Albert a publié son livre en 1528, année de ma naissance et grand millésime pour la vigne vénitienne. Enfin, mon ami Andrea Palladio a bien voulu me confier la relecture de son ouvrage *Les Quatre livres de l'Architecture* à paraître en 1570 à Venise.
- Nous ne sommes pas en 1562 ?
- Non, réveillez-vous mon jeune ami !? Nous sommes justement de nos jours, au Louvre. Mais vous avez raison, pourquoi non ? Va pour 1562 ! Nous pouvons faire un saut au réfectoire de San Giorgio Maggiore. Les moines nous donnerons sans doute leur bénédiction.

Tout à coup, un jet de lumière illumina la cafétéria. Je crus un instant que nous nous étions transplantés dans la Cité des Doges, la magie noire ne fait pas toujours de quartier, elle ne donne pas dans la dentelle, je veux dire, dans *le jour-de-Venise*. Mais non... Ça n'était pas non plus une manifestation de parousie. Tout malignement, Lucifer était en mission. Il crut bon de mettre plusieurs de ses grains de sel sur la table. Pourtant, faute de vin, la nappe n'avait point été tachée. Il déclara :

- Moi j'affirme que l'artiste n'a pas simplement couvert sa toile avec des couleurs, remarquables au demeurant, il a peint les sept péchés capitaux.
- Comment ça ? s'étonna Paolo.
- Certains esprits critiques ont beau répéter : « on n'y voit rien », moi j'y vois tout, au contraire : l'avarice, la colère, l'envie, la gourmandise, la luxure, l'orgueil, la paresse.

Ainsi parla Lucifer.

C'est alors que Pierre, jusque-là silencieux – on suppose qu'il était déjà abîmé dans ses pensées, ou sur l'échafaudage de Michel-Ange, en train de concevoir et de bâtir l'Église de Notre-Seigneur –, c'est alors que Pierre intervint de façon résolue :

- Que celui qui n'a jamais péché jette le premier caillou aux invités de Cana. Jésus est présent. Il préside discrètement la fête. Le vin vient à manquer, avarice me dira-t-on ? Le vin le meilleur va venir. La colère des invités est ainsi évitée, l'abondance fait barrage à l'envie, le mariage n'est point luxure. Un peu de gourmandise n'est que péché véniel... *Vade retro Lucifer*, retourne ver la Lumière !
- Je suis sûr que c'est Jules II qui l'a envoyé, ne put s'empêcher d'ajouter Paolo in petto, réfrénant ainsi, mais avec peine, un mouvement d'humeur.

Et Lucifer s'en alla au diable. Pour sûr il reviendra. Tenter les hommes est sa passion.

Les noces

Réconforté par Pierre, l'inlassable Paolo renoua avec notre dialogue :

- Abordons maintenant d'autres rivages. Rappelons-nous qu'il s'agit d'une noce.
- Vous connaissez les fiancés ? hasardai-je.
- Vous voulez dire les époux promis de Manzoni ?
- Non, les mariés de Cana.
- Oui, enfin, pas à titre personnel, mais, en un certain sens je peux dire que je les connais, ce sont des jeunes mariés universels.
- Pourquoi six amphores ?
- Ce ne sont pas des amphores mais des urnes.
- On vote ?
- Non, on purifie. Urnes, amphores ou jarres, peu importe. Vous aurez remarqué qu'il y a beaucoup de monde...
- Oui les fêtes rassemblent.
- Celle-ci est unique, le banquet est ouvert à tous. C'est l'une des manifestations de la corne d'abondance.
- Pas tout à fait, Jésus n'est pas Hercule.
- Ne cherchez pas à me faire devenir chèvre en outre, jeune homme, je n'ai pas fait figurer Amalthée dans ma composition.
- Pourquoi l'eau ?
- Mariage pluvieux, mariage heureux.
- Le vin nouveau ?
- C'est la bonne nouvelle.
- Mélanger l'eau et le vin ?
- C'est la tempérance.

Rois et Reines

- Pourquoi avoir invité François Ier, Charles Quint, Soliman II, Marie d'Angleterre... ? Tous les rois semblent de la fête.
- J'espère aussi qu'ils sont *à la fête*... En fait, comme les rois mages qui les ont précédés, ils sont venus assister à la naissance d'un nouveau royaume. Mais passons en revue nos têtes couronnées. Tout d'abord Charles Quint et François Ier. Au-delà de la présence symbolique de leurs impériales et royales majestés, j'ai voulu, à la demande du Titien, très lié avec L'Arétin, honorer la mémoire de notre cher disparu, mort de rire au cours d'un repas fort copieux et bien arrosé. Vous n'êtes pas sans savoir que le *divin* Arétin, comme il aimait à se surnommer lui-même recevait de la part de François et de Charles force présents, ce fléau des Princes les a-t-il emportés avec lui au Paradis, ou en Enfer ?
- Et pourquoi Soliman II le Magnifique ?
- Il n'y a pas que Laurent de « Magnifique » et puis, Soliman aussi croit en un Dieu unique et au Royaume des Cieux. Il était d'ailleurs assez lié avec François.
- Donc tout le monde est beau ?
- Sachez jeune homme que vous vous adressez à un homme qui a traversé plusieurs siècles. Et moi, je vous dis que notre monde mauvais s'amende, qu'il se bonifie avec le temps, en quelque sorte.
- En quelque sorte...
- N'avez-vous pas écouté Platon ? À bien y réfléchir, la conception de l'homme, sa contemplation de la liberté est largement supérieure à ce qu'elle était au cours des précédents millénaires.

En ce temps-là, j'avais *des matins triomphants*, je les empruntais à Victor Hugo, je les ai toujours.

- Venez jeune homme, nous allons communier.
- Sous quelle espèce ?
- Question pratique... Votre verre est à moitié vide...

- À moitié plein, vous voulez dire ?
- Oui, bien sûr, pardonnez-moi.

Nous trinquâmes.

Arétin le divin

- Tiens voici Pierre !
- Bonjour la compagnie ! répondit un personnage à la longue barbe fournie et vêtu d'un couvre-chef de velours brun. Tiens ! on dirait la Compagnie de Jésus ajouta-t-il ironiquement.
- Pietro, tu ne vas pas commencer. Tu ne vas pas gâcher la fête !
- Non, non, n'aie aucune crainte, je suis de la fête. Qu'as-tu à m'offrir, je meurs de soif.
- Nous n'avons que de l'eau.
- Pouah ! Est-ce à dire que la fête touche à sa fin déjà ? Dans ce cas c'est bon signe. Peut-être le meilleur vin est à venir...
- Si tu continues tu vas être mis à l'index.
- Paolo, tu te prends pour Paul IV ?
- Si je devais choisir, je serais Jean XXIII.
- Il n'a pas encore été élu. Quant à moi, je préfère repartir avant que Thomas n'écrive ma mort à Venise. Pour me distraire je vais aller écouter une version des *Maîtres chanteurs* chantée par La Castafiore accompagnée de notre ami Wagner, son discret pianiste.
- Décidément Pietro, tu me feras toujours mourir de rire.
- Je peux être très sérieux, l'ami. Ne t'es-tu pas inspiré de l'un de mes livres pour ton merveilleux tableau ?
- Si, et je t'en remercie. Il m'a donné à réfléchir à nouveau sur la double nature, humaine et divine, de Jésus : l'eau et le vin.
- Adieu donc, Paolo.
- À Dieu Pietro. Salue pour moi Le Titien, quand tu le verras, veux-tu ?
- Oui, je n'y manquerai pas. Et puis flûte, adieu phantasmes, fantaisie, esprits, j'ai sommeil. Je ne vais pas tarder à aller me coucher dans un bon lit chaud.
- J'espère que tu ne nous couves pas la fièvre scarlatine ? Tu n'as bu aucun vin mais je te trouve bien rougeau.

Le miracle du vin

Je m'apprêtais, avec Paolo et ses amis, toujours silencieux, à lever mon verre à la gloire de Jésus et de tous les prophètes, lorsque la musique et les chants profanes de *La Traviata* s'élevèrent d'une des galeries du premier étage. Nous nous précipitâmes. La musique provenait de la salle des Noces de Cana que nous avions quittée si précipitamment. Était-ce pour célébrer notre retour ? La Jaconde voisine arbora un large sourire. J'eus l'impression que la musique sortait littéralement de la toile, qu'elle avait été téléchargée. Elle était jouée par Véronèse, Bassano et Le Titien. C'est alors que m'apparut, perdu dans cette fête princière un tout petit garçon, vénitien lui aussi. Il semblait absorbé par la lecture de la Bible et par la composition d'un concerto pour violons à accorder. Il voulait peut-être ainsi apprécier, à sa façon, le fait que Paolo et tous ses invités avaient réussi à s'entendre après s'être enfin écoutés. La Tour de Babel, qui élevait sans trêves depuis des millénaires ses pierres jusqu'aux cieux allait-elle devenir un lointain souvenir ? Les parents de l'enfant roux, les Vivaldi, avaient prénommé leur doux rejeton prodige Antonio. J'interrogeai à nouveau Paolo :

- J'ai une autre question. Véronèse a invité ses amis peintres à le rejoindre dans son tableau. Sont-ils musiciens ?
- Ils peignent parfois en effet, avec des notes.
- Et c'est ?
- Du plus bel effet ! Vous n'avez pas entendu la musique qui émane de la toile ?
- Si, c'est la musique d'une fête où le vin coule à flots grâce à Verdi.
- C'est un exemple des talents musicaux des peintres vénitiens.
- Et que nous vaut le plaisir d'écouter cette fougue musicale ici au Louvre, ce jour ?
- N'en dites rien, me souffla Paolo à l'oreille, mais je vais épouser ma promise, Hélène-Catherine.
- Vous l'avez enlevée ? Allez-vous célébrer un mariage mystique ?
- C'est mon espoir unique... 🎵 🎵 Auprès de ma blonde, qu'il fait bon,

fait bon, fait bon, auprès de ma blonde qu'il ferait bon vivre...♪♪

- À ce propos, cher Paolo, permettez-moi de vous adresser un petit reproche : si le blond vénitien de vos femmes rend leurs visages angéliques, même celui de Vénus, même celui de Bethsabée, vos tableaux ne font pas la part belle aux femmes à la chevelure brune. Où est mon Italie ? Où est ma Renaissance ?

- Patientez jeune homme, d'ici à trois ans il vous sera donné de contempler une toile qui me tient particulièrement à cœur *Le mariage mystique de Sainte-Catherine*, votre Lili y apparaîtra méditerranéenne et brune... En attendant je vais formuler ma demande à Catherine qui s'approche :

- Catherine, voulez-vous m'épouser ?

- En voilà une drôle d'idée... répliqua la sainte.

- Je vous propose un mariage mystique...

- Dans ce cas, votre proposition mérite réflexion, dit-elle. Elle vérifia dans le miroir si le levier de son pouvoir de séduction était enclenché...

Soite que je suis, pensa-t-elle par devers soi, il fonctionne en permanence, à Alexandrie l'énergie solaire est inépuisable.

À ce moment précis, elle reçut deux textos, le premier lui était expédié par Lucifer (on vous avait bien prévenu qu'il reviendrait): « Plutôt que de te fier à des réflexes vieux comme le monde, en lieu et place de ta boîte à musique automatique, 'trois petits tours et puis s'en vont', pour mieux le séduire, tu devrais utiliser ta nouvelle boîte séquentielle. La montée en puissance de la séduction y est remarquable. Tes courbes seront parfaites, ta trajectoire vers les étoiles du plaisir mieux assuré ». Mais point de mariage ma Mie, profite de la vie... Le second émanait de Saint-Pierre: « péché d'orgueil ma fille ». Catherine ne savait plus à quel saint se vouer, même si Lucifer n'est pas, à proprement parler, un saint. Un dialogue du type débat télévisé entre deux candidats, - deux anges dont l'un serait déchu après les choix opérés par les lecteurs, deux personnages qui brigueraient l'accès aux Champs-Élysées des païens -, donc un dialogue vif, s'engagea entre Saint-Pierre et Lucifer :

- Lucifer, ange déçu, ne tente pas Catherine !

- Qui ne tente rien n'a rien, ami Pierre.
- Lucifer, dois-je te rappeler que depuis que tu as quitté la maison de Notre Seigneur, tu n'es plus mon ami ?
- Peut-être, mais toi tu es resté le mien.
- Comment oses-tu ?
- Rira bien qui rira le dernier...
- Catherine, Lucifer fait encore des siennes, sois bien, dans la maison de Dieu. Épouse Paolo !
- Tu connaîtras l'ivresse mystique, la boisson spirituelle, mais pas le feu vital, - renchérit Lucifer.
- «In vino veritas», trancha Pierre. Qu'on apporte le vin.

Et, comme par miracle, le vin fit son apparition. Marie-Madeleine apportait les six pichets commandés initialement par Paolo. Ils avaient le pouvoir de croître et de multiplier, selon l'ordre divin du Seigneur. Le vin délia les langues :

- Sang de la vigne, sois bénis, - continua Pierre.
- Raisins noirs valent mieux que raisins de la colère, - précisa Philippe.
- En Jésus et ses disciples, j'ai représenté le cep et la vigne, - enchaîna Paolo.

Par cette phrase, mon ami Paolo avouait-il être le Véronèse réincarné ou son apparition en plein Louvre ? Le grand musée abrite des chefs-d'œuvre de la Création. Il cache aussi pour moi depuis l'enfance des trésors d'imagination.

- Les vendanges de l'amour sont le jugement dernier, dit Lili, avec des yeux de Madone. (Enfin, mon aimée se manifestait. Décidément, elle mariait, à me ravir, ses doux regards et ses mots.)
- Le vin recèle la vie et la mort, - assena mélancoliquement Nataniel.
- Il est l'union des qualités masculines et féminines trompéta doucette-ment André à l'oreille d'Emma.
- « ♪ Nuit de Chine, nuit câline, nuit d'ivresse, de tendresse...♪ » chantonnèrent Emma et Lili.

- « Liquide apocalyptique, volatil, incolore, inflammable, *avide d'eau*, à saveur brûlante, quand il est très concentré », l'alcool est l'esprit du vin, - conclut Jean, scientifiquement.

Pendant que chacun des invités y allait de son verbe, Paolo se taisait. Enfin presque. Catherine et Paolo ne cessaient de se caresser l'oreille. Peut-être Paolo cherchait-il à convaincre Catherine encore hésitante ? Un chaste baiser vint conclure leur échange.

Dante

- Elle a accepté l'anneau nuptial, - me dit tout sourire, et tout bas, Paolo. Puisqu'elle a dit oui, que la fête commence !

Puis, à voix haute :

- J'attends un dernier invité.
- Un dernier ? m'étonnai-je.
- Oui, enfin, c'est une façon de parler. Ce petit banquet improvisé par vos soins au Louvre, - je tiens d'ailleurs à vous en remercier, ici et maintenant, devant mes amis -, est en quelque sorte une union, une réjouissance des esprits les plus courtisés depuis le Quattrocento. Un mariage est un lieu d'accueil, tout le monde y est invité, vous et moi sommes d'accord, nous en avons déjà parlé. Nous serons cent trente-deux. D'ailleurs voici qu'arrive Dante. Béatrice l'accompagne. Je te salue Dante, Béatrice est la bienvenue ! cria presque Paolo.
- Bonjour Paolo. C'est très aimable à toi de nous avoir invités, Béatrice et moi, nous qui ne nous marierons jamais... C'est un peu comme un repas chez Lévi.
- J'aspire à l'amitié, à l'amour du genre humain, tu le sais.
- Moi, à part posséder l'amour de ma Béatrice, je n'aspire qu'à la Sagesse.

(Par devers moi, je répétais les dires et priaï pour obtenir l'amour de ma Lili.)

- J'ai pensé à toi. J'ai fait venir du pain des anges sur notre table. Il y en a des deux espèces : du pain de froment et du pain d'orge.
- Je te remercie pour cette délicate attention. Je prendrai uniquement du pain d'orge, il mène à la vérité, bon sens populaire. Quels sont les autres mets pour ton banquet ?
- Catherine et moi avons souhaité un mariage simple, presque mystique. Après avoir consommé ces quelques produits du terroir que j'avais commandés avant ton arrivée, les mets offerts seront les chants que tu entends déjà. Le pain servira à nos échanges. Le vin nouveau vient d'arriver. À nous la Sagesse !
- Tu me vois ravi.

Et Paolo épousa Catherine au milieu de ses amis. Platon avait dû partir, l'Arétin aussi, mais ils étaient de tout cœur avec Paolo. La fête fut belle. Le vin ne manqua pas. Quand tout fut achevé, le Louvre se rendormit. Le dimanche s'était transformé en mardi, pas trop gras. Il avait été bien coloré. La cafétéria redevint silencieuse.

L'énigme

Paolo et Catherine furent heureux. Ils eurent une fille et trois garçons. Quelques temps après je reçus un e-mail de Paolo qui souhaitait faire une communication aux lecteurs impatients qui ont lu cette relation. En voici le texte intégral que je vous demande de ne pas divulguer :

« En fait, Lecteur, Lectrice attentionné(e), je vais maintenant te révéler un secret jusqu'ici bien gardé : l'un de mes tableaux préférés est inconnu du public, il est d'ailleurs resté inachevé, recouvert de mystère plus que de couleurs... C'est une Cène du Christ. Elle est distante de celles peintes par Leonardo et Dali le

Sauveur. À vrai dire, ce sont surtout les personnages qui diffèrent. J'y ai peint Jésus et six de ses apôtres seulement, car j'ai convié et peint plusieurs touches féminines. Lis ce qui suit et tu seras éclairé :

« Lors de la restauration de l'œuvre, en France, le roi Louis XVIII, - un homme cultivé, et, au demeurant, tout à fait charmant -, m'avait fait appeler à la Basilique de Saint-Denis. Son chambellan m'attendait sous le porche central de l'église, il me conduisit devant sa Majesté. Le roi était installé dans l'une des chapelles absidiales de l'église. Je saluai le souverain. Il me fit signe de prendre place sur un petit tabouret de style Louis XVI qu'il avait conservé en souvenir de son frère bien-aimé, le roi martyr. Le souverain prit la parole en ces termes :

- Monsieur Caliarì, je vous ai fait mander. Depuis toujours je m'intéresse aux Noces de Cana. J'aime particulièrement votre tableau. Vous y avez invité des rois... J'ai reçu récemment les confidences de l'un des pères bénédictins de l'abbaye San Giorgio Maggiore de Venise. C'était presque une confession, celle d'un enfant de Dieu dans notre 19ème siècle commençant.

Le monarque marqua une pause. J'appris plus tard par le chambellan que la rencontre entre Louis XVIII et le bénédictin s'était déroulée dans une morne plaine, où l'eau et le sang avaient été mêlés. Le souverain reprit :

- Je voudrais vous poser une question Monsieur Caliarì. Puis-je apprendre de votre bouche, le sujet biblique que les pères de San Giorgio Maggiore vous avaient tout d'abord commandé ?
- Sire, vous le savez puisque vous me le demandez.
- J'attends une confirmation.
- Le sujet souhaité par les Pères était *La Cène*, Majesté. Un autre repas, avec, il va sans dire, moins de personnages que pour Les Noces de Cana, moins copieux, et plus tardif aussi.
- L'avez-vous exécuté ?
- Oui, Majesté.
- Et ?

- Il a été refusé par les Pères, Sire.
- La raison, je vous prie ?
- Quand je reçus cette commande, ce fut pour moi, comme une révélation. Au début, le père abbé m'avait donné « toile blanche » pour l'exécution et les détails.
- Et ?
- La révélation devint une résurrection, une sorte de révolution se fit en moi. J'inventai une nouvelle scène, avec un « s » ajouté, si votre Majesté le permet.
- Continuez ! – m'asséna le Roi impatient, d'un ton de maréchal.
- Pour entourer le Christ, je choisis de ne conserver que six de ses apôtres. Puis je plaçai à ses côtés six femmes, Marie et cinq damoiselles aux talents et à la générosité affirmés : Emma et Lili, Anne-Marie, la sœur d'Emma, et Marie-Madeleine. Marthe est finalement absente du groupe. Toujours occupée à tenir la maison, elle n'a pas trouvé le temps de poser pour moi.
- J'imagine les raisons qui vous ont inspiré. Mais était-ce bien raisonnable ? - me dit le souverain, d'une voix adoucie, avec un sourire rempli de bonté.
- J'ai suivi mon intuition, Majesté. Elle a précédé ma raison. Notre Sainte-Mère l'Église ne devait-elle pas accueillir ses filles ?

Amusé , sur un sourire, le Roi me donna congé. »

Fin de l'e-mail de Paolo

Un point technique m'intriguait encore. Lors de la restauration récente du tableau, quatre siècles plus tard, les rayons X n'ont pas pu déceler le tout premier peint de la toile. Je posai alors la question à Paolo au cours d'une vidéoconférence confidentielle:

- C'est que j'avais utilisé une technique de recouvrement qui ne laissait pas le plus petit arriéré apparent, me répondit-il. Cela reste mon secret, encore aujourd'hui. La science ne peut pas tout expliquer.
- Avez-vous repris le thème de la Cène dans *Le Repas chez Lévi* ?
- Oui, mais malheureusement les femmes y sont toujours absentes.

Épilogue

Un dernier détail, Lectrice. Alors que j'achevais la lecture de l'e-mail dont je viens de te faire part, Paolo m'apparut une dernière fois, à la manière de Lucifer, chargé cependant de bonnes intentions. Il voulait me remercier, à nouveau, de l'avoir convié à la cafétéria du Grand Louvre où, des siècles après avoir convolé avec Elena Catarina Badile, il avait pu l'épouser symboliquement et pieusement. Maître-illusionniste, usant d'un autre tour, il disparut tout à coup. Sa voix pétarda comme un pot de vin d'échappement.

- Eh ! toi, mon jeune ami, réveille-toi... Viendras-tu me saluer avant mon départ ? Je suis là, tout à côté, sur une toile numérique.

Je tournai mes regards en direction de l'endroit d'où semblait provenir la voix de Paolo. Avec un sourire discret, la Joconde m'indiqua un petit tableau, à quelques pas des Noces. Pour mieux le découvrir, elle m'invita à venir la rejoindre. C'était une peinture miniature. Une régata vénitienne allait bientôt commencer. À l'intérieur du tableau, Paolo se trouvait devant une exquise petite église de Venise. Il était prêt à s'embarquer sur une vaste gondole, avec ses amis, pour une nouvelle aventure que l'Italie invente souvent pour notre plaisir.

♪♪ Sur la musique de Rossini, la voix de Cecilia Bartoli s'éleva ♪♪

Mon rêve éveillé s'achevait. Je fis un signe d'adieu à Paolo. La Joconde souriait. Lili était toujours aux côtés de Paolo. De qui était-elle la réincarnation ?

Je me trouvai bien seul maintenant. Cultivant le sens de l'exagération, je pensai à Jésus sur le Mont des Oliviers.

- Ô ma Lili ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? m'attristai-je.
 - Abandonner mon chanteur ? Que nenni ! répondit aussitôt Lili en glissant sa main dans la mienne. Lili était revenue, près de moi ? Elle ne partait pas avec Paolo et ses amis ? En effet, je ne la voyais plus devant l'église-bateau.

Je fis le pari que si je me tournais vers elle, elle me prendrait dans ses bras. Je fis une pirouette, mon vœu fut exaucé.

- Vous ici, lui dis-je.
 - Oui, avant de s'envoler sur le biplace spécialement conçu par Leonardo, pour lui et sa Catherinette, Paolo, cet homme de cœur a pris grand soin de tous les commensaux qu'il avait déjà honorés à ses noces. Puis, heureux comme un vieux marié, à moi, il a dit : « *Lili, écoute-moi bien. Toi, tu ne pars pas. Tu as été mon élève préférée. Tu aimes la peinture, tu peins divinement, mais il te faut rejoindre ton amoureux. Tu as le talent de Sofonisba di Cremona, de Lavinia di Bologna, d'Artemisia di Roma. La vraie vie, c'est la musique, la peinture, vénitienes ou lointaines, c'est la littérature. Mais, la vie n'est pas complète sans l'amour, sans les rendez-vous galants, aux Indes ou avec une Berthe Morisot. Va rejoindre maintenant celui qui te courtise depuis longtemps. Tu es sa muse. Je lui ai dit que tu irais vers lui, progressivement. Et, tristounet, il m'a répondu : 'Que le Seigneur vous entende, ma reine s'amuse'. Va, te dis-je !* » - m'exhorta Paolo.

Me voici donc, - conclut Lili.

Lorsque je m'éveillai, l'obscurité m'entourait, j'étais seul au Louvre, encore tout somnolent, assis sur mon banc, sans public, sans mon amante, laquelle venait de me quitter, sans doute, malgré le discours prometteur de Paolo qu'elle m'avait elle-même rapporté. Je me demandai si j'allais rencontrer Belphégor.

Après cette aventure nocturne, joli chopin, conquête amoureuse inespérée, je finis par m'éveiller tout à fait, à regret, on l'imagine. Il est parfois difficile de quitter un rêve, surtout lorsqu'Éros est présent. Grâce à ce songe endormi, sans la moindre interruption, se pouvait-il qu'un jour, le mirage apparu au milieu de mon désert devînt réalité ? N'étais-je point influencé par une mise en scène légendaire, Booz et Ruth, signée Victor Hugo ? Non pas ! Lili n'était pas couchée à mes pieds, le sein nu. Je l'avais pourtant vue. J'attendais maintenant *la lumière subite, celle du rayon inconnu*. Tu l'auras compris Lectrice, Lecteur, non seulement je voyais Lili partout, tous les jours et tout le jour, mais elle venait me hanter toutes les nuits. Mon caractère incorrigible, éternel optimiste, me fit rebondir, balle de ping-pong, entrevoir un heureux présage. Je décidai de méditer sérieusement, je fis le projet de retrouver Lili au plus tôt, par tous les media dont je pourrais disposer, avec ou sans l'accord musical de Chopin. J'étais sûr que George Sand approuverait.

12

Enlèvement littéraire de Lili

« *Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices* ».

Jean Racine

Avant de quitter le Louvre, je m'attardai et contemplai un dernier Greco. J'avais réussi à m'échapper du musée, je le devais à la faveur de Belphégor, le soir était tombé sur Paris.

Lorsque je fus enfin de retour dans ma chambre mansardée, esseulé à nouveau, je désirai la Lune. J'atterris parmi les étoiles. Comme l'avait fait Saint-Christophe avec Aline, - je me trouvai dans un cas similaire -, je priai Lili pour qu'elle revînt dans les Ardennes au plus vite. Là-bas, je saurais la rejoindre. Paolo surgit tout à coup du fin fond des nuages, sur le tandem volant mis au point par Leonardo. Hélène-Catherine était assise derrière lui. Il me fit signe d'ouvrir la fenêtre, j'obtempérai. De sa sarbacane, il souffla à nouveau un petit rouleau de parchemin aérien. J'eus à peine le temps de le remercier, il disparut, étoile filante. Je déroulai le message : « *Il te faut absolument enlever Lili, comme, à ma façon, j'ai kidnappé ma Catherine, Paolo* ».

Paolo me conseillait d'enlever Lili ?! Bon sang, il avait raison. Comment n'y avais-je point pensé ? J'attelai mon chariot du Tarot de Marseille et me mettais en quête de ma louve. Le sort me fut favorable, enfin je le croyais.

Voici ce qu'il advint : j'avais souvent caressé un fol espoir. Recevoir, un soir, une jolie petite histoire. Lili l'aurait écrite de sa main. Sur une feuille de papier blanc. Avec une plume d'oie, et de l'encre noire. Mais, visiblement, *quelque chose de bleu (qui paraissait une aile)*, retenait la main d'artiste de Lili, hésitation, pu-

deur, exigence, pureté. Elle avait comme un fil à ses pinceaux. Mais, les oiseaux peuvent-ils rester à jamais captifs, auto-séquestrés comme le chien de la ferme et de la fable, formaté, prisonnier de lui-même autant que de ses maîtres ? Lili était une jolie petite chatte. Comment la reverrais-je ? Eh ! oui, Il me suffisait de mettre à exécution l'enlèvement recommandé par Paolo, divin ravissement, grande évasion, chimère, invention, fiction, extase. Mais, comme le vent, on n'attrape pas les chats, en tout cas, pas facilement. C'est plus facile avec une plume. Un félin s'échappe, il revient, mais selon son bon vouloir. Indépendance, liberté. J'espérais que Lili aurait faim d'amour. Elle accepterait alors une aventure, au moins une escapade. Telle une nouvelle Rosine, elle sortirait de cage, elle s'engagerait, le rire aux lèvres. J'inviterais le hasard et lui proposerais une partie de jeu de l'oie.

Elle ne le savait pas, mais, maintes fois, dans la forêt sans bruit, je lui avais envoyé quelques mots :

Regarde l'arbre en hiver, il monte vers le ciel.
 À l'automne, il est couleur de miel.
 Regarde l'arbre, il te fera sourire,
 Et moi, j'entendrai ton rire.
 Au printemps, en été, il tend les bras vers toi,
 Comme moi.

Ayant ainsi chanté au printemps, au beau milieu de l'été, à la fin du mois de juillet, le 29, foi d'animal, défense d'afficher trop d'empressement, - j'entends, électroniquement -, je reçus trois petites lignes de musique. Lili m'avait-elle entendu ? Je n'attendis pas que la bise fût venue, je me mis à danser. Pour elle. Avec elle. Elle m'avait fait signe, de sa fine écriture, de ses longues mains, blanches, convoitées à son insu. De mon regard aimanté je les avais souvent caressées. Nées de son crayon, les paroles de Lili s'étaient envolées vers moi, de branches en branches. Elles s'invitaient au voyage. La belle aussi. Elle voulait se cacher dans mes bagages. Mais serions-nous sages ? Conquérir Lili, lui appartenir. À ce stade de notre amitié, ce serait peut-être prématuré. Et puis non, et puis zut ! Non ! Je devais m'exécuter. Dès notre première rencontre, nous étions complices. Elle

s'en était aperçue. Ne venait-elle pas de m'écrire « qu'il fallait toujours être à la recherche de nouvelles formes d'amour » ? Mais alors, pourquoi ne pas faire un usage pratique de l'amitié amoureuse ? un amour 'soft', dans un loft, comme on l'entendait dire parfois, une passionnette que rien jamais ne peut gâcher. Ou sur un banc d'école, pas à l'Académie des phantasmes. L'amour pour l'amour. Que notre joie demeure ! Qu'on ne joue pas, à la ville, des drames cornéliens, que vive la comédie de Molière !

Surtout, ne pas l'effaroucher... Lui faire parvenir pour réponse une invitation, courtoise, à la valse, au voyage en Italie, visiter le triangle d'or Rome Venise Florence, enfin, l'emporter vers Palerme. Le protocole du kidnapping pouvait commencer. Voici l'e-mail que je concoctai, c'était comme un bon d'enlèvement poétique, en bonne et due forme, j'espérais avoir enfin le ticket :

Très chère Lili,
 Je sais que je risque d'encourir votre courroux
 Mais, avec Vous,
 Je brûle de découvrir l'Italie
 Invitation aux bois,
 Pardonnez-moi,
 Je prends mon luth et je m'évade,
 J'ai lu trop de cavalcades,
 C'est la faute à Don Quichotte,
 En moi, il délire, puis il chuchote,
 Dites-moi que si votre cœur un jour se sentait
 Seul, tout drôle, tout chose, au joli mois de mai,
 Si d'aventures il n'était pas las, d'un pas ferme,
 Nous irions à Palerme
 Je vous enlève, intraitable sylphide
 Vous serez notre guide.

Chaque fois que je percevais en moi le trouble de l'amour, je réagissais par de

courts poèmes, par des haïkus, les premiers fruits non encore cueillis de la terre. de l'air et de la mer. J'en cherchais les racines. De mon ciel, agitée, une corneille s'éloignait, dramatiquement, une blanche colombe la remplaçait, je relisais Boileau, La Fontaine. À haute et inintelligible voix, dans le silence de mon temple, je priaï. J'évitais les badineries. Mon cœur était mon plus grand tyran.

Une nanoseconde après l'envoi de mon e-mail, j'obtenais de Lili un accord tacite. Moment historique, politiquement correct, je comparai Lili aux plus grands peintres de l'Antiquité. J'adorais les nanosecondes paradoxales car elles multipliaient mes rêves, accéléraient mon rythme cardiaque, - Céline Dion l'eût appelé *les battements de mon cœur* -, mes paupières clignotaient, la fièvre du samedi soir s'emparait de moi, le tout, sans la moindre atonie musculaire, bien au contraire, ma créativité amoureuse augmentait, mon plaisir d'écrire en dormant, à ma belle cachée dans les bois, me permettait de ne pas interrompre le bon plaisir, de lui exprimer mon désir-vers-elle-jusque-là-retenu. Lili et moi nous appropriâmes alors le jeu de l'e-mail, du sms et de l'amourette, variante, légère, de la tragi-comédie, du drame shakespearien, hugolien, je ne sais, interprété par l'écolier de la Cour des Miracles. À l'époque, c'eût été chimère que de jouer Rodrigue en culottes courtes. Pourtant, pour elle, avec ou sans voile, je serais volontiers monté sur les planches. Nous voulions nous rejoindre, qui nous en empêchait ? Certainement pas Dieu. Le diktat sociétal ? Il ne s'agissait pas d'un simple mari-vaudage. Lili n'était pas volage. Je ne l'étais plus. Nos échanges se rappelaient les dialogues de Beaumarchais. Derrière eux, la Révolution grondait. Souvent nous jouions une comédie pudique. Je twistais mes mots. Lili ne retenait pas ses rires. À la dérobée, je prenais un nombre incalculable de photographies instantanées. Lili peignait.

Afin de concrétiser notre vœu, entre deux avions, à jeun, j'écrivis deux nouvelles, à l'architecture assez proche, je nous fis ainsi deux petits coucous : 'Un week-end à Palerme', suivi de 'Elle m'a aimé à Syracuse'. (N'écoutez pas le délire du poète : il parle, il parle, il s'égare, son imagination le dévore, cependant il est inoffensif). Lili m'attirait, me stimulait, ne cessait de m'inspirer. Non, je ne changerais pas de piste. C'était décidé, je l'enlèverais ! Ça allait décoller. Notre

histoire n'était pas qu'un roman symbolique ! Avec des mots, je pouvais peindre des paysages, des pleurs sur des visages, des fleurs découvertes au cours de voyages improvisés, des cœurs, célestes, des gestes, amoureux, des perles d'eau sur des corps de femmes, - elles oublieraient d'être sages -, des rires sonores, discrets, rayonnants, flamboyants, gothiques, Paul ou Pierre me prêteraient leurs clés, et mon ami Pierrot sa plume. Avant et afin de nous unir, à Palerme, nous nous précipiterions vers *l'Annonciation* d'Antonello de Messine, puis, à Syracuse, c'est la Vénus de l'île qui nous rendrait fous l'un vers l'autre.

Mais trêve de discours, ils frôlent le bavardage impie, mes fidèles lectrices aiment l'action, l'intrigue ! N'est-ce pas, amis lecteurs ? Allons de l'avant puisqu'il semble que nous ayons le vent en poupe. Les dieux païens s'impatientent. Pour eux, les lieux ont leur importance. Pour jouer juste, il faut respecter la règle de trois du théâtre classique. Alors, ce sera l'un des plus beaux kidnappings jamais conçus et réalisés, inspiré d'une épopée grecque et des meilleurs romans de capes et d'épées. Les enlèvements d'Hélène, de Proserpine, d'Europe, celui au sérail, n'auront rien été à côté de mon plan compliqué conçu cet hiver-là. Une véritable histoire de Shadocks. Tout se déroulera à l'envers. Pour cet enlèvement, découvrir, grâce à Mozart, des notes que nous seuls (avec Salieri), pourrons entendre. Le livret A offrira un grand intérêt exonéré d'impositions, puis, sur la musique de Rossini, nous serons libres. Elle sera mon guide, Lili. Oh ! oui, je lui en fabriquerai de l'amour.

Halte à la rêverie de l'éternel promeneur solitaire. Dans quelles nébuleuses l'auteur nous transporte-t-il encore ? C'est vrai, nous avons promis au lecteur un lieu pittoresque, une journée mouvementée, une action, inénarrable. Il nous faut donc revenir, céans, à notre enlèvement. L'amour prend toujours sa source dans notre cerveau. Oui mais voilà, c'est bien beau de rêver à des destinations, lointaines, à des lieux imaginaires, encore faut-il trouver la clef des paradis ensoleillés, que font Pierre et Paul ? Il ne faut pas que Lili attende.

Comment elle et moi allons-nous pouvoir nous évader ? Dans un premier temps, grâce à la poésie. Qu'est-ce à dire ? Par cette seule convocation au voyage ?

Par une invitation à la valse ? Je tisse avec des mots, toujours des mots... Lili a déjà suffisamment écouté mes stances, supporté mon insistance, il me faut être concret maintenant, déployer toute mon énergie, libérer la puissance de mon feu, pour livrer avec Lili *notre* bataille dérangée, renverser tous les obstacles. Je dois délivrer mon message et, du même coup, mon héroïne. Il faut qu'elle me reçoive 5 sur 5, à l'heure qui lui conviendra. Oh ! bientôt, lui prendre la main, la serrer dans mes bras.

Comment sera-ce possible ?

Sans la moindre intervention d'une chèvre magique à double face, sur mon compte personnel CDD (Club Disco Discret), je reprendrai, seul, le serment des Horace. Chacun pourra suivre l'ensemble du processus de formation du couple. Je découvrirai, les hauts et les bas, cela va de soi. Voici donc ma réponse, Lectrice, Lecteur (le feuilleton continue). Mais d'abord, laissons passer une page de publicité pour la promotion de l'amour. C'est promis, rien qu'une ! Puis ce sera la suite du combat de Lili et de son amant plein de fougue contre les Spartiates partisans de l'amour enchaîné.

*« La vie de chacun d'entre nous n'est pas une tentative d'aimer.
Elle est l'unique essai. »*

Cette page de publicité vous a été offerte par Pascal Quignard.

Reprise de l'histoire, tentative de détournement

Le lieu où sera retenue Lili, - avant d'être enfin libre à jamais de m'aimer -, l'endroit où elle retiendra ses larmes de joie sera discret et tenu secret. Même si le texte perd un peu de sa couleur, le lecteur comprendra que les fugueurs ne peuvent courir aucun risque. L'enlèvement proprement dit ne durera qu'une seule journée. La date ne pourra pas non plus être révélée. Quant à la durée probable de cet événement, l'enlèvement, personne ne la connaît. Enlève-t-on un

cœur pour la vie ? Signe-t-on un contrat à durée déterminée ? Cela dépend bien évidemment des protagonistes. Il ne suffit pas de ravir. S'il suffisait de kidnapper... En amour, le service après-vente n'existe pas. Seul l'amour maternel l'assure à vie. D'où l'idée d'expérimenter, puis de jouir de l'amitié amoureuse. Enfin, dans un univers légèrement teinté de surréalisme, point n'est besoin de posséder tous les éléments du puzzle pour le reconstituer, le virtuel peut s'en charger. Par ailleurs, si l'écrivain prend de telles libertés, temporaires, avec deux des trois unités de notre théâtre classique, on est en droit de se demander si le drame ne sera pas bafoué. Donc l'auteur dont les écrits sont vains, s'engage à respecter la règle des trois unités, même s'il ne dévoile pas 'où et quand ?'

Reprise après digression

Pour jouer au mieux mon rôle de kidnappeur amoureux, je relus tout ce qui me tomba sous la main, depuis la guerre de Troie, jusqu'au Sérail, en passant par le Barbier de Séville, puis je m'équipai de bric et de broc. Voici la liste des principaux éléments composant le matériel hétéroclite qui a été nécessaire lors du diabolique ravissement de Lili :

- Une rose et un grain de folie de café.
- Un morceau de genévrier du Sud.
- Un manuel d'évasion ayant appartenu au Comte de Montecristo.
- La photographie d'un acteur célèbre franchissant des fils barbelés sans passer au travers, juché sur une motocyclette, musique de fond en option.
- La sainte relique de cette motocyclette prêtée par le musée du cinéma.
- Un logiciel d'évasion micro doux. (On notera au passage l'intérêt que l'auteur du projet de rapt porte aux nouvelles technologies. On pourrait le confondre avec un rappeur moderne muni d'un rupteur. Il cherche probablement à produire des étincelles pour séduire sa belle.)
- Une clé des champs, en or.
- Une baguette magique.
- Une belle image de Lili conservée dans une des galeries de peinture les plus visitées de ma tête.

- Une aubade inspirée de celle d'un comte à l'âme vive.
- Une échelle de soie.
- Un clair de lune invisible.
- Une philosophie de la liberté.
- Une collection inachevée de poèmes amoureux.
- Un grand rire enjoué.
- Deux gilets de sauvetage pour des cœurs à la dérive.
- Un sac rempli de témérité.
- Le livret du Barbier de *Séville*.
- Des nuages blancs transportés, rapidement, par le vent, sur un ciel bleu.
- Un récit décrivant minutieusement tous les stratagèmes utilisés par Zeus pour perpétrer ses enlèvements.
- Une reproduction de la toile *Conte à l'envers*, avec l'aimable autorisation de Philippe Destors.
- La plupart des vents favorables aux amoureux échappés de l'outre confiée à Ulysse par Éole.
- Au cas où, deux billets d'avion, à destination de Rome, Venise et Florence. (Mais la fuite, croit-on savoir, aurait lieu par voie d'eau).
- Un iris sur un lit de bois de cèdre.

Fort d'un tel bric-à-brac, je pris le raidillon sinueux et buissonneux des écoliers. Chemin faisant je priaï. Je m'adressai à Saint-Christophe. À Padoue, je fis appel à Saint-Antoine. Je convoquai Saint-Valentin. J'invoquai Marie. Belle, elle m'apparut sous la robe bleue et les traits incomparables du modèle d'Antonello de Messine pour son Annonciation, toile dont la découverte physique, nous le rappelons, constitue l'un des buts révélés, comme certaines religions, du voyage en Italie, l'objectif suprême restant la liberté d'aimer Lili. Je m'envolai pour Palerme.

Soudain, je repris mes esprits, et le métropolitain. (Un élément du puzzle, - le métropolitain parisien -, est ainsi discrètement révélé au lecteur attentif. Nous

ne pousserons cependant pas le sel jusqu'au cinquième élément, trop dangereux). Emporté par le vent de l'amour et ma forte inclination, - ma passion pour Lili, veux-je dire -, je finis par arriver rue de Pise, devant un immeuble incroyablement immobile malgré son inclinaison inquiétante. J'empruntai l'ascenseur en compagnie d'une échelle pas très causante. Peu importait. C'était une échelle de soie. Ajoutée au marchepied que j'apportai du Palais du Louvre, elle me servirait à décrocher les tableaux préférés de Lili. Il nous faudrait conserver leur lumière avec nous, elle faciliterait notre sortie du désert. De son côté, Lili était vêtue de sa robe blanche. Un papillon virevoltait dans sa chambre. Était-ce son âme qui la précédait, avant de me rejoindre, moi son amant qui chantait avec des bécots dans la voix, « *Je reviens te chercher, je savais que tu m'attendais.* » (Les bécots sont des tremolos contenus).

L'ascenseur stoppa au septième ciel. J'entrai dans cette chambre, sous notre toit désormais. J'oubliai toute prudence. Au lieu de me saisir des quelques effets théâtraux et des nombreuses toiles que Lili avait empaquetées à la hâte, je tirai le verrou derrière moi. Lili se défendit. Elle voulait partir. Ne pas perdre de temps. Mais le souvenir du tableau de Fragonard était si fort que nous devons nous aimer, ici et maintenant. D'ailleurs nous reconnûmes aussitôt la pomme et la cruche renversée du tableau incitatif. Enfin ce jour béni, où les corps, pour la première fois, se rapprochent, s'invitent, se connaissent, ce jour béni était arrivé. J'avais apporté un disque lunaire. Sur la musique de Vivaldi, sur les accents inhumains du violoncelle, au rythme du largo, Lili accepta enfin le cri silencieux venu des origines du monde. Je la dévêtis, Lili. Elle me déshabilla. La basse annonçait le plaisir continu. Sur l'allegro nous dansâmes. Nous nous enlaçâmes, nous nous régâlâmes. Enfin, sur le second largo, nous nous aimâmes. Amen. Nous imaginant à Venise, nous fûmes transportés, plus vite, puis plus lentement, au fil des notes rouges et magiques du prêtre musicien qui nous unissait. Ainsi commença le kidnapping de Lili, par l'acte d'amour, sans lecture à voix haute. L'arbrisseau avait grandi. L'oiseau s'échappait. Pour ceux qui se demandent comment se déroula la suite de l'enlèvement, précisons que l'échelle de soie fut des plus utiles. Elle nous permit de passer, par les toits, du septième ciel au sixième étage, puis d'emprunter l'escalier de service. Nous nous y cachâmes quelques instants. L'un

et l'autre, nos cœurs serrés, l'un contre l'autre nos corps se figèrent. La route était libre. La lune absente (on la supposait occupée avec le soleil) et le dieu du silence facilitèrent notre longue marche quasi nuptiale et complètement nocturne, sur une musique en sourdine de Chopin. Une motocyclette survola et déjoua les fils d'une intrigue visant à empêcher la fuite. Cette machine à deux roues et deux places possédait un échappement du tonnerre de Dieu, ou bien était-ce celui du Diable ? Dans sa poche, Lili avait une clé en or. À la boutonnière de sa veste bleu clair, elle portait une rose spécialement créée pour elle par le metteur en scène jardinier. Le papillon de la chambre l'accompagnait. Pendant toute la course folle, elle croqua un grain de café du Costa Rica. Dans la poche de son amant, moi, en l'occurrence, une collection en devenir de poèmes amoureux. Je portais un blouson élégant, mais, par superstition, pas en cuir noir, des bottes de sept lieues. Tel un roi Plantagenêt, mais dans une version plus moderne et secrète, tatouée sur mon cœur, je portais une branche de genévrier du sud de l'Europe. Au premier carrefour, je pris la direction du village introuvable de 'La Liberté d'aimer'. Les vents nous furent favorables. À ce jour nous errons en bermudas, de façon baroque, dans le triangle italien Rome, Venise, Florence. La peinture et la musique sont nos seuls guides. On croit savoir que l'enlèvement littéraire de Lili se poursuit encore aujourd'hui. Paradoxalement, depuis notre disparition, dans la chambre de Mantegna, le papillon de Lili n'est plus jamais seul.

NB 1 de ce chapitre 12

Mais qui donc a kidnappé l'amour ?

La version cinématographique de la fiction qu'on vient de lire et celle, amendée, qui va la suivre (2ème époque) sont disponibles sur DVD ou sur disque Blu-ray, neufs ou d'occasion. Les acheteurs potentiels peuvent consulter toutes les offres disponibles sur www.dame-à-cheval.com., ajouter à leur panier jusqu'à plusieurs centaines de produits. Pour l'achat de trois disques Blu-ray, un DVD est offert. Il est possible de régler ses achats sans frais en quatre fois avant l'août, foi de cheval, ou bien, en express, sans escompte, à l'américaine.

Version amendée

Telles deux âmes dans une comédie italienne, légères, légères, Lili et moi nous nous voyons réunis, ou tout au moins associés, dans une histoire sans paroles significatives, et ce, pour deux raisons : un enlèvement est une suite d'actions très rapides, il faut improviser plutôt que parler pour ne rien dire. Si le rapt est filmé, à l'inverse du rap, une musique entraînante accompagne les images. Par ailleurs, les amoureux ont, en général, un vocabulaire limité à des *je t'aime*, affirmatifs ou interrogatifs, ils disent des choses tendres, toujours les mêmes. Les bavards deviennent muets.

Précision

Les deux sonates pour violoncelle solo de Vivaldi qui accompagnent la découverte de l'amitié amoureuse dans *L'enlèvement littéral de Lili* sont celles, en la mineur, respectivement publiées dans l'Édition de Paris, 1740, et dans le Manuscrit de la bibliothèque du Conservatoire de Naples, Disques Alpha 902, Collection « ut pictura musica ». Nous communiquons cette information en temps réel pour que, dans l'imaginaire des amoureux de l'amour, elle se transforme illico en énergie positive.

NB 2

Un enlèvement littéraire présente de nombreux avantages, on vient de s'en rendre compte. Il ne peut cependant se substituer à l'échappée belle projetée par un amoureux à l'esprit dérangé en permanence par ses émotions. Aussi, le texte du chapitre qu'on vient de lire peut-il être considéré comme une répétition générale, un galop d'essai réussi, développé par une jument vespérale. On évite ainsi tout dérapage, toute forme de cauchemar, à notre rêve, de toute une vie. Nous laissons ainsi la porte ouverte pour un hypothétique happy end, tiré par les cheveux.

13

La ruse de Lili

Cette fois, j'avais fermement l'intention de kidnapper Lili, pour du vrai, comme disent les enfants. Mais, pour m'empêcher de l'enlever, Lili me joua un tour pendable, un tour à sa façon, à se jeter à son cou, elle me chipa ma liberté. Et voici comme : à l'automne, elle commença par me ravir tout court, elle usa de son style noble, aristocratique, cheveux encre, et mine de rien. Elle finit par annihiler subrepticement, - en tout cas subtilement -, ma volonté. En sa présence, je n'étais pas, à proprement parler, aboulique, puisque je la voulais, elle, Lili, mais en dehors de Lili, rien n'existait plus pour moi. Elle déployait un charme discret, d'une puissance rare, comme ces terres que l'on ne trouve en abondance que sur la Lune. En son absence, j'étais taciturne. J'aurais pu devenir sa chose. Lili, mante religieuse ? Gourmande, certes, mais pas au point de m'engloutir, elle a trop bon cœur. Me dévorer de baisers suffirait, je serais devenu son chevalier. Elle alla dénicher une épée, ou un sabre, dans son grenier, je ne sais plus, et se mit à chanter l'air de *La Grande Duchesse de Gerolstein*. J'écoutais avec enchantement sa voix de maîtresse-femme : « *Voici le sabre, le sabre, le sabre, voici le sabre, le sabre de mon père. Voici le sabre, le sabre, le sabre, tu vas le mettre à ton côté !* » Je me posai in petto la question essentielle du point de côté, le droit ou le gauche ?

Tout à coup, je décidai de lui écrire pour lui rendre hommage, et mon épée de chevalier. C'est elle qui avait gagné. Comme toujours. Elle m'avait jeté un sort. Confession de minuit :

« Bonsoir Lili,

Je suis à l'autre bout de votre monde. Il fait tout gris. Le ciel me gronde. Je pense à vous. Vos chats semblent bien vivants. La jeune femme aux cheveux blond cendré est partie. Pas Vous. Avec vous, j'ai connu tout d'abord une histoire à loisir. Aiguillonné par mon désir, je viens à nouveau de lui donner le jour. Vous

m'avez joué un joli tour. Comme souvent, je fais le beau. Que voulez-vous ? C'est à cause de Vous. Je ne suis pas si savant. Comme de coutume, j'implore votre pardon pour ma plume au vent, douce amie, vous qui ne changez pas. Et puis zut ... Est-ce ma faute à moi si vous créez en moi ce tourbillon, en veux-tu, en voilà ? Et puis zut ... Et chute, sans parachute. Chut, je vais vous aimer, aimons-nous, je veux *des câlinons-nous*. Je les imagine lorsque je dors. Que la chose sera douce. Ai-je tort ? Non, pour sûr ... Les fruits sont mûrs. Il me tarde de vous voir. Sur vous, je ferai pleuvoir les semences, nouvelle naissance, vous le savez, c'est notre histoire à nous. »

C'était bien enlevé.

Comme une bouteille à la mer, je postai mon message.

14

Thérapie par le rêve

La bouteille avait dû échouer entre les mains d'un buveur invétéré, lequel l'avait débouchée sans prêter la moindre attention à son contenu, et la trouvant vide de son point de vue, il l'avait rejetée à la mer. C'est ainsi que je m'expliquai le silence de Lili. Sinon, fidèle amie, elle m'aurait répondu. J'avais eu tort de vouloir m'en remettre au sort.

Pour me changer les idées, pour en trouver de nouvelles, je décidai de lire et relire des récits extraordinaires, Hoffmann, Gautier, Maupassant. Cette longue lecture allait me conduire vers le rêve, entre Zola et Picasso.

Enlever Lili n'était pas forcément du ressort du fantastique. Par contre, être kidnappé par elle s'en approchait. Il y a de l'in vraisemblable dans le virtuel. Devais-je y faire appel ? Ce n'est pas un raisonnement par l'absurde. Souvent je me dis que faire silence remplacerait utilement mon bavardage. Pourquoi demander à Lili l'autorisation de l'embrasser ? Sache oser me dis-je. Si je tentais ma chance, sans mot dire ou écrire, que dirait-elle, allait-elle me maudire ? Dans tous les cas, je pouvais compter sur une réponse plus rapide qu'un hypothétique retour de ma bouteille dérivante. Une femme consentante ne dit mot. Elle donne sa permission en silence, il lui suffit d'un geste ou d'un regard.

J'en étais là de mes interrogations lorsque je reçus les marguerites de Lili, l'un de mes tableaux favoris. Mes doutes auraient pu s'éclipser : Lili avait peint pour moi, à nouveau. Ce cadeau inattendu déclencha la grande illusion qui va suivre, comme un rêve à répétition dont je ne verrais jamais la fin.

Premier rêve psychédélique (on dirait que je suis chez un psychanalyste) :

Sous prétexte de fêter l'événement, - la toile aux marguerites non numérique de mon artiste-peintre adorée -, de la remercier, à ma façon, à la terrasse d'une brasserie j'invitai

Lili. Vraisemblablement, tout serait tu. Mais je l'aimai. Donc, rien n'était fichu. Lectrice, Lecteur, il te tarde de lire une nouvelle aventure invraisemblable ? Eh bien, la voici :

Une tasse attendait son café sur l'esplanade de l'été. À Charleville, ce jour-là, place Danton, je me répétais : de l'audace, de l'audace que diable ! J'avais invité Lili, elle était toute animée, la place. Moi j'étais surexcité, intérieurement. Lili était une amie dont j'étais amoureux, soit. Je n'avais pas besoin de me l'avouer puisque, en matière d'amour, je ne me cachais jamais la vérité. Lili portait un chapeau. Je me fis la remarque : qu'y aurait-il de plus beau qu'un chapeau porté par Lili dans un marivaudage sans préciosité que je me proposai d'écrire et de jouer justement avec Lili. Bien sûr, à nos commencements, je saurais me contenter d'un badinage, mais ma nature d'une part, les attraits de Lili, d'autre part, exigeraient bientôt une preuve d'amour, un gage même. Son chapeau de paille par exemple. Jolie surprise ! Ma foi, elle était de taille. Je fus tout à ma joie. De façon concomitante et fugace, je me rappelai le dieu Dionysos, né deux fois, César et son Rubicon, Bonaparte au pont d'Arcole, Hugo dans *Les Misérables* : *Oser, le progrès est à ce prix*, Rocambole, enfin les truculences rabelaisiennes de Boylesve dans *La leçon d'amour dans un parc*. Encore de l'audace. J'osai un ... 'Je vous prendrais bien par la taille'. Lili se mit à rire sans faille. Sur la table ronde, elle posa le chapeau. Immédiatement je me fis chevalier. Je me dis : Sonde, sonde son regard ... Fais le beau ... Mais ... Je ne peux pas, Lili le sait, mesurer mes pas. Je ne suis pas le minet qui pelote, qui tombe dans le filet. D'ailleurs, Lili a un chaton mignon.

La conversation s'arrête. Le visage de Lili s'estompe. Je m'éveille.

Second rêve :

À Passy, non loin de la Maison de Balzac, je me rends d'un pas délibéré, quoique mesuré, j'ai plus d'un tour dans mon sac. Je me suis dit que dans ce village parisien, je trouverai l'inspiration pour ma comédie amoureuse inhumaine. Dans une brasserie, je m'assieds sur un banc du type de ceux que l'on rencontre dans les rues et les squares à Paris, ceux où se bécotent les amoureux, je commande un café et deux croissants, j'ai une faim de loup, je sors mon iPhone pour

débuter la rédaction de la pièce de théâtre qui doit m'ouvrir le cœur et, plus tard, la chambre de Lili. Une femme vêtue d'une robe bleue s'approche avec une cafetière ancienne, une tasse sur sa soucoupe, une petite cuillère dedans la tasse. Elle verse le café brûlant, me précise aussi que le café n'a pas bouilli. À quoi je rétorque, à la Michel Simon, d'un air emprunté, qui se voudrait malin : 'café bouillu, café foutu'. La femme à la cafetière et à la robe bleue sourit gentiment, malgré sa fatigue. Elle s'esquive, revient déposer une corbeille de croissants pâtisseries, repart comme elle était venue, à petits pas discrets. À la table d'à côté, ils jouent, calmement, à la belote. Une reproduction des *Joueurs de cartes* de Paul Cézanne les surveille. Je cherche une abeille sur le tableau voisin peint au Havre, elle semble cachée par une mouche. Il fait tellement soleil, il ne faut pas qu'il se couche. Je me mets à songer.

Tout à coup, je vois les grands yeux châtaigne foncé de Lili. Elle me gronde. Vais-je être marron ? Non, je décide la fronde. Quand je la reverrai, au printemps, je lui offrirai des jonquilles, avec des brindilles, et des feuilles vert bouteille au milieu du bouquet final. L'été venu, une caille margotera, je donnerai à Lili de jolies pâquerettes, je les volerai dans le champ de Marguerite, aux Vieux Moulins.

Puis, Lili paraît surprise, elle reste assise, je continue à faire le malin, je m'encourage, je me dis, jusqu'ici, ta hardiesse a payé. Mais évitons l'orage. Il faut que cela passe. Non, ça n'est pas une farce Lili, à la foire de l'audace, avec mon café, je veux déguster la fouace de Rabelais. Ne me dites pas ... du balai. Mais plutôt ceci : « Si tu veux ... Entre dans ma ronde... Toi mon gentil. Tu n'as plus ta blonde ? Tant pis ... Pour toi, j'ai peint des marguerites avec notre tasse, sur notre terrasse. » Lili est merveilleuse, elle rebondit, rieuse. Elle ajoute : « Pour toi je jeterai mon chapeau de paille, ce sera notre signal, toutes tes idées coquines m'assaillent, tu me déferas. Oui, je te veux mon guilleret. »

On le voit, dans mon manège, j'use de tous les artifices. Mais Lili évente mes ruses, l'une après l'autre, elle repousse les subterfuges. Mais, toujours elle me pardonne.

Je m'éveille.

15

Retour des idées fixes

« *Les pensées sont des mercenaires qu'il faut accepter de payer* »

Marc-Aurèle

Que sera-ce lorsque je saurai contempler mon aimante amie qui a su m'aimer, m'amouracher. M'adoubera-t-elle ? Rien ne pourra me détourner de son image (par cette pensée narcissique je voulais me distraire, tout en frottant mon nez rond, je volais moi-même à mon secours, j'espérais revenir aux racines de mon mal du siècle classique, en vain), l'apparition de ce portrait aux longs traits déclencha au plus profond de mon cœur, à l'extrémité de mes doigts, une boulimie inversée, le besoin d'évacuer avec force, hors de moi, des mots assemblés pour donner des pensées, des fleurs, des fruits colorés, les semences du printemps.

Je revécus en vingt-quatre images/seconde l'escapade amoureuse que m'avait offerte Lili. Comme moi, elle était addictive au travail. Il me suffisait de la regarder pour l'aimer.

Aussi me vinrent sept idées. Je les numérotai et les conservai intactes dans ma mémoire sans qu'elle flanchât :

1. Au fond de ses yeux je vois l'amour fou mais pas aliéné.
2. Qu'attends-tu pour bondir dans le pré ? *Cours-y vite, cours-y vite !*
3. Pourquoi devrais-tu l'oublier ? *Saute par-dessus la haie !*
4. *De pommier en cerisier*, elle accepte mes assiduités. Elle refuse mes avances.
5. Le conflit est parfois un signe avant-coureur : tu demandes à Colombine une grande faveur, un sacrifice. Elle doit quitter sa robe rouge à double-jupon, partager l'amour désaccordé par les dieux primitifs, jaloux, mais apporté par Dieu, le tout sur la musique de Vivaldi ?
6. De qui veux-tu être l'esclave ?

7. Comme celui d'Éros à Psyché, mon baiser réveillera Lili.

Lili a filé. Vite, vite, que mes pensées la rattrapent, avant qu'elle ne parte en vadrouille, avant que toutes les mailles de mon filet s'en aillent en quenouille.

Dès après la relecture succincte que j'en fis, tel un poète narcissique, j'envoyai donc mes pensées, dites *Lili centripètes*, vers le miroir à eau virtuelle que j'avais créé dans ma tête (c'était une autre option du kit de survie psychologique que je m'étais confectionné). Je décidai aussi de m'imposer une date limite de déclaration d'incendie dans mon cœur, ou pire, dans mon âme, à Lili, et d'obtenir l'assurance d'un retour de flamme positif. Au plus tard, j'attendrais l'apparition des premières jonquilles ou le cri des coucous sur les planchettes du lavoir des Vieux Moulins.

L'image renvoyée par ma psyché fut un message, non codé, mais en écriture spéculaire. En substance la glace reflétait la phrase suivante : « *Si Lili cédaît à tes instances, elle ôterait ce jour-là son chapeau de paille, ce sera son signal ! Telle Pierrette, elle porterait une jeannette en forme de croix, comme Pauline, un ruban de velours bleu dans ses cheveux.* »

16

Aux premières jonquilles

Trop moche ?

Ici, il ne s'agit pas d'un conte fantastique à proprement parler, mais d'un mauvais rêve, avec *la nuit qui s'achève*, je ne marchais pourtant pas comme mon chanteur préféré, *dans une ville inerte, par les rues désertes*. Voilà de quoi il retourne : à l'un de mes poèmes, Lili répondit avec sa gentillesse coutumière. Lorsqu'elle était touchée par mes mots, nés pour elle, autour d'elle, c'est ainsi qu'elle me donnait quittance, qu'elle me pardonnait. Coquette, elle me dit se trouver moche depuis quelques temps. Comment pouvait-elle entretenir une telle pensée, s'accuser ainsi de mocheté ? Je considérai donc sa phrase comme une simple boutade. Un peu plus loin surgit une formule sibylline : « il est trop tard pour nous ». Mon sang, vif comme on le sait, ne fit qu'un mauvais tour. Il en fit même plusieurs. On eût dit la grand roue de la Foire du Trône. Ce n'était pas une tuile ordinaire, mais une tuilerie. Dans la bouche de Lili, cela pouvait vouloir dire bien des choses en somme. Je rapprochai les deux déclarations. Je crus comprendre. Lili croyait que la saison des amours étaient passées. Mais, me dis-je, ce n'est pas comme dans la chanson, le temps des fruits n'est pas si court, la preuve, même les vieilles dames chantées par Sardou mettent encore des cerises sur leurs chapeaux. Lili et moi, nous partîrions tous les deux, en rêvant, à la cueillette des bigarreaux d'amour bigarré.

Je devais me hâter de contester son propos hâtif, pas fondé du tout. Je n'avais pas le temps de me livrer à une démonstration en bonne et due forme (c'eût été une démonstration par l'absurde, tant son propos cachait une raison qui m'échappait). Quoi qu'il en fût, il me fallait réagir immédiatement. Je rétorquai :

« Voilà ce qui arrive lorsque le travail se chiffre en milliers de joules ! Encore, si c'était pour aller à la chasse aux papillons, avec moi, je comprendrais. Vous avez besoin d'une cure de désintoxication labo-rieuse. Commencez par une visite chez

vos manucures, demandez-lui de décorer vos douces griffes en rouge Chanel, laissez vos lèvres libres pour moi, portez votre béret rouge vermillon assorti à vos cheveux noirs, à votre veste Diorissimo, rouge elle aussi »

Lili moche ? Quelle drôle d'idée ! J'aurai tout entendu, tout lu. Non, ça, je ne le verrai jamais ! D'accord, les écrits restent, mais cela ne pouvait suffire. Mes paroles à nouveau vers elle devaient voler puisqu'elle avait dérobé mon cœur. Je décidai de lui téléphoner illico pour lui crier mon amour, encore et toujours. Cela lui apprendrait à nous faire de la peine. Comme si elle avait compris l'urgence de l'appel entrant, comme si elle était prête à écouter ma prière amoureuse, - sans le bruit du coucou, sexuel, pas affectif -, que je m'apprêtais à lui adresser sur onde de choc, la femme la plus jusqu'au bout des ongles de ma vie décrocha le combiné. Si besoin était, pour faire taire le coucou parasite et la captiver, je volerais au-dessus de son nid, - lui dis-je. Mais ce ne fut pas la peine. Lili écouta donc. Mais elle ne répondit pas. Voici, sur un mode subjectif, le dernier cri que j'émis sans gémir au téléphone pour la convaincre:

- Bonjour, c'est moi. Vous savez quoi ? Vous êtes trop belle pour être moche.

Pour sortir de notre embarras, Lili fit enfin entendre son rire tendre et sonore que j'aime tant.

Je me demandai alors si elle avait été touchée par mon rugissement de bête non pas blessée, affamée. Je ne le saurai jamais. Dignes, nous mîmes fin à notre conversation. Je ne voulais rien laisser transparaître de mon émotion d'enfant qui allait désormais passer le reste de son âge à être amoureux de Lili.

17

Renversement de situation fantastique, Cristallisation numérique,

Cologne

Moi qui avais eu l'intention de kidnapper Lili, je fus pris au piège qu'elle me réservait. Bien sûr, je fus immédiatement fasciné, consentant. Point de charmes artificiels chez Lili, le sien, *naturel-issime* suffisait. Elle m'enleva, à ma propre barbe avec cette unique information : Destination Carnaval City. Ce ne fut pas Venise, mais Cologne. Elle connaissait le clown en moi, enfin, certains de ses aspects, et toutes mes aspirations. Le TGV Paris-Cologne fut ponctuel. Faute de temps, nous ne fîmes pas escale à Aix-La-Chapelle, nous nous regardâmes et comprîmes que nous y reviendrions. Le Grand Charles attendrait confortablement couché sur son petit gisant. Moi, je n'allais pas tarder à découvrir Lili la magicienne.

Je perçus tout à coup une sensation extraordinaire, étrange et agréable. Mon enlèvement, par *ma jusque-là-inaccessible-beauté* (il n'y avait pas que ses brosses et ses couteaux qui étaient ensorcelants, Lili savait faire usage à merveille de la toile, j'en vins parfois à l'appeler Lilith), je l'avais pressenti, mais c'était à peine croyable. Ce divin ravissement avait commencé peu après dix-neuf heures quarante-six, à notre arrivée en gare de Cologne.

J'étais littéralement assommé.

À la terrasse de la brasserie Früh, je devins une fois de plus prisonnier de mes rêves, j'aspirais tout de suite, au repos du guerrier, je luttais pour ne pas tomber dans les bras de la Nuit, ceux de Lili me semblaient bientôt grand ouverts. Par moments, Lili avait des allures de star hollywoodienne. J'adore son côté Marlène Dietrich. Par ailleurs, cet iPhone magique qu'elle utilisait à distance, comme une fée, avait de quoi m'enchanter. Mon disque dur personnel prenait à chaque nano-

seconde des photographies du visage et des yeux de Lili. Ma capacité de stockage de ces images en rafales me semblait infinie. Je naviguais donc depuis une petite heure, non pas dans un vaisseau fantôme tiré par une ânesse et un bœuf ayant soif, mais sur un tapis volant, comme je le faisais toujours, lorsque, embarquant pour n'importe où, de préférence là où l'amour se trouvait, je devenais le favori de mon ballottage amoureux au-dessus des nuages qui me souriaient avec indulgence.

Lili interrompit ma rêverie. Nous bûmes notre Kölsch, ma kidnapeuse régla en utilisant son iPhone.

Excelsium

- Vous n'êtes plus un promeneur solitaire, - me dit Lili. Notre visite de Cologne prendra fin vers minuit, je suis tenue de rendre aux douze coups, le carrosse emprunté avec diligence, mais sans chevaux, par mes soins.

Un carrosse ? Sans chevaux ? Décidément, ce voyage improvisé emplissait de questions sans réponses la citrouille qui me servait de tête. J'aurais pu demander de l'aide aux quatre souris mes amies du Montsouris, mais je n'étais plus à Paris. Lili jeta un coup d'œil rapide à son iPhone M Pro Max, M pour magique, cliqua sur une touche spéciale de ce modèle et demanda à Major, le cocher préposé ce soir-là par la société « *On-ne-s'unit-pas-tous-les-jours-sauf-à-Las-Vegas* », de nous conduire à l'Hôtel Excelsium. (*)

(*) Aux couples en formation professionnelle qui souhaiteraient vivre une nuit des fous à Cologne, nous recommandons vivement d'acheter pour 0,79 € l'application *Pomme à Croquer d'Apple*. Cette application n'est accessible qu'aux heureux possesseurs d'un iPhone M Pro Merlin qui en font la demande. Elle est gratuite sur www.ceux-qui-ne-croient-plus-à-l'amour-prière-de-bien-vouloir-s'abstenir.com

Il est par ailleurs intéressant de remarquer que la consultation d'une appli-

cation *Apple* par jour éloigne le docteur et nous rapproche de l'amour médecin.

Sur le perron de l'hôtel, Lili ne put retenir un « ouah » qui fut immédiatement suivi par mon « ouah » personnel. Lili l'accepta comme un écho lors de la recherche d'un arc-en-ciel par une nuit de pleine lune. Je me demandai qui était l'oie blanche ? Ce fut donc avec un double « ouah », ou si l'on préfère, avec un « ouah ouah » presque câlin déjà, pas avec un « ahou ahou » canin, que nous pénétrâmes dans le hall d'entrée de l'hôtel, précédé par Major qui assurait notre promotion.

- Nous sommes arrivés, se réjouit Lili.

Je rêvais à nouveau en effet. Une chouette jouait de la cornemuse.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, l'attelage se volatilisa. Je crus à la plaisanterie d'une des bonnes fées de Lili, ou bien, s'il ne s'agissait pas d'une facétie, l'une des sorcières bienaimées associées à Lili, en conte de fées justement, l'une de ses sœurs, avait peut-être eu l'envie soudaine de préparer une soupe à la citrouille. Ou, plus simplement, elle avait récupéré, pour l'utiliser son véhicule des princesses. Dans tous les cas, elle avait dû en toute hâte reprendre le coche pour ne pas le rater, - autant dire la clef du voyage. Ou bien, dernière hypothèse, on allait bientôt passer de l'heure d'hiver à celle d'été, et le réglage du *deus ex machina* dont nous devons profiter en avait été perturbé. On ne le saura jamais.

Mais, quoi qu'il en fût, le principal demeurait : Lili était toujours à mes côtés. Elle m'avait pris la main, je devrais dire, par les mains. Notre idylle inattendue, tant espérée, - celle pour laquelle j'avais adressé tant de prières aux divinités domestiques secourables -, prenait forme sans que j'en fusse le promoteur.

Était-ce les lares ou un cochon de pain d'épices qui me jouaient un nouveau tour ?

Était-ce prémonition ? Le Concierge nous accompagna lui-même dans la

plus belle suite de l'hôtel et de notre histoire. Une nanoseconde plus tard, alors que seul le visage de ma compagne, reine de la nuit, m'avait jusqu'alors absorbé, mon cerveau commença à dessiner pour moi les formes de Lili, processus classique de formation d'un couple - me direz-vous. (*)

(*) La description du « processus de formation d'un couple » est ici empruntée à celle bien connue de Stendhal dans son livre qui traite de la « cristallisation de l'amour ». Le point commun en est l'espoir, l'espérance, folle parfois. Dans le cas qui nous occupe, – celui d'une simple formation de couple, accélérée, il est vrai, pendant une nuit des fous à Cologne – la différence essentielle réside dans le fait que les échanges s'adressent à l'esprit, à l'imagination plutôt qu'au cœur.

Aux portes du palais

En tout cas, ce soir-là, sur le lieu sacré où nous nous trouvions, aucun esprit ne se manifesta. Nous ne serions pas dérangés. Sans nous être consultés, nous étions convenus de mettre bas les masques car les âmes les avaient déjoués. Lili me dit : « je retire mon touret de nez, jetez votre loup, d'ailleurs c'est un loup blanc. D'aussi loin que vous m'êtes apparu, je vous ai vu venir et cela ne m'a point déplu. Contrairement à une tendance nouvelle, une mode en somme, notre duo restera privé, privé de témoins, de spectateurs, de téléspectateurs, et surtout d'internautes analphabètes et insomniaques qui avalent des montagnes de sucreries méprisées par les amateurs de cirque romain. Peut-être un voyeur allait-il utiliser un télescope, ou un périscope camouflé, pour nous espionner, filmer, avec une caméra cachée notre débat plutôt que nos ébats ? Notre discours sur l'état de l'union libre des esprits, notre dialogue sur les liens bénis entre deux êtres mourant d'envie de s'unir là-haut sur la colline, liens que nous étions sur le point de nouer, tous ces détails seraient alors révélés pendant la grande nuit des fous ? Les intrus journaliers de la vie des autres iraient-ils jusqu'à nous poursuivre secrètement dans la chambre des époux de Mantegna ? Et puis, les voleurs, sans foi, (la presse a parlé de quarante voleurs... C'est à vous laisser baba) se précipite-

raient hors les murs du lieu saint, iraient livrer aux plus offrants les photographies truquées de leur réunion corps et âmes ? Cela ne se pouvait ! Pour ne pas être découverts, dans notre suite secrète et jaune canari, nous allions user d'une nouvelle technique numérique du trompe-l'œil, ultime évolution de l'iPhoto.

Le Temple

Lili sortit une clef qu'elle avait cachée dans son corsage. Elle me fit *chut*, puis se dirigea vers une porte que je n'avais pas encore remarquée.

« Suis-je bête ? - me chuchota Lili, je n'ai pas besoin de cette clé, je dispose, grâce à mon iPhone M Pro, d'une clé numérique. »

Un nouveau click et nous pénétrâmes dans le temple du Soleil qui venait d'être annexé à notre suite. Lili était nerveuse, cependant, un peu. Moi beaucoup. J'essayais de ne pas le lui montrer. Une lumière non artificielle, un scintillement non créé par l'humanité, éclairait notre chemin. Arrivés près de la table de jeu en bois de chêne, longue et blanche, immaculée ou presque, nous reçûmes un texto divin à lire dans la clarté des 4654 étoiles de la Galaxie du Sanglier, celle des cieux obscurcis par le mystère de notre tentation. Je prie les lecteurs de bien vouloir excuser ces nouveaux accents cornéliens mais ils sont éternels. Je les rassure, le drame qui se noue finira bien. Nous étions silencieux, heureux, nous serions chanceux. Nous profitâmes alors d'une double promotion de photons célestes. Pour un milliard de photons achetés, un second milliard était offert. C'était un peu comme gagner au Lotto, ou au Moulinet de la chance, à Charleville, non loin du Quai Arthur Rimbaud. Il fallait seulement éviter la cinquième roue du carrosse, sorte de poulie de secours brinquebalante.

C'est alors que des synthétiseurs humains entonnèrent un chant mélodique « *Unissons-nous* », soutenu par une musique sacrément belle, remixée pour la voix en solo de Whitney Houston. (C'était la première fois que l'on faisait appel à l'Intelligence Artificielle pour reproduire une voix à partir de rien.) Un orphéon munificent, invisible étincelle, se mit à chanter. Des paroles en langue allemande

délivraient un message. Un petit bedeau bossu apparut en ambassade, au haut de la chaire. Il nous exhorta à la clarté, sous peine d'excommunication palatine, il ne fallait pas mettre en danger l'ordre des choses-avenir (dixit) par la confusion de nos paroles présentes, Bossuet nous en tiendrait rigueur. « ♪♪ Confie ton chemin et ce qui afflige ton cœur à Celui qui règne sur la Terre et dans les Cieux ... ♪♪ » - recommanda notre sacristain soutenu par les voix du chœur.

La particule de Dieu

Dans le temple, en une picoseconde, Lili devint ma particule de Dieu. Aujourd'hui encore, sa puissance en watts sonne tout juste à mon oreille. Elle est élémentaire, légère, imperceptible, sauf pour moi.

Lili dénoua ma cravate en un tour de brosse ou de baguette, je ne sais plus, mais, elle ne trancha pas son nœud gordien. Elle promit de le rompre, comme on doit le faire avec le pain, le moment venu. Notre environnement se métamorphosa. Jamais je n'oublierai ces 55 secondes du choral du Sonneur. À mes yeux montèrent les fameuses larmes de joie, celles qui mouillent sans douleur, celles de Magellan découvrant son Passage vers l'Océan Pacifique, elles ne brouillèrent pas ma vision. Sur mon visage, lentement, elles s'écoulèrent. Lili, devenue ma compagne pour de bon, le remarqua. Elle était surprise bien sûr mais elle comprenait. J'ai déjà dit qu'elle savait tout de moi. Elle aussi semblait ressentir « *quelque chose de la félicité des cieux* » dont je lui avais parlé lorsque je me prenais pour Han d'Islande ... naguère ... avant de la connaître ... dans une autre vie. Je me demandai alors qui était Lili, grenade éclatante qui avait surgi au milieu d'une nature morte adoucie en salade de fruits jolie, jolie ?

Baiser pas volé

Nous quittâmes le Temple pour atterrir au beau milieu du Carnaval de Cologne. C'était trop beau ! Mais, à je ne sais quel avertissement, - je ne pus l'expliquer -, je crus que Lili allait profiter de la confusion inhérente à cette période de fête de toutes les folies, pour disparaître, temporairement, par jeu seulement. Ou

bien, elle serait enlevée par un autre que moi, dans une version surnaturelle de *La kidnappeuse kidnappée*, un opéra fantastique écrit, comme un clin d'œil, par les compères Lennon et McCartney sur un livret philosophique *Le Monde n'est pas parfait*, tiré d'une chanson américaine, un traditionnel intitulé *Le bois dont je me chauffe à l'est d'Éden*.

Comment éviter ce nouveau danger ?

Pour conjurer le sort, pour m'assurer que Lili n'allait pas s'éclipser à sa manière, aux portes de Cologne, sur ses lèvres, je tentai de lui voler un baiser. Ce Mardi Gras n'était-il pas propice ?

Je fus encore débouté.

Alors, pour la première fois de ma vie terrestre, je me rebellai. J'avais connu d'autres colères, moins sérieuses, des ires d'enfant tout au plus.

Ma tâche était compliquée car j'entrai dans un sommeil apparent, sans doute provoqué par la fée du rouet, complice de Lili, ou une mouche qui m'aurait piqué en passant à travers les filets numériques de mon application iPhone anti-moustiques.

Afin d'éviter tout paradoxe endormi, je refusai net, sur la toile et sur tous les blogs de l'espace, sidéré par ma révolte et ma révolution, de m'éloigner de ma particule. Je l'avais trop longtemps cherchée, je m'étais donné à l'amour, comme d'autres se donnent au rythme et au blues, jusqu'à procéder à une augmentation de capital, multiplier les actions gratuites, accélérer les électrons libres qui avaient survolté mes vies antérieures, investir dans un nième grand collisionneur en criant 'hadrons-nous'.

Dans la nuit, au milieu de la liesse générale, je continuai à m'accrocher, à m'agripper, à la Lili qui m'avait complimenté sur ma cravate, en ce soir de carnaval, et qui, comme elle me l'avait promis, jamais ne la couperait. « Plutôt qu'une

corde au cou, mieux valait avoir une cravate autour du col », - me dit-elle en riant. Elle me l'ôterait simplement lorsqu'elle quitterait son chapeau de paille.

Ma seconde tentative pour voler un baiser à Lili échoua comme la première. Elle se détourna, me tira par le bras et m'emmena en dansant comme Charlotte et Nicolas dans *Les Mariés de l'an II*. Je la priai d'excuser mon insistance. Je la suppliai de rester près de moi. Rien n'y fit, l'instant tant redouté par mon instinct arriva. Au moyen d'un *deus ex machina* invisible, propulsée par je ne sais quelle autre particule non encore découverte, Lili repartit en Ardenne. Je n'en croyais pas mes verres de contact. Me sentant trahi derechef, je finirais par les troquer contre un plat de lentilles chaudes.

Lili, ou sa fée, ou je ne sais quel diable, ou les trois, avaient tout prévu. Grâce à ma bonne étoile, qui elle, ne me quittait jamais, je ne restai pas seul à Cologne, je fus moi aussi ramené à Paris, vitesse grand V mais pas celle de la lumière, en train de vie, en vie au ralenti, sans cette présence de Lili qui m'avait galvanisé au départ de Paris. Je comprenais maintenant la brusque disparition du carrosse aux citrouilles. Nous n'en aurions plus l'usage. Lili s'était probablement envolée sur un ballet de Tchaïkovski. Quant à moi, je me contentai de mon habituel TGV, lequel, comme à l'aller, arriva à la bonne heure. Les lauriers étaient coupés, mais les carottes pas encore cuites. Gare de l'Est, je sautai dans le premier rapide à destination de Charleville ...

18

La fête foraine, Charleville

Je débarquai au 5, Place de l'Imagination, à Charleville donc, l'animation foraine battait son plein. Ruse pour ruse, je m'étais déguisé en clown au nez rouge, je tenais un âne par son licou. Je n'étais pas vraiment discret mais je me pensais incognito. Des lanternes magiques balançaient des éclairs lumineux comme Séraphin Lampion. Deux femmes funambules allaient et venaient sur des cordes de violoncelle tendues. L'une d'elles me fit signe de les rejoindre. Elle ressemblait à la marionnette qu'avait peinte pour moi Lili, mais ses cheveux avaient poussé. Une nouvelle fois j'allais tomber dans le piège de l'amour diabolique, me perdre dans mes doutes féminins, abandonner mes connaissances inutiles, oublier mes expériences sensibles. Je faisais un mauvais rêve ? Cela devenait une fâcheuse habitude. Les yeux toujours levés vers mon ciel assombri depuis la fugue de Lili survenue à Cologne, je refusai d'abord de quitter son image pour celle de la marionnette.

Mais, ma bonne étoile veillait en pleine galaxie. Le port de mon costume bardé d'étiquettes internationales, véritable camouflage, s'avéra être un stratagème utile. Peu à peu, il me sembla que leurs traits se rapprochaient, que Cupidon avait lancé les siens. Je cédai malgré moi aux appels répétés de la marionnette-sirène, une abeille impérieuse voletait, elle fit fondre la cire qui cachetait une petite enveloppe, le pli vola vers moi, il scella mon avenir immédiat. Une main de femme, celle de Lili avait écrit : « Viens... » J'éteignis mon iPhone. Je le confiai à mon Aliboron qui continuait à brouter l'herbe tendre dans sa mangeoire portable. Je grimpai alors sur la corde raide des deux femmes-funambules, elles n'y étaient déjà plus. Aussitôt je perçus le vide, ma vie ne tenait plus qu'à un cheveu de Lili, Lili, qui n'était plus près de moi, elle était là-bas, tout en bas, elle me faisait de grands signes avec ses deux mains. Je sautai dans le vide pour la rejoindre, la foule criait. Ce ne fut pas une chute, pas celle de Camus en tout cas, un parachute s'ouvrit. Il valait des millions. Pourtant je perdais conscience. Pour me réanimer, on me fit croquer un financier, avec deux doigts de porto, on me donna des stock-options, on mit des dollars dans la poche de mon gilet. Lili était là, aux premiers soins,

je tremblais de toutes mes dents de sagesse, je mordillais mon poing, de baisers ardents je dévorais les mains de Lili, Lili les acceptait. Notre jeu de cache-cache, nos hésitations, nos doutes, le salut de nos esprits, les épreuves silencieuses que nous nous imposions, comme celles qu'affrontaient le prochain roi, ou la future reine du silence, tout était mêlé. Revigoré par l'assistance et l'accord de Lili, je me relevai. Nous quittâmes la fête foraine, Lili, aliboron et moi.

19

Spectacle grand-guignolesque

« *Quand le Diable n'y peut rien, il délègue une femme* »

Proverbe russe

À quelques temps de là, au théâtre de *La Fantasmagorie*, un bal était donné. Offert, pas vendu. J'avais reçu une invitation. C'était pleine lune. La clarté, elle aussi conviée, me permit de remarquer une inconnue assise non loin de ma lampe à chimères (j'ai toujours une lampe d'Aladin sur moi, elle est intégrée à mon iPhone. Au cas où un bug surviendrait, j'ai aussi en réserve une petite torche au cœur palpitant et deux piles âmes-câlines dans ma valise, le tout enfoui dans ma trousse d'urgence, ou kit de survie psychologique du *voyageur*). Mais, ce soir-là, point n'était besoin de lampe à rêves au théâtre de *La Fantasmagorie*, le songe d'une nuit d'été pénétrante, auprès d'une femme aimante, chantée par Verlaine, allait occuper mon esprit. Je crus reconnaître la silhouette de l'invitée, surprise par mon regard. Par instinct, je cherchai sa nuque, je croyais la discerner par moment. Un foulard dissimulait son cou, cette partie du corps où j'aime faire virevolter mes premiers baisers chez une femme. Je me veux gentleman-cambrioleur, je ne vole que des bisous, pas des bijoux comme hiboux, genoux, cailloux. Je cessai de fantasmer, ce ne pouvait être ma Lili, laquelle m'avait demandé un congé sabbatique de sorcière bienaimée pour prendre du recul. Idée pas vraiment canon de mon point de vue, mais je l'avais acceptée. *Et pourtant, pourtant, chantai-je, je n'aime que toi.*

Sur la scène, les acteurs de la troupe savaient faire parler les fantômes. Pour un revenant, parler en public n'est pas chose commune. Mais ce soir-là, point de

fantoche, des illusions plutôt, - qui de nous ne s'en crée pas par moments, grande ou petites ? L'essentiel étant de ne jamais les perdre. Personnellement, il est des périodes où je dois parfois les abandonner à chaque instant, tant elles se multiplient. Je ferme alors la bouche pour éviter l'émission d'un quelconque ectoplasme et les colères du Capitaine Haddock. Un phantasme redondant est, soit un renouvellement de stock de marchandise libidinale, soit un retour sentimental obsédant, un amour mal cicatrisé, non consommé, soupe originale du monde des vivants. Qui peut résister aux lois de la tentation triple, lois inhumaines pour des individus normalement constitués ? Nul n'est sensé les ignorer cependant. En amour, point de pédagogie. Nous nous construisons par l'imagination, dans son champ, foin de tout raisonnement : même si l'Évangile de saint Luc nous enseigne que la joie est le fruit de l'Esprit, la curiosité de la vie (joli défaut), le désir et la promesse du plaisir, tous trois se jouent de nous, à chaque picoseconde. Bouddha a raison mais tout le monde n'est pas Bouddha. Mon nirvana à moi, c'est Lili. Lecteurs, au fil des pages, vous devez vous en être aperçu. Je ne sais pas ne pas avoir du désir pour elle. Mais revenons au théâtre ce soir, juste avant les trois coups de minuit. On y présentait un spectacle de marionnettes, un bal-pantomime pour être tout à fait précis, un bal ? Plutôt une succession de danses. Point de sabre, si ce ne fût celui en bois du Japon du gendarme des enfants, ou celui remis à son amoureux par une Grande Duchesse, point de goupillon, rien de macabre, que du rire, un bal à *la foi symbolique*, à visages démasqués.

À minuit trébuchant le présentateur prit la parole, le rideau n'était pas encore levé :

« Bonsoir cher public !

« Merci d'être venu peu nombreux...

(Il faut dire que nous n'étions que deux dans la salle).

« La Direction du théâtre a improvisé pour vous, dans le cadre d'un concept innovant, *tapis noir et rideau rouge*, sur ce sol sombre, sous vos pieds, un parterre d'étoiles, immersion garantie.

« Bienvenus dans l'univers des marionnettes qui dansent la carmagnole à perdre haleine, dans le monde des initiations amoureuses permanentes.

« Ce soir, pour vous distraire, nous n'allons pas vous conter l'histoire d'un, ou de plusieurs morceaux de ramure assemblés, articulés, peinturlurés. Nos marionnettes ne se chauffent pas de ce bois-là. Elles ont la langue bien pendue. Elles ont été confectionnées avec des petits papiers qu'on n'a pas laissé flamber, - Saint-Christophe protège tous les voyageurs, même ceux de l'esprit, et puis, ici, nous brûlons seulement de la passion de la vie, pas des papiers. ♪ Ainsi sont nées, nées, nées ♪ les petites marionnettes, elles connaissent toutes les ficelles de l'initiation badine, elles vont se battre et débattre devant vous, parler des chiffons qui n'ont pas servi à faire du papier. Selon Kleist, *les marionnettes ont quelque chose de la grâce de Dieu*, j'ose croire que le spectacle que nous allons vous offrir sur fond de musique aux accents mozartiens sera un tantinet divin.

« Tandis que « ♪ Mozart cherche, encore et toujours, deux notes qui s'aiment ♪, moissonneur de l'éternel été, Dieu réussit parfois à réunir ceux qui sèment ♪ », ceux qui se lovent l'un à l'autre, ils s'attrapent comme une bouée de sauvetage, ils s'adorent et se dorent corps à corps au soleil, ou, la nuit, quand revient la nuit, sous une lune complice ♂ ♀.

Le présentateur ne voulait plus rendre la parole qu'il s'était lui-même attribuée. Mais le spectacle devait commencer. Aussi, avant de se faire expulser, - il n'avait pas ses papiers, il les avait perdus ? de la scène, par les marionnettes, impatientes, il précisa :

« À l'issue incertaine de la représentation, - votre amour est entre les mains des marionnettes qui vont jouer devant vous, aux dés, à la roulette russe, aux jeux de hasard, à celui de l'amour, Dieu leur délègue ses pouvoirs ce soir, il est peut-être fatigué -, bientôt donc vous saurez si vos phantasmes respectifs et réciproques sont porteurs ou non de cette invisible étincelle cosmo-amoureuse que vous avez cru apercevoir, l'un et l'autre, dans une gare fantôme, mais je ne veux rien dévoiler... (Ainsi je n'avais pas été seul ce jour-là à me sentir parcelle cosmique ?)

Quel bavard impénitent que ce présentateur, me dis-je ! Heureusement, il eut à peine le temps de crier : « Que le bal... » Les marionnettes munies de tous les papiers officiels dont elles étaient composées l'expulsaient de leur maison. C'est facile, quand on a des papiers. J'avais un peu de peine pour l'expulsé, mais un peu seulement, à la manière de Long John Silver. Déjà, les premières notes du bal se bousculaient à nos oreilles. Elles atteignirent le pavillon de ma voisine.

Demandez le programme

La première danse mit en scène *Les malheurs de Marie-Sophie* (*) sur une musique méconnue de Lully. J'avais peur pour les marionnettes. Quel tour Marie-Sophie allait-elle encore inventer?

(*) Marie-Sophie est la sœur cadette de Sophie de Sévigné, les deux sœurs naquirent toutes belles près d'une fontaine où, le bec grand ouvert, une corneille baillait nonchalamment lorsque la fée aux cheveux bleus, celle qui donne vie aux rêves, en fit des petites filles modèles.

Les petits malheurs, les bobos en somme, furent suivis par *Les mimes Marcceau*. Bien sûr, il ne s'agissait pas de grimaces. Je me pris à singer les imbéciles qui, comme moi, comme moi... 🎵 se croient heureux. Les spectacles se succédèrent, chacun précédé par sa propre peinture des mœurs qui lui servait d'affiche : *L'amoureux éconduit*, *L'amoureux malgré lui*, *l'amoureux imaginaire*, *l'imaginaire amoureux*, *Les souliers de vair du septième ciel*, *Le septième sceau de la fille du puisatier*, enfin, *Le cou blanc de Lili*, une toile protégée, aux connections sécurisées, non encore déballée. À cet instant, le présentateur réapparut. Il prit sa revanche sur les marionnettes qu'il chassa à son tour, il s'empara de la toile mystérieuse et s'adressa à ses deux invités :

« Cher public, voici le tableau de l'énigme des hallucinations amoureuses : Le cou blanc de Lili. »

L'inconnue au foulard rouge et noir

Rebondissant, l'une des marionnettes rappliqua, elle récupéra les toiles mystérieuses ou pas et renvoya derechef le présentateur. Soudain elle se mit à interpeller l'inconnue au cou blanc sise à quelques chaises de moi, j'en devinais la couleur maintenant, - celle du cou blanc de la belle, pas des chaises, il faisait trop sombre. Avec mes cheveux clairsemés j'avais été à la bataille. La femme, à la nuque dissimulée sous un foulard rouge et noir restait immobile :

- Bonsoir Lili, tu me reconnais ? C'est moi la marionnette qui veut devenir ton amoureux pour de vrai, pour toujours, je me suis déguisé en Pinocchio !

Mon inconnue, venue au spectacle, probablement en train, en TGV fantôme, se prénomrait aussi Lili ? Sortie tout droit ce soir-là, en express, d'un conte d'Orient, elle se tourna alors vers moi, pas vers la marionnette. Je reconnus son sourire... Conservant le voile du panneau qu'elle avait serré sous son bras gauche, maladroite, la marionnette poursuivit à nos deux adresses:

- Je vais maintenant faire défiler devant toi, cher public fidèle à ton enfance, toute une collection de peintures animées de manière fantasmagorique. Mais tout d'abord, laisse-moi accrocher la toile flottante de l'énigme. Elle devrait nous aider à convaincre Dieu, ou le Diable, de mon amour coupable-non-coupable pour Lili. Avant d'avouer cette passion presque digne de Jésus, voici des toiles merveilleuses. En premier lieu, une peinture, grandeur presque nature. Pour vous deux, public épars, nous allons la mettre en mouvement. Manipulateurs, à vous de jouer...

Quelle ne fût pas ma surprise lorsque, baissant la tête, ouvrant tout grand mon œil directeur dans les ténèbres, je vis apparaître le premier portrait que Lili m'avait offert, Paula. Elle était habillée. Mon esprit n'eut aucune difficulté à la revoir nue. Et hop ! À l'intérieur de *La Galerie dans la Vallée*, parmi les œuvres de

Lili pour moi, Paula apparut dévêtue. Face à elle, je redevins petit garçon. Elle s'anima doucement, se grandit légèrement – pour que je puisse la prendre bientôt par la taille –, puis elle se leva, s'éleva, devint ballerine. La toile devint phosphorique. Paula prit pour moi des dimensions à plusieurs inconnues. Elle s'enfuit un court instant au pays de Lilliput, - sans jeu de mots douteux, l'acception est purement géographique. Elle revint, les petits hommes voulaient la garder prisonnière, elle reprit sa place et sa taille dans son cadre. Je restai le petit garçon au pantalon rouge. Paula réapparue nue, en moins de temps qu'il faut pour le dire, le temps de l'imaginer, cela signifiait que mon artiste-peintre l'avait déshabillée sur un rythme accéléré, peut-être sur l'ouverture de Guillaume Tell, pendant que, mécaniquement, je mangeais une orange que ma tante Jacqueline m'avait donnée, ou, tout aussi fou, sur *True Fine Mama*, à perdre le souffle et son âme, tel Richard III, ce roi méconnu, énigmatique mais héros shakespearien. Quand la musique s'arrêta, un piano de marque *Stanley Cubique* enchaîna une sonate au clair de pleine lune. Pendant une femto seconde, le petit garçon que j'étais redevenu contempla *Paula nue*, fasciné par ce cadeau révélé. Il rêvait peut-être déjà de vivre dans un jardin des délices féminins. Mais pour lors, Paula s'éclipsa totalement, comme une déesse vouée au soleil. Alors les manipulateurs firent apparaître *Lili et sa marionnette*, toutes deux de connivence sur la toile. Sollicitée par les fils, l'une des deux femmes dansaient dans les airs. La marionnette portait les cheveux courts.

Enfin un autre tableau surgirait, un jour, celui que Lili allait peindre pour moi, à mon appel, impatient, *le cou blanc d'une inconnue face à son miroir*.

J'imaginai Lili à son chevalet, j'admirais sa dextérité. Mais, de mon poste privilégié, un pas en arrière, c'était le cou de Lili qui m'attirait. Notre lutin favori nous jouait du pipeau en or et le chat de Lili faisait mine de s'éloigner.

Voici ce que nous découvrîmes, ma voisine et moi : une femme à sa toilette. Je ne pus m'empêcher de l'épier devant sa glace. Je ne sais si c'était la surface polie qui bougeait, ou la belle qui l'interrogeait. Femme est futile ? Non, elle nous cache seulement la profondeur de ses craintes. Toujours est-il que, tout à coup, les animateurs invisibles du théâtre nous firent, Lili et moi, pénétrer à l'intérieur de

la psyché. J'invoquai Alice... Mais elle était déjà partie voir ce qui pouvait bien se passer de l'autre côté du miroir, un peu comme un chien trop drôle essaie de rejoindre la copine-canine que sa propre image anime, pour lui faire un câlin. Un chien au pelage gris-bleu finit d'ailleurs par se coucher à mes pieds, épuisé. Moi, j'étais totalement transporté. À chacun sa manière de rejoindre le fantastique !

D'autres tableaux se mirent alors à défiler. Arthur Rimbaud sortit de son Musée du Vieux Moulin avec des poèmes plein la tête. Sur une toile non cirée, Lili m'offrait une pomme d'amour pas encore croquée, sur la suivante, un clown au nez rouge partait à la pêche, il traversait le pré de l'âne de ma fable. Cet atelier du peintre ne manquait pas non plus de courbes féminines. De manière incroyable, - on eût dit que Lili, imprévisible, se cachait parmi les personnages, prête à réaliser le moindre de mes vœux -, je vis se voiler/dévoiler une autre beauté, une beauté encore, ou bien était-ce Lili ? Elle avait un tel chic pour se métamorphoser. Était-ce un message avant-coureur ? Je finis par prier Paolo de réapparaître. Aussitôt fait que dit, Paolo, véritable allié de ma renaissance, surgit devant la scène où les tableaux défilaient. Il avait revêtu son plus bel habit à l'élégance italienne, la barbe taillée. Je faillis ne pas reconnaître le bouffon intelligent qui m'avait jadis apostrophé. Nous eûmes une longue conversation, pas un dialogue où les questions auraient fusé de part et d'autre, comme lors de notre première rencontre de ce type, au Louvre. Non, sensible à mon appel, il me donna quelques conseils, s'étonna que je n'eusse pas encore réussi à kidnapper Lili, m'enjoignit de réessayer jusqu'à ce que le succès fût complet. Plus tard, il viendrait nous voir en Ardenne, me dit-il, car la légende, ou l'histoire bien réelle des quatre fils Aymon l'intriguait, il voulait en faire une transcription aux dimensions chevaleresques. Pour lors, il demanda à Lili, son élève *préférée* - je me souvenais de sa confiance flatteuse, à sa disciple, au moment de son départ du Louvre, avant de convoler en justes noces avec Catherine -, d'improviser une toile rectangulaire sur ce thème, Lili s'exécuta. Paolo l'accrocha en haut à gauche sur le mur de ma galerie virtuelle. Elle faisait pendant aux Vieux Moulins de Thilay en hiver, suspendus en haut, sur le côté droit. Au centre Lili rayonnerait un jour.

Pour l'amour de Lili

Absent pendant le défilé de toutes nos mises en scène, en tout cas bâillonné comme une assurance tous risques, le présentateur fit soudainement son retour parmi nous. Il annonça la reprise imminente de son spectacle fantasmagorique personnel.

Pour l'amour de moi ? sur le tapis noir étoilé, sans bruit, parfumée comme au jour de ma première rencontre avec Lili, la dame au foulard, l'inconnue venue exprès d'Orient ce soir-là, cette femme dont le sourire, - je m'en apercevrais bientôt -, concurrençait sans difficulté celui de Mona Lisa, cette femme à la pudeur et au charme indéfinissables m'avait rejoint, elle était assise à ma droite. Peut-être faisais-je encore une projection ? je veux dire, je voyais Lili partout ? En toute femme brune aux yeux châtaigne ? Je me rassurai : « je ne suis pas au cinéma, me dis-je. » Observateur, conservateur, je remarquai cependant que la longue dame brune portait une paire de boucles d'oreilles semblable à celle que j'avais offerte à Lili pour marquer, à contre cœur, l'un de nos adieux à la gare de Charleville.

Pour l'amour d'elle, je décidai de devenir mythomane, ne l'étais-je pas déjà ? pour le doux prix de ses sombres yeux au fond desquels scintillaient des étoiles, pour ses mains, ses lèvres, - comment choisir ? -, mélomane aussi, pour la couvrir de baisers, mégalomane enfin, puisque je rêvais de l'impossible. Il me sembla entendre la cantate de Bach BWV 156 se jouer de moi, se jouer de nous.

Je me dis : pourquoi Lili fuit-elle l'amour ? Elle s'est fait attendre, soit, c'est l'un des privilèges accordé aux dames (il faut bien leur donner le temps d'être encore plus belles). Elle s'est faite belle voie, ferrée, à sens unique, ♪ do ré mi fa sol ♪, sur un premier tableau. Avec un art consommé de l'ambiguïté, sur un second (dans le petit cinéma que je me jouais, une toile pouvait en cacher une autre), elle s'est présentée. Enfin son amour, - me semblait-il -, avait frappé à ma porte à maintes reprises, il était survenu, sans crier gare, espéré seulement, à l'arrivée d'un TGV fantôme à Charleville, puis il avait emprunté le viaduc de Glenfinnan en Angleterre, était revenu vers le centre du monde, à Perpignan où

j'avais pris conscience, comme Dali, de la puissance de l'extase cosmo-amoureuse. Pourquoi ? – répétais-je sur une ligne d'horizon à haute-fréquence, fuit-elle mon amour ? Toujours, à grands pas, je la rattrape.

Épilogue rêvé

Faute de combattant, je cessai mon combat intérieur, je pris la main de ma voisine cigale, le rideau rouge se referma sur ma galerie improvisée, le spectacle s'acheva. Nous sortîmes.

Ma dame regardait la nuit étoilée. Même la lune, pleine, comme une chatte qui vient d'être aimée, nous espionnait.

C'est alors, mais alors seulement, que je compris tout ce que Lili avait fait pour guider mes pas vers elle, vers la planète promise. Virtuellement, elle avait peint pour moi le cou blanc d'une femme. Ce beau dessein était l'aboutissement de mon initiation à l'amour vrai. Résumons : Lili m'avait adressé trois créations librement, *Paula habillée*, *Paula nue*, *La marionnette*. Elle avait caché la quatrième, *Le cou blanc de Lili*, parce que longtemps je l'avais attendue. Elle avait habillé Paula, pour moi, elle l'avait à nouveau dévêtue, puis elle avait fait naître la marionnette, qui avait grandi, elle avait pris vie, ses cheveux avaient poussé, elle avait orienté ses pas, puis, poétesse, elle avait articulé ses paroles, elle avait laissé sa girouette s'envoler vers moi, tel un quatrain de Marcelline qui me ferait oublier mes regrets d'adolescent. Enfin le miroir avait parlé. Le verdict était tombé, comme le fait la Justice avec un bandeau sur les yeux, comme le faisait la Pythie antique.

Nous nous éloignâmes, main dans la main du théâtre installé à la belle étoile. Ce fut la voix de Barbara Hendrix qui nous accompagna sur la suite brésilienne N°5 de Villa-Lobos. Je vis défiler une dernière fois tous les tableaux que m'avait offerts Lili depuis que nous nous étions rencontrés.

Ce long moment de solitude, cet exil boréal, loin du cou blanc de Lili,

loin de ses yeux, avait pris fin. Ces quelques mois sans elle m'avaient semblé des siècles, une césure sans fin, comme une blessure qui ne cicatrise pas. Même le temps y perdait son tempo, il me fallait changer de classe, je n'étais plus à mon affaire. Je ne pouvais y croire. Miracle de la poésie, Lili, comme Mathilde, était revenue, elle *m'était* revenue. Sur la toile de projection de toute ma vie passée Lili avait magistralement façonné, à coups de couleurs, avec des touches successives que seule une artiste femme pouvait trouver, ma destinée amoureuse ; elle avait éclairé ma lanterne jusque-là pas seulement magique. Esseulé pendant des jours et des nuits, soufflant sur mon harmonica nostalgique, cent fois j'avais voulu, pour m'aider à regarder à nouveau le beau, sauver Emma Bovary, voir renaître Albertine disparue, je restai inconsolable. Mais ce fut Lili, fille du feu qui ressurgit à mon tout côté, invitée comme moi par je ne sais quelle manipulatrice dans un théâtre, où venait de se jouer une saynète pour deux spectateurs et violons à accorder. Elle était quelque part en Ardenne, dans la Vallée. Je l'y rejoindrais.

Un jour viendrait, je le savais maintenant, dans la grange, Lili apaiserait mon esprit fiévreux, impatient, mon grand corps malade d'elle ; le seul trouble que j'accepte de ne pas combattre est la passion. Orchestré par Alessandro Marcello un concerto écrit spécialement pour hautbois de marionnettes nous accompagnerait.

Pour le moment, une voix de soprano continuait à exciter mon imagination. Au dehors il ventait, il pleuvait, l'orage menaçait. Dans ma chambre, quai Arthur Rimbaud, le parfum de femme de Lili l'emportait. Dès l'été, nous deviendrions les nouveaux mariés de l'an XII, deux mandolines de Vivaldi nous feraient danser dans la nuit, puis en plein jour, dans le champ de Marguerite, aux Vieux Moulins de Thilay. Pendant ce temps, sur son toit du monde, par la petite fenêtre de ma chambrette, une chatte noire m'épiait. Elle miaula puis s'éloigna. Je crois qu'elle était jalouse. Pour elle, je fis cesser la pluie car elle ne pouvait me rejoindre. Je crois qu'elle avait tout compris, toute seule.

20

Apostille en accroche-cœurs

Devant les refus répétés mais polis de Lili, on pourrait s'attendre à une certaine perplexité de la part de notre héros de pacotille toujours prêt à l'échange. Nenni. On constate que si le mystère perdure, l'amoureux de Lili ne doute pas. Il continue à célébrer la beauté de son artiste. Stoïcien ne veut pas dire incrédule, encore moins voltairien. Par son interprétation positive des faits, alchimiste à ses heures, il veut transformer le surnaturel en réel. Tant qu'il lui restera un souffle de vie, il croira en sa bonne étoile amoureuse.

Lecteur, tu voudrais à ton tour découvrir *le théâtre de la Fantasmagorie* ? Tu rêves, je crois, d'approcher là-bas, là-bas... ta prochaine fiancée promise par Prométhée, tu songes à lui voler tout son feu ?

Eh bien ! Lectrice, c'est simple, accepte les lois immuables de l'amour, *regarde autour de toi*, cherche l'une de ces fées qui se sont envolées il y a de cela bien longtemps mais réussissent toujours à unir les fiancés, écoute RTP, la Radio des Traditions Perdues, ou bien télécharge sur ton iPhone une ultime mise à nue et le dernier programme « *Évadons-nous-ne-serait-ce-qu'une-nanoseconde* » : un passage secret te sera indiqué. Au bout du tunnel, Tu atteindras le théâtre de la fantasmagorie où tu rejoindras ton promis. Il est ouvert tous les soirs, à partir de minuit, à tous les rebelles.

Quant *au cou blanc de Lili*, cette icône silencieuse de l'infini féminin, ce tableau télécommandé jamais dévoilé en public par la marionnette, je ne me lasse pas de l'admirer. Il me tient chaud le cœur et le col, comme une grande écharpe tricotée par Manou.

TROISIÈME PARTIE

LE NU

De Guernesey à Venise,
Le Nu déclencheur

Prise de vue, prise de conscience, détonateur, Nu révélateur, Déclaration, Confidence, Confession, Connivence, Nu complice, Initiation, Aveux silencieux, Dévoilement, Dessillement, Nu et Menu découverts, Indiscrétion.

21

Le Nu

« Il n'existe pas de plus beau paysage que le corps vibrant ou alangui de qui l'on aime; pas de plus sûr refuge que l'âme secrète et tendre de qui l'on aime; pas de meilleure nourriture que les caresses de qui l'on aime »

Jean Simard

Guernesey

Le congé demandé par Lili durait maintenant depuis bientôt sept ans. Il lui arrivait de m'écrire. Je lui répondais immédiatement. Je ne pouvais prévoir la fréquence de ses missives. Elles me parvenaient souvent du bout du monde. Parfois, je l'appelais.

Lorsque je me sentais trop seul, la voix claire de Nana Mouskouri me tenait compagnie. « ♪ Toi, toi qui t'en vas, au pays où l'amour existe ♪♪

D'aussi loin entendras-tu ma chanson triste ? ♪ D'aussi loin entendras-tu mon cri du bout du monde ? ♪♪

Vivre avec la solitude

Je sortis la lettre de ma poche. Elle y était préservée depuis sa réception, le matin même, à mon hôtel. J'en avais toutefois respiré le parfum, message premier, initiatique, celui d'une femme. Il embaumait ma poche. J'avais décidé de poireauter avant de dé-cachotter le pli, d'en défaire le nœud tout bleu. J'attendrais de me trouver dans la maison, au bas de la colline, dans cette chemine sans clef qui me hantait depuis longtemps. Guernesey, île de l'exil. Moi aussi, je me sentais mis au ban sur mon banc d'écolier, condamné à un jeu de patience. Je prenais racine.

La délicate fragrance s'imposa à nouveau à moi avant que j'ouvrise enfin

l'enveloppe. Jamais je n'aurais imaginé que ma secrète amie allait se révéler à moi, par jeu, tout de go. Lili m'offrait une image déboussolante, un spectacle époustoufflant. Nue. C'était son cadeau, à elle, pour moi, Lili, ma confidente. Sur un tableautin photographié frissonnait le corps blanc, laiteux, à peine rose du modèle. Ce corps divin de femme, - ils le sont tous -, c'était Fragonard, Ingres, pas encore Courbet, mais, déjà, Modigliani. Point de perroquet sur la toile sans voile, point de sommeil. Il aurait fallu des milliers d'années à Dieu pour dessiner ce corps dans l'atelier d'un peintre ou le façonner chez un sculpteur. Je me l'appropriai, mes yeux gourmands le couvaient. Cette femme nue, enfant précoce, je l'avais rêvée. Aujourd'hui, je la rencontrai. J'étais émerveillé devant cette beauté offerte, adressée par la Providence, ma religion naturelle, aux bons soins de Lili.

Je réveillai mon téléphone dormant (auprès de je ne sais quel bois, près de je ne sais quelle cheminée, je crépitai d'un feu nouveau), je quittai la maison hantée, je ne fis que quelques pas, je ne voulais pas m'éloigner. J'activai mon clavier, mes touches lasses. J'appelai Lili. Les gouttes de pluie sentaient bon l'air marin. Un vent léger soufflait. Lili dormait-elle ? Peut-être était-elle partie à Tokyo, à New York ? Ou bien Venise l'avait à nouveau enjôlée. Où qu'elle fût, je devais remercier Lili, pour calmer mon trouble, partager mon agitation, rendre grâce. Vincent avait écrit à Théo : « *N'oublions pas que les petites émotions sont les grands capitaines de nos vies* ».

Lili accueillit mon appel avec gentillesse, elle en était coutumière. Bonne fée discrète, elle refusa tout net de me communiquer sur quel fuseau elle avait filé. *Votre livre d'heures sera toujours le mien*, répondit-elle. La politesse exquise était de rigueur entre nous. Elle alimentait nos dialogues, comme il sied dans les marivaudages. Jeu d'amoureux ? Il y en avait eu tant d'autres. Il me faut préciser qu'avant l'invention de l'iWatch, je ne portais jamais de montre, je percevais directement le carillon de l'amour. Je lui dis aussitôt vouloir acquérir le tableau. Elle se mit à rire.

- Pourquoi riez-vous ?
- Le tableau n'existe pas.
- Comment ça, il n'existe pas ?
- Pas encore, mais bientôt !
- Suis-je l'objet d'une illusion créée par les couleurs pasteltes de cette

étoile mystérieuse, toile numérique que vous m'avez envoyée ? Je subis de plein fouet un effet oasis après ma longue quête, cette traversée du désert qu'est ma vie désormais sans amour.

Lili se mit à rire de plus belle. Se moquait-elle de *ma vie sans amour* ?

- Le tableau n'existe pas, mais il est à vous.
- Vous vous jouez de moi, ou vous jouez sur les mots, je le devine.
- Vous-même, vous ne vous en privez guère que je sache.
- Ma mie,

D'un si juste courroux souffrez que je m'emporte
 Car après des heures passées devant la porte
 Attendant là, fiévreusement, quelques nouvelles,
 Retenant ici mon pauvre cœur de flanelle,
 Par la beauté de cette peinture je me vois soudain frappé.

- Ne cesserez-vous donc jamais vos, certes belles, mais grandiloquentes déclamations ? - poursuivit Lili.
- Je ne sais... J'aime le théâtre de Hugo. Voyez-vous, je suis venu me ressourcer dans son île... Mon île, entre le ciel et l'eau, celle d'un lama de Tintin et Milou.

Et de partir tous deux, Lili d'un rire frou-frou, moi folichon.

(Je ne lui demandai pas où, elle, se trouvait.)

- Mais pourquoi dîtes-vous que ce tableau n'existe pas ? La jeune femme, elle, elle existe, je l'ai déjà vue je crois...
- La jeune femme, oui, elle existe.
- Vous devez tout me raconter ! Je l'exige !
- Pas avant que vous soyez de retour près de moi. Je trouve qu'il y a trop longtemps que vous négligez notre amitié. J'ai la nostalgie de ces chansons que vous me chantiez jadis. Je ne vous dirai rien tant que vous ne m'aurez pas emmenée danser.

Quelle ne fût pas ma surprise, tu l'imagines sans peine, Lectrice, Lecteur !

Depuis sept longues années, j'étais *seul*, et tout à trac, Lili me déclare que je néglige notre amitié !? Elle se dit nostalgique, elle veut aller danser...

- Vous m'accusez de déclamation, moi, je vous remercie pour votre déclaration. Vous êtes ma payse en Ardenne, vous êtes ma France, cher pays

où je trainais mon enfance 🎵

- Vous êtes mon berger, mon pianiste. Promettez-moi de m'emmener danser.

- Oui, chère Groupie, c'est promis, nous irons danser, mais pas sur le pont de Nantes.

À ces mots, comme si les liens entre deux adolescents esclaves de leurs sensibilités renaissaient après une longue séparation, comme si la communication cosmique entre deux êtres quasi amants s'était rétablie, les téléphones interrompirent notre conversation. Nos portables respectifs se turent. À l'autre bout des ondes poétiques, Lili se mit à rêver... Comme dans un tourbillon pas très clair, elle voulait vraiment aller danser le rock n' roll, sa farandole préférée, à Lili. À moi aussi. Mais ce jour-là, nous étions encore séparés, loin de la nuée. Peut-être était-ce là une bonne raison pour vouloir nous appartenir bientôt, revenir aux siècles d'avant, entre classique et baroque, seule la musique eût été différente. J'avais souvent invité Lili à danser, d'abord sur une sarabande espagnole, endiablée, puis, au bal à deux, cavalcade française, toutes deux prémices d'une amitié amoureuse, émoi immédiat, lente maturation, cristallisation finale. Lili accepterait-elle de s'unir à moi maintenant, rien qu'une nuit ? C'était l'hiver, je pouvais entendre le hennissement frileux de Milady en son abri, dans la prairie de Lili blanchie par le froid. Sa maîtresse devait lui manquer. Au printemps, je reviendrais, Lili m'attendrait, la jument se réchaufferait au trot, au galop, nous cueillerions les fruits nouveaux de notre patience en terre ardennaise, à Renwez, où le millet pousse. En un mot, nous nous vengerions, non pas de l'hiver, si beau chez Vivaldi, mais des frimas. Qui donc avait inventé le grand froid ? Sûrement pas le Soleil, ni Mercure, ni Vénus. Il ne fallait pas perdre le Nord. C'était donc Mars, le dieu de la guerre, brûlante ou congelée ? Ou peut-être un espion, venu de là-bas ? Vulcain... À propos de Vulcain une légende rapporte que le dieu aurait forgé lui-même sa propre réincarnation, à partir de quatre éléments dont la nature n'est pas précisée. Il s'agirait du poète Byron, grand séducteur devant le divin boiteux, lequel l'aurait enfanté dans le feu de sa forge pour damer le pied à Vénus et Mars. L'enfant avait un caractère bien trempé, grand nageur il ne manquait pas d'air. Mais, à présent, revenons sur Terre. Dégustons un raisin de Missolonghi (*) à la mémoire du poète. Il ne faut pas que nous nous perdions, par mégarde, comme le fit Pandion

à Mégare, bien avant l'ère des tyrans.

(*) Il convient ici de préciser : bien qu'ils soient beaucoup moins connus que les raisins de Corinthe, ceux de Missolonghi sont d'une saveur tout aussi exquise.

Entrons dans la danse et dans l'atelier

De Guernesey, revenons un court moment sur notre terre ardennaise, puis à Paris, descendons de montgolfière, préparons la danse désirée par Lili.

Comme rois et reines, à la belle saison, il nous faut nous distraire, nous amuser, sourire, rire, nous étonner, nous éblouir. Après la sarabande à toute volée, nous danserons une gavotte modérée, le menuet, la gigue théâtrale. Pour Lili, j'écrirai la poésie du rondeau. Pour accompagner ma méditation éveillée j'imaginerai une suite à écouter. Bach ? Non, Lili me connaît bien, si je la courtise, je ne peux pas être tout à fait serein. À mon retour, dans ce vieux quartier central de Paris, près d'une halle aux fêtes, je choisirai parmi la musique de Marin Marais, une suite en la mineur.

Tout à coup, dans nos deux têtes folles éloignées, la poésie lyrique fit irruption. Inédite, insoupçonnée. Pas cette incroyable modernité que l'on découvre chez Chopin, mais, celle qui court, sur les nuages, comme un air de guitare, entre Django Reinhardt et Vivaldi, entre jazz et musique baroque. En duo, comme une plume au vent, le chant nous transporta, moi qui l'écrivais, le lissais, Lili qui l'écoutait. J'entrais dans le rêve de cette nouvelle version inattendue de la femme séductrice. Je n'étais pas invité, le rêve m'avait appelé. Lili voulait peut-être le partager. Comme pour mieux m'attirer. Mon poème excitait mon désir, maintenant mon plaisir de méditation. Marin, aventurier, pirate, mes mots allaient se perdre gaiement, bravement, dans un labyrinthe de notes.

Mon amie Lili m'avait donc surpris au détour d'un voyage, à Guernesey, pèlerinage. Elle avait joint à sa peinture, à ce Nu, des mots à elle, ils semblaient pouvoir mettre fin à ma solitude. Un instant, je crus avoir déjà croisé l'inconnue de Guernesey, comme j'appelais dorénavant, cette Vénus brune qui avait prêté son corps à l'artiste. Peut-être à Saint-Jacques de Compostelle, au clair de la lune, dans l'atelier d'un peintre, où, encore très jeune, Lili avait suivi quelques cours.

Le professeur avait la réputation de courber, d'une seule caresse, les formes féminines. Mais ici le modèle ne se tenait pas debout, elle était assise, presque lascive, à demi protégée par une tunique de soie blanche. Ses lignes, ses seins, qu'elle savait cacher, triomphaient sous le vêtement, regard en coulisse. De sa main gauche, elle retenait son chapeau de paille.

Après que la longue dame brune eût quitté l'atelier, à Lili je m'étais confié. Elle avait bien sûr saisi mon ravissement devant cette apparition capable de troubler Jean-Pierre Léaud, brune ou blonde, avec ou sans baiser volé.

La confiance inattendue de Lili

Au téléphone, j'osai. Je dis à Lili que désormais je ne pouvais plus m'empêcher de l'imaginer nue. Lili me répondit alors, malicieuse, qu'elle avait peint, naguère, un autoportrait, un nu, mais qu'il était perdu. Elle se mit à fredonner « *Je suis la longue dame brune que tu attends* ». Je pensai : « Ainsi s'était-elle conçue, admirée ? Sous le dessous de la fine toile, sous ses dessous, c'est elle qui était cachée, interdite, elle s'était réfugiée. » Je me rappelais la chanson de Barbara, mais c'était Lili que j'aimais. Curieusement, elle aussi enhardie par la distance, elle saisit la balle au bond. « *J'ai masqué mon nu* » - me confia-t-elle. Oups ! Confiance ? Puis, brutalement : « Désolée, je dois partir maintenant » Je n'eus pas le temps de protester. Je regardai à nouveau le portrait de l'inconnue de Guernesey. Lili m'avait offert un spectacle fascinant, avant la venue de notre printemps. Elle allait le faire renaître. Au lever de rideau, ses seins étaient une victoire, annonçant la naissance du monde, origine fascinante, éblouissante, couleur noir Jésus, attraction cosmique, beauté indicible, assassine. Après sa confiance énigmatique, Lili avait mis fin à notre conversation, mais j'eus alors l'intuition qu'avec la venue du printemps, de connivence, nous allions ajouter de nouvelles pages à notre histoire.

Seul, face à face avec la mer

Je voulus alors aller frapper, avec force tonnerre, à la porte de Jupiter. Les coups de foudre du dieu des dieux me donnaient à penser que Jupin pouvait

m'aider dans ma quête à tâtons du chaton de Lili. Qui était ce modèle, me répétais-je ? J'eus beau chercher dans ma mémoire vive, elle n'avait encore jamais croisé mon chemin, du moins j'en étais persuadé. Même dans une vie précédente, de laquelle j'avais conservé un grand nombre de souvenirs, les plus beaux – puisque j'avais cette chance de ne jamais oublier les moments heureux – je n'avais pas photographié ses regards. Problème technique ? Non. Je devais accepter la réalité : c'était la première fois que j'admire ce visage, ce sourire volontaire, perdu dans les nimbes, ce corps nu. Allais-je donc partir – chez moi une fois devenait toujours coutume –, à la recherche de cette nouvelle inconnue que les mathématiciens n'auraient pas méconnue ? Allais-je la rencontrer vêtue, - je n'aurais plus qu'à aller me rhabiller -, la découvrir nue comme sur la toile, ou, têtue, resterait-elle cachée ? Lili devrait-elle peindre un nouveau tableau : *La femme têtue* ? Une toile en trompe-l'œil où je pourrais poursuivre la belle, si elle parvenait à s'y dissimuler, un peu comme une amante joueuse, ou bien ce serait moi que Lili camouflerait, un peu à la manière de Voltaire, dans un marché de dupe où je serais son esclave ? Que de questions... Que d'espoirs voulus à tout prix. « *J'ai masqué mon nu* » avait avoué Lili.

Justement, je n'en finissais pas de le contempler ce nu, sur le tableautin. Lili était loin d'imaginer à quel point elle avait embelli mon week-end commençant. Je ne serais pas seul. Mes vacances à Saint-Pierre Port, je les passerais avec Lili malgré son absence. La distance nous rapprochait. À défaut d'attirer son attention, j'essaierais de capter un regard furtif qu'elle avait peut-être dissimulé dans son tableau, échappé comme une larme d'élixir. Mais comment m'y prendre ? Cette drôle de situation, ce drôle de week-end, comment les appréhender ? Sans appréhension certes, mais tout de même... Était-ce le corps de Lili ou pas ?

Un petit oiseau, un petit poisson

J'avais un autre challenge, les difficultés étaient nombreuses. Comment s'aimer, comment l'aimer, si nous habitons des mondes différents ? Cela me rappelait une chanson drôle, celle du petit poisson et du petit oiseau qui s'aimaient d'amour tendre. Comment s'y prendre pour se surprendre ? Vite, remettre la main sur la ritournelle, l'écouter pour savoir si l'issue en avait été favorable. En

attendant je me proposais d'écrire régulièrement à Lili, poste restante. Elle se prêterait au jeu qu'elle venait elle-même de relancer, elle n'était pas fourmi, elle était cigale. Je lui enverrais des poèmes, des lettres, des protestations d'amour. Pour contrer ses nouveaux silences, j'utiliserais des signes musicaux. Enfin, je tenterais de la rejoindre sur un chemin champêtre. De là, nous pourrions faire un écart, nous perdre, main dans la main, dans le petit bois de saint Amant, pendant que le petit chaperon rouge n'y serait pas, - sa Mère-Grand ne le tolérerait pas. Cela me laissait tout loisir de chercher le chapeau de paille à ruban du tableau de Lili. C'était un vœu. C'était peut-être le sien. Point de fioritures. Un pot de confiture me servirait de gage. La forêt, c'était le loup aux abois et, dans les hauts bois, la chèvre de Monsieur Seguin. Blanche. Immaculée, têtue comme Lili. Le chemin champêtre, c'était une prairie, près des Vieux Moulins de Thilay, c'était le champ de Marguerite rempli de jonquilles tardives, un pré vert poétique où Lili m'était apparue tout enfant près de la fontaine. Comme on s'en aperçoit, j'étais prêt à croire aux réapparitions, Lili le savait. Elle pouvait se concevoir à nouveau pour moi.

De Guernesey à Venise

Un seul coup de pinceau magique de Lili, d'où qu'il vînt, fit alors surgir un lutin. Son capuchon était rouge chaperon, petit coquelicot. Lili m'envoyait-elle un petit zeste de génie pour me protéger ? Me préserver de qui ? De moi-même ? De l'amour ? Ou bien, c'était moi le lutin ? Elle me l'avait écrit, un jour, de sa main amusée. Elle me voyait 'chevaucher une tornade faite de mots', une tornade blanche ? Une caresse, disait-elle, pour des gens de passage, des gens du voyage. Que venait faire ce lutin ? Il sauta et pénétra dans la bergerie voisine de la chaumine en me criant : « Es-tu vêtu de probité, candide ou pas, et de lin blanc ? Si c'est le cas, j'ai mission de t'emporter vers Venise ».

Lors de notre dernière conversation, Lili ne m'avait pas révélé où elle se trouvait. J'ouvris à nouveau l'enveloppe. La femme nue semblait se reposer. J'aurais aimé la voir, tout à coup, sortir carrément du tableaux, comme cet acteur qui, dans un film aux accents boisés, à perdre haleine, crève l'écran pour rejoindre sa fidèle spectatrice et l'inviter dans sa vie. Il ne lui manquait qu'une rose cairote à

offrir. J'en possédai une collection infinie sur mon iPhone fleuri.

Mon lutin-araignée s'était posé à mes côtés, sur un hélicoptère floral où les abeilles viennent souvent butiner. Sans me révéler le lieu, il venait, me dit-il, de filer le lin avec Lili, qu'il me décrivit comme une pastourelle nonchalamment assise au beau milieu d'un parterre aux teintes bleu et vert, un tableau plein de couleurs espoir. Paula ? Lili ? Le lutin était tout feu tout flamme depuis que mon amie l'avait accueilli, avec légèreté, le sourire aux lèvres, mais elle ne possédait plus de lin blanc. Elle en fit son émissaire. Ainsi, il avait filé aussitôt, chevauchant sa tornade blanche, pour lui en rapporter. Il avait aussi pour mission de me contacter, de m'imposer une épreuve, - un travail pas vraiment herculéen -, la fourniture de lin blanc.

Je n'eus pas de chance. Le lutin jugea que ma probité amoureuse était toujours aussi candide mais je n'avais pas le moindre petit morceau de lin. Il s'évanouit, j'avais perdu mon lien avec Lili. Je priaï. Soudain, j'entendis un chant, comme une nouvelle attache, d'une autre nature. C'était une plainte, une voix profonde, portugaise. Elle interprétait un air de fado. Irais-je implorer Notre-Dame de Fatima ? Nouveau pèlerinage ? La voix se tut mais je devais m'occuper de mon amour, lui offrir de la musique, une suite d'arias de Purcell ferait l'affaire, autre plainte, et du lin blanc. Je faisais une drôle de bobine. Amour ne serait-il que plaisir furtif porté par une chanson, puis douleur, chagrin, exprimés à voix haute, accompagnée par une basse de viole, un clavecin, un violon baroque ? J'en étais là de mes tentatives de renouement avec Lili lorsque, grâce à Dieu, le lutin à la longue chevelure neptunienne resurgit. Il avait dégoté le lin blanc qu'il destinait à Lili. Avant de partir, de m'emmener avec lui, espérai-je, il voulait partager le porcelet de Mardi Gras, disait-il, participer à la veillée. Je me demandai s'il s'agissait d'un lare de la mythologie romaine ou d'un vulgaire cochon de lait ?

- Ah oui ! J'oubliais, pendant que j'étais tout occupé à dévider le lin d'un rouet magique, une missive d'Italie est arrivée pour toi, - ajouta mon peut-être sauveur. Et il me présenta le pli.



D'Italie ? De Venise ? Ça ne pouvait être que Lili, lui dis-je. Ben ! oui, - me rétorqua Poulpiquet, cela ne fait aucun pli. En outre, c'était carnaval. Je décachetai

le billet. Il contenait une photographie. Des yeux magnifiques bruns, lumineux, me fixaient derrière un masque d'or, surmonté d'une coiffe dessinée comme une arabesque, dans une étoffe rouge. Sur un petit morceau de parchemin, Lili avait écrit: « Je t'attends. Surtout, ne tarde pas ! »

Aussitôt je décidai de partir pour Venise, coûte que coûte, par l'entremise du farfadet, ou par mes propres moyens, terrestres ou aériens. Je devais rejoindre Lili, informai-je le goblin. Il insista alors pour m'accompagner. Je soupçonnai que ma probité constatée l'avait convaincu de m'aider puisque le problème du lin était réglé. Je lui précisai que je souhaitais être seul avec ma Lili. Taquin, espiègle, il me répondit :

- C'est carnaval, comment retrouveras-tu Lili au milieu de la foule ? Moi je peux t'aider, je suis fidèle et bon domestique.

Le lutin avait raison, pensai-je. Mais je m'obstinai, lui fis signe que non. J'étais têtu, comme Lili ? Et l'autre de poursuivre :

-  Je me ferais tout beau, tout p'tit, tout ça, - comme dans la chanson de Julien 

Puis, tel un petit chat qui s'échappe en apercevant une souris bien que l'on s'apprête à le nourrir, ou un gentil chien gris-bleu aux grands yeux, suppliants, qui veut nous la bailler belle, et à qui l'on finit par céder, le goguelin au pied marin partit avec moi pour Venise, ou plutôt, il s'envola dans une vieille caravelle qu'il avait affrétée, l'air échauffé. De sa tornade il m'enveloppa. Las ! Lili n'y était déjà plus, Venise était triste. « Ne tarde pas ! » avait-elle bien précisé pourtant. Les gondoles languissaient, larmoyaient. Elles se tenaient dans une immobilité absolue.

Alors, le coquin turbulent vint à mon secours. Dans un autre tourbillon il m'emporta cette fois-ci au plus près de Lili, en Espagne. Le coup de vent nous déposa près d'un vieux moulin géant, décrépît, il avait perdu ses ailes, Don Quichotte n'était pas loin, il n'avait aucune nouvelle de Dulcinée. Le lutin s'esquiva dans sa manche. Lili apparut à la fenêtre, elle me fit signe par la fenêtre. Sur ses

lèvres, l'esquisse d'un sourire. Elle s'appropriâ les vers de Mallarmé : « *Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées, je me mire et me vois ange !* » Oui, plutôt qu'Isabelle, elle était ma Séraphine. Le cœur à l'ouvrage, je chantonnai : « *Si j'avais des ailes, de petites ailes...* », « *je finirais par l'entrelacer à son balcon.* » Mais le petit oiseau, c'était Lili. J'étais seulement son petit poisson qu'elle avait si bien ferré.

Le Nu par le menu

Pas trop vite, je pénétrai dans le moulin.

Lili avait improvisé un atelier à l'intérieur de la minoterie, son chat minaudait auprès d'elle.

Presque grandeur nature, Lili avait peint le modèle du tableautin. Devant ma stupeur, mon amie me dit :

« Vous voyez, je vous l'avais promis, un nouveau tableau est né, pour vous seul. Je vous présente Lena, beauté vénitienne. »

Je ne pus articuler la moindre parole. J'étais béat, je venais d'apprendre le prénom du modèle, je me répétais les paroles de Lili : « *je vous l'avais promis* ». À côté de ce portrait, une autre toile représentait un château hanté.

Confortablement installée, la jeune femme modelée restait immobile. Son corps souple se gondolait peut-être. Mais, si mouvement il y avait, il était imperceptible.

- Vas-tu enfin t'animer, que je puisse t'aimer ma Pinocchia ? - m'écriai-je tout à coup. Tu te prends pour Galathée ? Je saurais bien te faire abandonner le mutisme de Dolores, la bienaimée de Long John Silver. Si tu persistes dans ton silence, dans ton immobilité, j'appelle Gepetto. Il est venu à bout de plus têtue que toi, tu sais.

Soudain Lili s'approcha. Elle me dit :

- Je vous prie de ne pas apostropher mon miroir de la sorte.
- Votre miroir ?

Je m'aperçus alors que les yeux de Lena étaient ceux de Lili. Leurs regards étaient semblables et *semblable la dance*. Les deux femmes n'en faisaient qu'une ?

Même chevelure, même menton rebelle... Lena, Lili, car c'était elle, - comment n'avais-je pas reconnu son œillade malicieuse ? Revenue de Venise, Lena ne portait plus de masque, - il est vrai -, elle tenait dans sa main délicate le chapeau de Lili. Comme un papillon, le ruban rouge du désir virevoltait, invitation à lutiner ? Un frais parfum, sorti, n'en doutons pas, des touffes d'asphodèles nées sous une plume légendaire, envahit mon esprit. Dans la main de Lili, un pinceau à retouches. Lili me souriait. Je touchai sa main libre. Ensemble nous nous dirigeâmes vers le château en Espagne qui hante mes souvenirs heureux.

Premier Petit Happy End (très petit)

Je n'avais pas vendu mon âme, je l'avais montrée à Lili, je voulais la lui donner. Aidé de mon lutin, que j'aimais désormais entre tous, pour sa haute bravoure, sa petite taille, sa malice et sa bonhomie, sans le moindre coup de feu, ou de baguette magique, sans faire tomber son petit capuchon, avant le chant du coq, sur des accents hugoliens mais, cette fois, sans grandiloquence théâtrale, dans mon songe, la muraille flottante de cette nuit d'hiver étoilée avait pris corps. Avec notre amour elle prendrait son envol ?

L'été arriva. Redevenu Seigneur de Thilay, comme au temps de mon enfance, grâce au pinceau et par le simple sourire de mon amie, je revis les jeux interdits de notre prime jeunesse, lorsque, cachés, essoufflés, après une folle course à travers les prés, dans la grange, pleins de foin, nous jouions aux amoureux. Pour Lili, je ferai renaître la légende du Roc-la-Tour. Je bâtirai pour ma dame un château en surplomb de la Semoy, notre citadelle. Les quatre fils Aymon la défendront. Je ne passerai aucun contrat avec le Diable.

Je réalisai que Lili avait consenti à faire un petit pas vers moi, un grand pas vers l'amour humain. J'avais la certitude maintenant que ce Nu qui m'affolait représentait son corps à elle. Comme tant d'autres peintres l'avaient fait avant elle, elle avait simplement substitué à son visage celui de Lena, mais je la devinais. Elle se dévoilait ici pour moi grâce à une volte-face bien à elle. Il me semblait comprendre notre escapade virtuelle à Cologne. Elle savait pourtant que je rêvais de galipettes. Je me contentai pour l'heure de ce merveilleux message prometteur. À n'en pas douter, ce tableau était le signe d'un virage à 360° de la part de Lili.

Je l'interprétei comme un don symbolique. J'espérai que notre relation allait enfin prendre en compte nos corps et nos âmes. Optimiste, comme de coutume, je me dis qu'il me fallait continuer à cultiver notre jardin extraordinaire, à Lili et à moi, là où *les fruits passeraient la promesse des fleurs*. Je relus la prière de Malherbe. Oui, ce Nu était un détonateur. Je l'interprétei comme la tentation de la pieuse Sainte Lili, disposée envers moi, prête à accepter mes désirs les plus fous. Au cours de notre petit saut en Espagne, depuis Venise, nous n'avions pas cherché castille, - onc nous le ferions -, je n'avais pas pris la tour de ma reine, mais notre cours séjour avait peut-être réveillé chez ma belle de Cadix la fougue sévillane. Ses yeux de velours m'invitaient plus que jamais à l'amour.

Incroyable Lili

QUATRIÈME PARTIE

RETOUR AUX SOURCES, RETOUR EN ARDENNE, LÉGENDES, LE CHEVALIER,
VENISE 2

« J'ai souvent comparé le cours de ma vie à celui de cette Meuse qui coule rapide et silencieuse à mes pieds ... Je ne la vois libre et maîtresse nulle part ; c'est une captive toujours en course forcée et qui n'a pas seulement le temps de gémir. Mon Dieu ! C'est bien là mon histoire. »

George Sand

22

Les Quatre Fils Aymon

Nous étions fin juillet, le 27, le jour de la sainte Lili. Enfin de retour en Ardenne, au téléphone, je sentis Lili plus proche. Nos vraies retrouvailles, après sept ans de télécommunications sans correspondance amoureuse de la part de Lili, allaient avoir lieu ce jour. Je voulais pérenniser cet instant, devinez comment ? Une cigale ayant chanté toute la soirée de la veille, et une corneille ayant volé sur l'obscur clarté des étoiles, pour contenir mon excitation, je composai deux petits poèmes de quatorze vers chacun que je me proposais de graver dans la pierre.

Premier petit poème pour Lili

C'est drôle
 On fait silence
 Puis on se frôle
 Puis on se tance
 J'adore nos échanges
 Épistolaires
 Je me change
 Je m'aère
 J'aime le jeu
 Celui auquel nous jouons, à deux
 Depuis toujours
 Au jour le jour
 Au pingpong
 Au majong

Second petit poème pour Lili

Lorsque je regarde dans vos yeux
 Je ne sais pas lequel de nous deux
 Envoie le plus de ballons
 À l'autre, pour qu'il tourne en rond
 Il me plaît d'être votre girouette
 Rien qu'à vous
 Je fais la pirouette
 Par devers vous
 Je ne veux pas me montrer gauche
 Au moment de la fauche
 Allez savoir
 En amour, tout est aléatoire
 Il nous balance
 Je vous dois une danse

(Je n'oubliais pas cependant le vœu de mon amie, et ma promesse, nous devons aller danser.)

Je passai prendre Lili chez elle. Elle accepta mes deux poèmes et l'idée de les graver dans la roche aux fées. « Avant d'être les plus fous pour aller danser » - me dit Lili, partons en balade jusqu'au Rocher des quatre fils Aymon. Là-bas, vous pourrez dessiner vos quatorzains dans le sable.

Lili et moi, nous aimons les chansons médiévales. *Sous chaque pierre une légende*, prétendent les ardennais. Alors, voici celle que nous inventâmes, Lili et moi. (Tiens, je vois Lili et moi partout depuis quelques jours ...)

Sur les hauteurs de Bogny-sur-Meuse, alors que nous observions la statue des quatre frères, d'un bond, leur cheval Bayard, nous transporta à l'entrée d'une grotte de l'autre côté de la Vallée. Puis, il se volatilisa, il devait défendre Mézières. Restés seuls, nous nous aventurâmes à l'intérieur de la caverne. Assis sur une

grande pierre qui reposait au beau milieu de la rocaille, sous des étoiles venues de je ne sais quel ciel, nous commençâmes ...

Le récit du chevalier sans peur, mais avec quelques reproches

« Il n'est pas difficile de nourrir des pensées admirables lorsque les étoiles sont présentes »

Marguerite Yourcenar

« Il y a de cela bien longtemps vivait en quasi réclusion, à perpétuité, un chevalier. Il était seul, veuf de son état. Il n'avait pas peur des qu'en-dira-t-on. Voilà ce qu'il était advenu quelques années plus tôt :

Un soir, sa première femme qui, dès leur présentation l'un à l'autre, - par une amie centenaire du sieur, une faiseuse de mariages comme d'autres sont faiseurs de rois -, un soir donc, cette charmante dame perdit la tête, une seconde fois et de manière définitive, pour ce chevalier de la Table Carrée et du Tastevin. Un stupide accident ? Non, pas vraiment ... Elle avait simplement commis une erreur qui lui fut fatale. Elle prenait pourtant des bêtabloquants qui auraient dû, en principe, lui éviter une telle bourde. Bref, un soir, elle l'avait offensé. Une sortie idiote lui était échappée, une remarque de trop, superfétatoire en somme:

« Mon Chevalier, mon Maître... - jusque-là, rien à dire, ou à redire, l'entrée en matière était correcte, voire réussie -, mais elle poursuivit sans prendre garde. « Je dois m'éloigner cette vesprée... - on sait que l'éloignement rapproche parfois les cœurs -, rien de choquant donc dans cette seconde phrase, mais elle dérapa, elle glissa une autre phrase, un propos dont elle n'avait pas mesuré l'impact négatif sur l'humeur

changeante, fantasque, brutale, du chevalier : « J'ai peur que vous n'ayez peur... »

Elle n'eut pas le temps d'avoir peur plus longtemps. Son chevalier, son maître, prit sa remarque innocente, son désir de le rassurer, pour une insulte. Donc, il la prit immédiatement par le col. Il fit un cas de personne. Séance tenante, dans une pièce attenante, la sentence tomba sur ses frêles épaules en même temps que l'épée à deux mains de l'homme farouche. Il lui trancha la nuque, qu'elle avait magnifique.

Il est vrai que durant sa courte vie conjugale elle avait souvent rougi devant les colères écarlates de son maître chevalier. Lors de ses fiançailles, sa tante, encore de ce monde à l'époque, et qu'elle venait de rejoindre aux cieux, au seuil de ses belles années, l'avait pourtant mise en garde, après des lustres de mise sous tutelle : « Ne l'épouse pas, il en est encore temps. » Elle avait en effet cru déceler quelques reflets suspects dans la barbe et les yeux de l'homme susceptible de passer à l'acte, mais pas sur les actes inconsidérés. Ces reflets était bleu de Prusse.

Ainsi l'avait-il décollée, petit coucou sans malice, désormais sans hélice, Alice au pays des réveils douloureux. Et pourtant le sang ne se répandit pas sur son décolleté. « Étrange », se dit le chevalier, son ancien maître, sans peur et sans regrets, son ex, aux reflets bleu de Prusse de plus en plus accentués dans sa barbe.

Depuis lors, chaque nuit, l'homme d'honneur fait un rêve signé Verlaine, d'une femme qui n'est plus tout à fait celle qu'il avait épousée, - avec sa tête, elle a perdu sa joie de vivre -, ni tout à fait une autre. Pour avoir manqué de respect à son époux, à qui elle avait, bien malgré elle, par une parole maladroite, chercher des poux dans la tête, il lui manque désormais son chef. Dans son rêve, chaque nuit, le chevalier, condamné à la vie à perpétuité, a mal à son genou (sa douleur était celle que ressentirait pendant plus de vingt ans le mousquetaire Portos). Alors, à chaque vesprée, il se transforme en hibou, se tape fortement la tête avec un caillou, il risque de la perdre à son tour, la conserve cependant, sur ses larges épaules.

Il se fait régulièrement quelques reproches (on ne peut pas parler de remords, encore moins de repentir, des regrets tout au plus). L'hypothèse la plus plausible est qu'il

essaie de se faire pardonner par icelle qui fut sa dame.

Pour toute excuse, il prétend que la nuit du drame, toutes les étoiles étaient absentes, en particulier la bonne étoile du couple n'éclairait pas leur ciel ni leur avenir, d'où l'impossibilité pour le chevalier de concevoir des pensées admirables. Mais, jusqu'à ce jour, il a toujours fait chou blanc. La dame, privée de sa tête, de sa langue jadis imprudente, cette femme ne répond pas. Les autres chevaliers de la Table carrée, ses amis, en font leurs choux gras. C'est que, soit, en même temps que sa tête, elle a perdu sa langue, soit, l'ayant conservée, elle y tient et se tient coite. Elle n'a pas envie de tout perdre. Il se pourrait enfin qu'elle soit devenue sourde, physiologiquement, ou sourde aux appels du son Maître.

La décapitée dépitée aurait pu rejoindre les Dames de Meuse, être à son tour changée en rocher. Mais elle n'était pas aussi coupable que Berthe, Hodierno et Ige. Aussi fut-elle enterrée dans l'église Saint-Michel de Laifour. »

L'écriture de notre récit achevée, comme des enfants qui s'amuse à se faire peur, nous avions froid dans le dos. Nous rendîmes nos âmes à notre amour, cheminant, que seule Lili refusait encore d'accepter ouvertement. Mais, ses regards remplaçaient avantageusement ses paroles trop prudentes à mes sens. Pour fêter ce retour à la douceur de s'aimer, nous décidâmes de nous rendre enfin, ensemble cette fois-ci, à Venise.

23

L'obsession du baiser, l'étreinte aussi

« *Un baiser légal ne vaut pas un baiser volé* »

Guy de Maupassant

Avant notre départ pour Venise, je me posai à nouveau la question du premier baiser. Quand le lui voler ? Là-bas, l'occasion se présenterait peut-être.

Je ne sais pas d'où me vient cette passion pour ce point rose du contact, mais c'est ainsi, je m'accepte. Peut-être dois-je en chercher l'origine dans le souvenir omniprésent de Louise Labé. Ses mots incroyables, osés peut-être, ont sonné tant de fois à ma porte. D'ailleurs, si je n'avais conservé, dans ma tête de moineau, l'espoir que ma Lili me donnât le baiser qu'elle m'a promis, je me rendrais sans plus attendre au XVIème Siècle afin que la belle Louise, la bouche encore pleine d'un Champagne millésimé non encore inventé me criât : « *Baise m'encor, rebaise-moi et baise ;* » Je lui en donnerais alors *l'un de mes plus savoureux, l'un de mes plus amoureux, afin qu'elle m'en rendît quatre plus chauds que braise.* », merveilleuse supplique !

Je finis par me dire : si *pour exprimer ce qu'est le blues, les mots ne sont jamais les mêmes*, pour le baiser, c'est plus simple, je n'ai pas besoin de mots, je visite ma galerie numérique et ça devrait me suffire: Hayez, Rodin, Munch, Brancusi, Klimt. Si je ne suis pas rassasié, alors je n'ai qu'à goûter les vers des poètes, grands et petits : Musset, Maupassant, Rostand, Perret, Renaud, Souchon. Sachant que « *le seul vrai langage au monde est un baiser* » et que c'est « *la plus sûre façon de se taire en disant tout* » je ferai mon serment à Lili d'un peu plus près, je le chanterai, voilà tout.

Ainsi, du baiser à l'étreinte, il n'y aura qu'un pas, mon imagination fera son

ouvrage. Je le tenais mon baiser. Mais, nous n'en étions pas arrivés à ce fameux point. Pour faire diversion, car calmer mon ardeur m'était impossible, sur les conseils de Maupassant, je fis un détour par la Sicile. Je me rendis via internet au Musée archéologique de Syracuse. Ce diable de conteur a raison : « *Ce n'est point la femme poétisée, c'est la femme telle qu'elle est, telle qu'on l'aime, telle qu'on la désire, telle qu'on la veut étreindre.* »

J'ai versifié Lili, soit, je l'ai idéalisée, je ne pouvais la délaissier, c'eût été flatterie, persiflage, or je la désire. Tête de piaf, je ne regrette rien. Mais comment la convaincre, qu'elle, Lili, est aussi une *Vénus charnelle, que je rêve couchée en la voyant debout* ? Comment obtenir un premier baiser ?

24

Deux enfants au soleil de Venise

Jamais je n'oublierai l'arrivée en station de Venise. Ou plutôt, notre sortie de la gare. Nous avons les pieds dans l'eau. Lili prit des dizaines de photographies. Mais mon souvenir est désormais ineffaçable pour une autre raison. Dans le bateau-taxi un peu ivre, Lili me réclama la tirade du baiser ?!

Moi, qui m'étais demandé en maintes occasions comment gagner ses lèvres, je remerciai Dieu de me tendre ce perchoir digne du nez de Cyrano. Cependant, mon cœur, que j'avais eu un mal fou à contenir, excité comme je l'étais par l'idée de notre voyage, mon cœur donc se mit à galoper. Je vérifiai rapidement ma capacité de retour à la normalité cardiaque, puis je suppliai mon organe moteur de reprendre un rythme plus mesuré. Mon quasi calme revenu, je pus enfin répondre favorablement à la prière inattendue de Lili. Transporté, marchant presque sur l'eau, je lui susurrais de mon mieux, plutôt que de les déclamer, les célèbres vers élevés très haut et destinés à faire fléchir Roxane, ce qui arriva. Christian obtient un baiser. Alors, pourquoi pas moi ? implorai-je Lili, après ce que je croyais avoir été un récital. Avec le temps, je me dis, comment ai-je pu être aussi maladroit ? On ne réclame pas, on reçoit, ou on prend ! J'avais raté une nième occasion de me taire.

Quoi qu'il en fût, Lili sauta hors de la gondole, son lutin apparut et ils s'enfuirent tous deux par les rues et les canaux. Je ne m'attendais pas à une réaction aussi vive de la part de ma dame. Mais ce fut le cas.

Pourtant, tout enfant, assis aux côtés de mon père, ce héros au sourire vigilant, j'avais su, sur son ordre, tenir ma langue. Je revoyais les images de la scène du balcon, elles se succédaient en noir et blanc sur le tout petit écran d'un vieux téléviseur Pathé Marconi T1535. J'entends encore aujourd'hui Daniel Sorano réciter le morceau de bravoure écrit par Edmond Rostand :

« *Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
 Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
 Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
 Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;
 C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
 Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
 Une communion ayant un goût de fleur,
 Une façon d'un peu se respirer le cœur,
 Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme* »

Ces vers auraient eu la force de maintenir silencieux la cour du Roi Pétaud.
 Mourir à Venise ? Non, survivre !

J'évitai le Pont des Soupirs, - je n'étais pas encore condamné par Lili à errer éternellement -, je me rendis au Teatro Fenice pour prier, faire renaître mon amour mis stupidement en danger par ma faute.

Pendant qu'une voix de soprano, dans ce lieu magique, pour lors désert, me chantait l'air de Chérubin, triste, je ne pus m'empêcher de revoir mentalement le tableau *Romeo et Juliette* de Dicksee. Bien sûr, à la fin les jeunes amants meurent, bêtement, sur un quiproquo dramatique, mais au moins, ils se sont embrassés. Je ne m'aventurai pas jusqu'au bout du drame, plus sombre encore que celui de Cyrano, - même si la mort n'est rien pour nous, nous dit Épicure -, pour ne conserver que la beauté de la vie, sa fleur, deux êtres s'aiment sur le balcon d'une maison à Vérone. Cette peinture de la passion me rappela *Le Baiser de Hayez*, c'est fou le nombre de baisers que les gens qui s'aiment échangent...

Grâce à Dieu, la musique de Mozart finit par m'emporter. Découragé, je pensai : « De toute façon, je n'aurais pas la volonté d'attendre Leyli plus longtemps, d'errer dans le théâtre, abandonné, comme le fit Qais le Majnún dans le désert si seul l'amour mystique devait triompher. Je ne suis pas un homme romantique, je me veux avant tout romanesque. » Je me remis à écrire, sans bouteille à la mer. Je m'épanchai, je cherchai, une fois de plus à tirer la, ou les leçons du jour de Venise. À ce point, il me fallait donner dans la dentelle.

25

Poème du jour, Te deum

Poème, par Sms, poste restante :

« Tu vois Lili... Ce matin... J'ai besoin de Toi ... De te prendre soin ... De faire le malin, encore et toujours ... Gentiment. Continûment. Goulûment. Pour te demander pardon, j'ai plein de mots dans ma table à matière, tu les blottiras dans ta minaudière ... Ils seront tout chauds ... Comme des croissants nouveaux. Dis ? Tu veux bien de mon poème ? Il se fera tout p'tit. Dis ? Tu veux bien accueillir mes '*je t'aime*' ? Je t'apporte un café ? Ou bien tu viens le déguster avec moi au Campo San Luca, au bar ou en terrasse ? Dis, reviens, une heure, ou même deux, je te raconterai des histoires, même que tu les croiras ...

« Voilà que je dis des bêtises. Voilà que je décolle. Pourquoi je m'envole ? Est-ce une lettre sans retour ? Mais non, je m'affole ... Y'a un bémol mais je saurais bien te proposer une tasse de dièse ...

On notera quelques accents raciniens, voire cornéliens, dans ce poème à icelle. Bien vite, ils feront des lacets, mais Lili saura les délacer.

Lili finit par me répondre : « *Bien sûr que tu es pardonné* » « *Mais tu es à l'amende, pour une semaine.* » C'était comme le jour des rois, à Venise, je croquai une amande douce. Lili ajouta : « *Je vous aime tendrement* »

26

Une semaine sans elle

Un jour, sans elle, ça n'a pas de couleurs, c'est sans saveurs, sucrées ou pas, ça n'est pas relevé, c'est un régime sans sodium, saperlipopette, nom d'un petit bonhomme. Alors, une semaine ...

Vite, lui écrire un autre poème. Un poème encore ? Un poème en pause.

Mes poésies dérivent ... C'est la faute à notre rencontre, à nos retrouvailles, aux pardons généreux de Lili ! Mes poésies naissent, à cause d'elle, puis elles s'éloignent de ma rive. La voilà Lili. Elle est ma poésie, la solution de mon équation à une inconnue.

Dans la phrase plus haut, si je remplace le mot « poème » par « rencontre », avec un peu d'application et d'imagination, cela donne :

Vite, lui décrire une rencontre, une autre rencontre, une rencontre encore ...»

« Ma chère Lili, Lili mon amour, vous m'avez pardonné, souffrez que je vous parle, à nouveau, dès l'aurore, il fait si beau. J'aime vos jolis mots, bien à vous, bien à nous, votre délicatesse, elle est une promesse, un lien. Vous lire ! En ce jour, vous le savez, avec mon trop-plein d'amour, c'est votre corps que j'aimerais respirer, je réclame, par courrier, un baiser (Je prenais à nouveau un risque ? Non, puisque Lili m'avait absous. Ma faute ? C'avait été le stupide parallèle, ma demande de baiser copié/collé, après avoir récité, à sa demande, la tirade de Cyrano, tous deux assis sur la méridienne de la gondole). Si vous me le refusez, je viendrai vous le voler, vous embrasser, enfin, sans fin, sous la pluie, à minuit. L'eau nous rafraîchira. Oui, vous aimer, voyager, au bout de la nuit, à tribord, puis, encore, au saut du lit, ma Lili. (Enfin, j'osai !)

« Gourmand, vous porter un petit-déjeuner. Du café chaud nous boirons, les lèvres, il nous brûlera, nous nous mangerons. Donc, ma Lili, à minuit en huit, je serai votre apôtre et même avant, je le suis déjà, ma Lili, impatient. Je ferai assaut, vous vous offrirez. Cessez de me dire : « Non, il ne faut pas ! » Oui, avec vous, partir, me faufler dans vos pas. Cologne, Venise, nous referons, comme les vendanges de Marie, en forêt d’Ardennes. Jusqu’au bout de ma plume, jusqu’au bout de l’écume, j’attends votre baiser, vous ne voudrez plus vous échapper. Oui, le champagne sera frais. Lili, mon coeur, promettons-nous, que bientôt nous trinquerons, nous nous baisurons la bouche, nous serons affriolés, nous serons gourmands, mon Dieu, cela nous sera si bon. Lili aimée, j’accueille vos lèvres, je me repais de nos baisers. Vous avez ajouté : « *Je vous aime tendrement* », moi follement,

« J’ai plaisir à vous lire, ma Lili. Il fait beau voir dans votre miroir. J’aime à nous accoupler, ma Lili. C’est qu’entre nous, il y a connivence, accoutumance, l’envie de tout connaître. Je ne sais comment, ni pourquoi, c’est vous que je désire mon aimée, c’est toi. Vous consentez maintenant, n’est-ce pas, à notre premier baiser ? Je ne me lasse pas de me le dire. Bientôt, comme il vous plaira, il fera chaud, à petits pas, je ne sais comment, ni pourquoi, nous allons nous aimer, nous l’avons bien mérité, après nos tendres années de fidélité.

Vous vous rappelez notre chanson fétiche ? au bon vieux temps du rock and roll ?

« ♪♪ *Je ne suis pas une marionnette, je ne te donne que huit jours, rien que huit jours, pour revenir auprès de moi* ♪♪ »

Lili, à son tour me demanda : « M’en voulez-vous ? »

Mes lectrices, lecteurs, de ce casse-tête se doutent que le présent chapitre va s’achever sur un énième poème, envoyé de mon iPhone aimant, cependant ils noteront aussi que dans ces contes, je n’ai pas abusé, je ne leur ai pas imposé trop de lyrisme. Bref, voici *Les Sept quatrains* :

Comment voulez-vous que je vous en veuille
Moi qui vous ai dédié tant de feuilles
À l'automne je les vois tomber une à une
Dans votre jardin, depuis la Lune

Moi qui souvent rêve de vous effeuiller
Près de votre cheminée
Bien au chaud nus tous les deux
Vous blottie, vos yeux dans mes yeux

Mes mains
Sur vos seins
Mon corps
Sur votre corps

Tous les deux brûlant
De ce désir retenu si longtemps
Vous l'avez compris
Belle Lili

Je ne vous en veux pas
Laissez-moi me glisser dans vos draps
Bientôt
Dès tantôt

Je n'ai de cesse
J'ai hâte de vos caresses
Envoyez-moi vite un sourire
Nos amours seront pour nous un grand rire

Je veux rire avec vous,
Oui, avec vous,
Mais avant qu'en vous je ne me brise
Chantons le temps des cerises

27

La Danse des Chevaliers

Vous vous souvenez ? Lili voulait aller danser.

Justement, un nouveau bal était annoncé. En fait, les offres à deux balles pullulaient sur la toile. À califourchon sur un banc public que Lili avait acquis dans une vente aux enchères, elle devant moi accolé à son dos, nous surfions sur un menu déroulant, comme des nageurs californiens le font sur les hautes vagues. Nous hésitâmes longuement. Notre besoin de fête grandissait. Nous écoutâmes l'air du brésilien, version *La Vie en Ardenne*, forte fut la tentation de nous rendre en bal d'Asnières-sur-Meuse. Le bal des Laze ne pouvait nous laisser indifférents, mais je veux bien être pendu à l'aube si Lili danse avec un autre... Sur le pont de Nantes, nous ne pouvons, nous rendre l'un à l'autre, Lili n'a pas pu passer sa robe blanche qu'elle n'avait pas eu le temps de repasser, nous ferons ceinture dorée. Le bal du concert du Nouvel An à Vienne n'aurait lieu que dans quelques mois. Aussi, c'est au bal des pompiers du 15 août que nous allâmes danser. Car, si certains restent dans leur lit, ce jour-là, c'est une option. Mais nous avions des fourmis dans les jambes. Nous choisîmes Le Bal des Chevaliers. C'était notre second cinq-à-sept. Nous avons osé un jour une partie de guinguette.

- Cela faisait si longtemps que je n'avais pas dansé ainsi, et même dansé tout simplement. J'avais oublié. Vous m'avez offert un plaisir inattendu ce soir !
- Le plaisir, selon la formule consacrée, a été partagé. Merci à vous.

Soudain, Lili me tutoya, ce qui ne lui arriverait plus par la suite.

Je vais maintenant reproduire le dialogue incroyable qui nous ravit Lili et moi.

Il sortit tout droit d'un conte de fées, pardon d'un conte fantastique moderne - moderne car intemporel, au-delà de notre attente, comme lors d'une livraison Amazon parfaite - :

- Alors, tu ne défais pas mes cheveux ?
 - Maintenant ? Ceux que tu as si joliment coiffés ?
 - Ceux-là même. Je pense à la belle Sylvie. Tu as oublié ta promesse ?
 - Non. Mon désir de toi me la rappelle.
 - Tu me rassures. J'ai cru à une crise d'indifférence pendant un moment.
 - Je n'en ai jamais eu avec toi. Tu es une passionnée, tu exagères les choses. Je suis sûr que ta peur n'a duré qu'une picoseconde ... Tu n'aimes pas ces courts frissons ?
 - Si fait. J'ai toujours aimé la peur du loup.
 - Moi j'ai un faible pour sa mort.
 - Méchant.
 - Moi ? Mais je faisais référence à la noblesse de cet animal.
 - Ah je préfère. Le loup n'est pas méchant, il fait simplement son métier de loup. Rappelle-toi Croc Blanc.
 - C'est un demi-loup, et encore, je n'en suis pas sûr.
 - Ce soir je veux être la plus belle agnelle.
 - Tu n'as pas assez dansé ?
 - Si fait. Mais j'attends la danse avec le loup.
 - Pas avec les loups ?
 - Tu veux que je te rende jaloux ?
 - Je refuse de l'être. Simple allusion à l'appel de la forêt. Mais que fais-tu là, malheureuse ?
 - Tu le vois, je défais mes cheveux.
 - Mais ...
 - Mais quoi ? Je suis lasse. Je n'en peux plus d'attendre le bon vouloir du loup.
- (Je m'approche rapidement pour dévorer Lili de baisers)
- Pas si vite ...
- (Elle semble me repousser doucement. Je sens un frémissement)
- Tu frissonnes.
 - Réchauffe-moi, ardemment.
 - J'ai compris. Je change de braquet.
 - Et puis, tu n'as toujours pas défait mes cheveux. Je n'ai fait que mine

grise de les défaire moi-même.

- Ah oui, j'oubliais ... Où avais-je la tête ?
- Dans mes cheveux toujours coiffés. Tu aurais dû en profiter.
- Je pensais que tu souhaitais que je défisse tes cheveux coiffés avec mes mains.
- Jeu de mains, jeu de vilain.

(Tout en reprenant ma série de petits baisers rapprochés, mes mains fourrageaient dans ses cheveux)

- Ah le gentil loup ... D'où vient ta passion pour la mort du loup ?
- Mon père récite ce poème par cœur.
- Et toi ?
- Moi je l'ai imité. J'en ai même composé une version abrégée.
- Comment ? Tu as osé toucher à ce texte sacré ?
- Mais non, ne te méprends pas ! Ma version courte est un cri seulement.

J'ai été suffisamment choqué par ceux qui se sont permis d'ajouter des vers à l'une des plus belles pièces du répertoire.

- « *Deux courtes oreilles ...* »
- C'est l'apparition du loup dans *La chèvre de Monsieur Seguin*.
- J'entends hurler les cors dans *Pierre et le Loup* et le canard dans les hauts bois.

- Après tes cheveux, tu uses d'un autre appât, tes oreilles ... Tu sais à quel point elles m'attirent, à *quel niveau de stoïque fierté je dois m'élever*, comme le loup de Vigny, pour ne pas les dévorer elles aussi.

- Cela me rappelle une autre de tes histoires à dormir, debout, assis ou couché, n'était-ce point « *L'oreille de Monsieur Ingres* » ?
- Si fait. Tu t'en souviens ? Je suis flatté.
- Ne t'emballe pas, j'ai bien précisé que c'est une histoire à faire dormir...
- Debout, assis ou couché ?
- Peu importe.
- Méchante.
- Cette fois-ci, c'est toi qui me prends pour le serpent inoffensif de la fable, tu veux me faire avaler une couleuvre ?
- Jamais de la vie!

- Il n'empêche qu'histoire, à dormir ou pas, je commence à bâiller. Note que j'ai encore la force de mettre ma main devant ma bouche.
- Je sais que tu as reçu une belle éducation.
- Je préférerais jouir d'autre chose, et même jouir tout court. Enfin, long-temps.
- Prends patience ma belle... Les femmes accusent toujours les hommes d'aller beaucoup trop vite. Elles ont raison. Parfois ce sont elles qui se précipitent.
- J'aime les précipices quand ils annoncent des plaisirs inouïs. Mon cher, il y a des limites. J'ai l'impression que mon corps te laisse parfaitement indifférent.
- Pas du tout, mon petit lapin, laisse-moi le temps de l'admirer.
- Ne me prends pas au mot, sinon je te fais une ribambelle de petits tableaux le temps de le dire. D'ailleurs l'année du lapin se termine. Sois mon dragon !
- Une ribambelle, une ribambelle ... Comme tu y vas ... À choisir, je préférerais une kyrielle de petits chats.
- Ne possèdes-tu pas en ton for intérieur, en ton fort, en ton corps, des milliards de cette sorte de petits têtards qui s'agitent frénétiquement ?
- Si fait ...
- Alors, réfléchis jusqu'à demain. Au matin je serai ta rainette. Et maintenant, laisse-moi dormir !

Après ce dialogue interminable et non encore terminé à l'heure où, dans mon rêve inoubliable, sur un accord musical commun, je me coule encore et toujours sous les draps de Lili, nous échangeâmes un baiser feu follet, c'est-à-dire, un presque rien, d'une puissance effarante cependant, sur nos lèvres gourmandes. Nous éteignîmes nos lampes de chevet jusqu'au matin suivant, triomphant, forcément. J'aurais bien bécoté Lili jusqu'à n'en plus pouvoir mais, on était au mois d'avril. Sur les collines toujours interdites de ma Lili, je dessinais des lys.

Lili continuait à se refuser. Je priais chaque jour pour que le repos de la guerrière surgît, pour que Lili m'acceptât, qu'elle cessât d'argumenter, - non il

n'est jamais trop tard -, pour qu'enfin, elle se rendît à Nous.

Fidèle à moi-même, dans un grand Boeing dont la couleur n'est pas encore définie, pas encore, je reviendrai plein d'optimisme vers Lili. S'il le faut, je m'inventerai des horizons annonciateurs, je serai un fou du bonheur, rêvant sans trêve du plaisir de l'étreinte. Puis, ce sera la scène finale, celle du baiser, - scène classique que l'on imagine aussi bien à Hollywood qu'à Bollywood, ou chez Disney, puisque je ne cesse d'écrire à Lili.

CINQUIÈME PARTIE

L'ÉNIGME LILI

L'amour cou de chapeau (de paille)

« La beauté est une énigme. »

Dostoïevski

« Tout le mystère de sa beauté est dans l'éclat, dans l'énigme surtout de ses yeux, je n'ai jamais vu une femme aussi belle. »

Marcel Proust

« Bien plus que le triangle des Bermudes, le monstre du Loch Ness ou la disparition des dinosaures, la femme est une énigme dans l'histoire de l'humanité. »

Pierre Perret

28

Romance symbolique

*« Le baiser frappe comme la foudre,
L'amour passe comme un orage,
Puis la vie, de nouveau, se calme comme le ciel, et recommence ainsi qu'avant.
Se souvient-on d'un nuage ? »*

Maupassant

Pourquoi, lorsqu'un rêve est miraculeux, sensuel à souhait, lorsqu'il semble réaliser le vœu le plus cher d'un être de chair, au sang vif et aux sentiments amoureux trop longtemps retenus, - le vœu de toute une vie -, pourquoi ce rêve ne se poursuivrait-il pas dans la réalité, après le réveil de l'individu halluciné ?

Lorsque j'attendais toujours le baiser printanier, - et non la bise hiémale -, tout à coup, alors que depuis ses lèvres consentantes je projetais d'atteindre les marches du palais de la femme aimée, et ce, pour au moins mille et trois nuits, notre petit lutin, toujours lui, réapparut. Avec le temps, il était devenu bossu, mais il ne pleurait pas comme Fernandel, il cria :

- Éveille-toi, tu vas être en retard. Lili et toi, vous partez, vous vous envolerez pour l'Italie. Là-bas, elle sera à toi, elle sera ta vie. Tu l'auras ton premier baiser.

À ces mots, *'tu l'auras ton baiser'*, dans ma tête, ce fut la foudre, la tempête.

- À Venise, je vous prie, - précisa au chauffeur de taxi une voix céleste. Je ne voudrais pas qu'ils manquaient le Carnaval. Il bat son plein de beauté.

Lili, que j'avais tant rêvé d'aimer, dans une autre vie, était à mes côtés, dans

une vraie voiture au moteur hybride, sans ânesse ni bœuf sur le toit ayant soif. Elle penchait son front. Elle s'empara de mes mains apeurées à qui j'avais pourtant bien recommandé de ne pas trémuler : « *Et vous mes mains, ne tremblez plus* ». Je ne vous décrirais pas l'état d'excitation de mon cœur à qui je répétais : « *Mon cœur, mon cœur, ne t'emballe pas, Mon cœur, arrête de bringuebaler* » « *Et vous mes mains, restez tranquilles* »

Lecteur, si, tout autant que l'auteur, tu restes sur ta faim de bonheur, si, demain matin tu te lèves tôt, si tu veux te réveiller l'humeur sereine, si tu gardes toujours au fond de toi l'espérance d'un autre amour, d'une grande passion, si tu ne te résous pas à des consolations pauvrettes, entrevues dans un cinéma de quartier depuis longtemps disparu, alors n'attends pas, cherche ta Lili, c'est ta Titine à toi, et comme le suggère un peintre cubiste, trouve-là ! Moi, je m'apprête à l'aimer. Je vais commencer par l'embrasser. Écoute le poète. Elle est ...

Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse

Ma seule amour que tant désire !

Charles d'Orléans

29

Une identité remarquable

Lecteur, Lectrice, après ces derniers lacets tu te demandes peut-être qui se cache derrière le prénom de Lili... ? Tu voudrais apercevoir ses jolis petits pieds dans ses souliers ? Lili n'est pas une entremetteuse, elle n'a aucun rapport avec l'entourage de l'empereur Claude, plutôt Ma' Messie que Messaline. Ici, nous donnons dans la dentelle, dans la bonneterie. Lili semble démêler, puis mêler mes sentiments et mes rêves... C'est uniquement parce qu'elle m'aime bien je crois. Elle est mon amie, tout *bonnêtement*. D'accord je l'aime beaucoup, et surtout pas « pas du tout ». J'aime toujours les personnes qui m'aiment, un cœur d'artichaut ne présente pas que des inconvénients. Il faut effeuiller pour connaître. Grâce à Lili, je survis, je continue à ailer la vie. Elle est ma chevalière, ma gourmète, ma tendresse. Lili volète sur mes poèmes. Sur des airs de musique nous brodons des mots, comme les gros édretons dans lesquels nous nous jetions enfants. Ce que j'écris n'a pas d'importance, je sais bien que les mots partagés finissent par s'assembler en poèmes. Ils sont tantôt des prières, tantôt des illusions, parfois des prisons d'où je m'échappe toujours. Un jour, Lili me prêtera sa bague magique, j'y glisserai de la poudre de rire.

Tu voudrais connaître son identité, Lectrice curieuse ? Elle ne figure à ce jour dans aucun fichier *Informatique et Prison*, il n'y a pas de chatte policée. Les chattes sont élégantes. « *Elle est féline alors ?* » Non, non, Lecteur, n'insiste pas, je ne révélerai pas, par une indiscretion incongrue, *qui*, est la véritable héroïne de ce récit ? cette princesse de ma vie réinventée cent fois avec foi.

À l'instar des peintres ou des sculpteurs qui posent une autre tête sur le corps de la femme aimée à qui ils donnent forme, comme un mage, j'ai bien sûr changé le prénom de mon héroïne. Ce n'est pas un hasard si bien des statues de femmes désirables, ensorcelantes, ont perdu la tête lors de leur découverte. Lectrice, il te suffira de te remémorer quelque histoire ancienne qui t'a déjà été

espagnols. Lili a fait surgir maintes filles du feu, dans ma vie. Je ne suis pourtant pas un poète maudit. Ces filles sont angéliques, elles sont mon passé, elles sont mon présent. À quoi joue-t-elle ma Lili ?

5° Par une froide nuit d'hiver, à Berlin, je fis un soir la rencontre d'un joli visage, une jeune femme s'abritait sous une lanterne. Sa voix était grave.

6° Lili c'est peut-être aussi cette belle Polonaise, Ewelina. Elle s'occupait de mes mains avec délicatesse. Puis, tonique, elle se jouait de moi avec Chopin. *En c'cas*, j'aurais aimé la danser, enlacés en la bémol majeur. Je me rappelle ses yeux. Ils étaient bruns, à la manière de Lili.

7° Bref, ce joli prénom, Lili, évoque en moi une amie aux multiples visages, des filles de feu, encore et toujours, Amal, Alexandrine, Aurélie, Charlotte-Émilie-Anne, Claire-Esther, Esther-Sarah, Julia, Octavie, elles ont toutes le sourire d'une Madona-Lisa. Toutes ? Non, le sourire de Lili est unique. Il m'est agréable à l'oreille de répéter tous ces prénoms, j'en baptise mes dryades. Elles sont toutes nées comme ça me dit, et, dans ma tête, un jeudi vert, dans ces bois avec lesquels je chauffe mon imagination. Ma flamme ne s'éteindra jamais je crois. C'est mon secret. J'ai inscrit ces princesses au patrimoine de mes humanités. La capacité d'écoute de Lili et sa longue amitié me sont devenues chères. J'écris ces lignes dans ce train que j'ai souvent pris pour la rejoindre. Mes valises à la main, il me transporte de joie lorsqu'il me rapproche d'elle, il m'attriste dès qu'il m'en éloigne. Je laisse deviner au lecteur, à la lectrice, dans quel sens ce train que je n'entends même plus siffler tant va au feu mon émotion renaissante, dans quelle direction donc ce train sans mesure se dirige. C'est une question de bon sens. Mais je m'interromps, Lectrice, Lecteur je viens d'apercevoir ♪ *un barbu sans barbe* ♪, il est peut-être lui aussi sur la piste de Lili, alors je me dépêche avant qu'il ne me vole ma Lili à la main.

30

Scène finale

Qui dit scène, dit mise en scène. En écrivant ces dernières lignes, je ne peux m'empêcher de penser à nouveau à Cyrano, que voulez-vous ? Je n'ai pas son nez, mais je me console, j'aime le parfum, celui des femmes, qui fait s'embraser Vittorio Gassman.

Je veux bien jouer Faust auprès de Lili, user d'un pouvoir séducteur efficace pour qu'elle s'égare enfin dans mes bras, pour qu'elle se donne, âme et corps, à moi, à condition bien sûr que nous soyons absous in extremis de notre péché amoureux par le Dieu tout puissant qui sait tout et comprend tout. Je me vois donc déjà, comme le chantait si bien Charles Aznavour, aux pieds de Lili, mais, avant notre union physique qui m'obsède (puisque nos âmes se sont reconnues, etc.), l'un des quatre éléments nous sépare, elle en-haut, moi en bas, elle petit oiseau, sur une branche, moi petit poisson ou petit polisson. Je dois donc réfléchir encore dans l'eau.

J'imagine une scène finale sous la forme d'un échange à deux niveaux, Lili en haut et moi en bas, je le répète, pour fixer les idées et des limites décentes. Au programme : une aubade, une cavatine, une fugue, une messe petite, solennelle. Lili apparaît à son balcon, ou dans sa véranda chauffée par le soleil, été comme hiver.

Enfin je déclame, je réclame *le droit au baiser et au câlin ininterrompu* (*), je n'attends pas la réponse, je grimpe dans l'arbre, j'enjambe la balustrade.

À bientôt Lili, pour notre premier baiser.

(*) Ce droit privé est en quelque sorte un droit d'asile tel celui invoqué par Quasimodo en faveur d'Esmeralda. Il s'obtient par une déclaration d'amour, ou un billet doux, comme celui remis par Rosine à Figaro pour le Comte Almaviva.

31

Onc ne démord

Seuls les contes fantastiques peuvent apporter des réponses aux doutes que tous les amoureux du monde ressentent. Seule la poésie peut compenser l'absence de ma bienaimée.

Au revoir Jolie Lili

Bonsoir Jolie Lili,
 Tout à coup,
 Mes Ardennes me manquent un peu beaucoup,
 À cause de Vous,
 Lili

À cette idée,
 Je suis prêt à franchir le pas
 De votre porte en bas,
 Vous l'ouvrirez, n'est-ce pas ?
 Venir vous taquiner

J'entends votre rire,
 Oui, vous prendre,
 Vous prendre au mot, l'un de nous devra se rendre,
 La joue il devra tendre,
 Avant que de partir

Je suis votre d'Artagnan, au siècle d'avant,
 Nouvelle folie, moult péripéties, il nous faut oser,
 Des capes et une épée,
 À Vous la cape, À moi l'épée
 Vous vous rendrez à Marignan,

Ce soir, tout s'éclaire,
Au bord de l'eau,
Sous le Pont Mirabeau,
J'inventerai des mots,
Ou bien j'inviterai Apollinaire,

Je dois vous alerter,
Pour l'amour de Vous,
J'irai jusqu'au bout,
Je puis tout
Accepter,

De Vous,
Vos préventions,
Vos dernières hésitations,
Mais, au diable les conventions !
Je suis fou de Vous,

Chantait Polnareff,
Moi, j'ai aussi des idées coquines
À bas les guillotines,
Je vous sens si câline,
Naviguons sur la Nef

Des fous,
Femme peintre, amoureuse,
Dans mon jardin je cueille pour vous mes délicieuses
Pensées au milieu des fleurs, merveilleuses,
De Sébastien à Jérôme, jusqu'à vous

Cela ne vous dit rien qui vaille ?
Le peintre et l'écrivain,
Je vous courtise en vain ?

J'ai envie de vous prendre par la main
D'embrasser votre taille

J'ai envie de vous tout simplement
De vous donner,
Si à moi vous vous donnez,
Mille baisers,
Nous avons déjà pris notre temps

Ne trouvez-vous pas ?
Sur votre bouche,
Me permettez-vous quelques touches ?
Et vers votre couche
Quelques pas ?

Mais la nuit vient tout suspendre
Vous en Ardenne,
Moi sur les bords de la Seine,
J'ai de la peine,
Je voulais vous surprendre.

Vous me direz tout ça demain, sur notre couche,
Dans le port de Tacoma,
Je ne parlerai pas,
Votre main me dira,
Puis votre bouche ...

Ai-je réussi ? Dis-moi, Toi,
Avec mes mots ?
Non loin du Pont Mirabeau,
Il faisait beau,
Baise m'encor, rebaïse-moi

32

Leçons de musique, leçons de vie

« *La vie sans musique est une erreur éreintante, une besogne, un exil* »

Nietzsche

La Galerie dans la Vallée

Toute la musique que j'aime, elle vient de là, elle vient du blues, mais pas seulement. Le Musée Rossini, à Pesaro, et La Galerie dans la Vallée sont des endroits où la musique de la vie est omniprésente.

Ma muse est discrète. Il ne s'agit pas de Berthe Morisot. Pourtant comme elle, comme Lamartine, elle a suspendu le temps. Avec ses couleurs, elle capture la lumière. Pour moi, elle a d'abord créé un carrousel pictural, puis *La Galerie dans la Vallée*. On peut l'admirer en couverture du présent livre. Alors je me courbette.

Pomme d'amour pas encore croquée, Paula, habillée, nue, Le Carnaval de Venise, La marionnettiste, Lena, Naho, Sous les Procuraties, Les Vieux Moulins de Thilay, Le Capitaine Fracasse, tant d'autres encore... Elle me mène en Charrette de paille. Chaque tableau de Lili fut pour moi le nouvel épisode d'un feuilleton des quatre saisons et de la Légende des Quatre Fils Aymon. Car, je le comprends maintenant, l'amour a cheminé discrètement pendant des années avant de frapper à ma porte, inévitablement. Comme une émotion, d'abord discrète, puis envahissante.

Lectrice, Lecteur, tu comprends peut-être maintenant cet homme parti à la recherche de la tendresse, ce trésor oublié. Poursuite désabusée, mais pas désespérée. Durant des années, j'ai mené une quête acharnée. J'ai eu recours à de nom-

breux stratagèmes, le plus souvent c'est moi qui ai été pris au piège de l'amour. J'ai su repousser la bise glaciale pour ne recevoir que les baisers chauds réclamés par Louise Labé. Lorsqu'elle me la donnait, j'acceptais la moindre caresse de mon âme sœur, où qu'elle fût. Finalement, j'ai beaucoup donné, j'ai beaucoup reçu.

Dernier Flashback

Rimini, c'est l'été. Je me souviens. Il fait nuit. *Je crois entendre encore, caché sous les palmiers*, la voix de Lili. Comme celle de Leïla, elle est tendre et sonore. Pêcheur de perles féminines de mon état, je la surprends. Je l'invite. Au cinéma Fulgor, nous vîmes *Amarcord*, nous étions valsés par la musique de Nino Rota. De là, nous fîmes une fugue à Pesaro, nous étions impatients, il nous fallait, à toute note, visiter le Musée Rossini.

En notre prime jeunesse, nous nous étions rencontrés. Nous ne savions pas. Enfants précoces, nous connurent l'éveil des corps. À l'adolescence, nous nous perdîmes de vue.

Je l'ai écrit en préambule, c'est lorsque j'ai contemplé les toiles à *La Galerie dans la Vallée* que j'ai compris que le temps et les couleurs nous avaient réunis, Lili et moi. Ma recherche prend fin. Saurons-nous, comme le firent les héros de *L'Amour au temps du choléra*, rattraper les années perdues ? *Qui pourra le dire ?* Enya, ou *Le temps seulement*.

33

Apostille finale

J'ai assez palabré. Je laisse la parole à un grand connaisseur, gourmand plutôt que gourmet :

« Ainsi les poètes, impuissants décrocheurs d'étoiles, ont toujours été tourmentés par la soif de l'amour mystique. L'exaltation naturelle d'une âme poétique, exaspérée par l'excitation artistique, pousse ces êtres d'élite à concevoir une sorte d'amour nuageux éperdument tendre, extatique, jamais rassasié, sensuel sans être charnel, tellement délicat qu'un rien le fait s'évanouir, irréalisable et surhumain. Et ces poètes sont, peut-être, les seuls hommes qui n'aient jamais aimé une femme, une vraie femme en chair et en os, avec ses qualités de femme, ses défauts de femme, son esprit de femme, ses nerfs de femme et sa troublante femellerie. »

« Cette forme de marbre, vue à Syracuse, c'est bien le piège humain deviné par l'artiste antique, la femme qui cache et montre l'affolant mystère de la vie. »

Ainsi parla Maupassant...

FIN

MANOU MA SOURCE

« Le christianisme est l'avenir du monde »

Chateaubriand

Manou ?
T'es partie ?
T'es partie où ?
Déjà je m'ennuie
Déjà tu nous manques
À nous tous
Dis, Manou ?
T'as fait une fugue ?
Une fugue de Bach,
Dans les baraques du Havre ...
T'es repartie chercher des enfants ?
Et même leurs parents?

Tu sais, j'ai encore plein de questions à te poser
D'accord, d'accord
Tu vas d'abord ...
Te reposer

Un peu, beaucoup
T'as tellement donné
De coups de colliers
Dans ta vie
Tu nous as tellement apporté
Oui je sais
Tu me l'as souvent répété
De là-haut, tu nous regardes
Tu nous aimes
Ton cœur est si grand
Tu sais quoi ?
Quand je pense à toi
Souvent, toujours
Je vois ton sourire
Dedans y'a plein de lumière

Va ma libellule
 Envole-toi
 Rejoins-le
 Ton Seigneur
 Puisque tu es prête
 Un jour
 Bientôt
 À Vailhan
 Je monterai à La Vierge
 De là-haut je te regarderai, toi, encore plus haut
 Je ne serai pas seul
 Je dis « je » ça veut dire « nous » nous tous
 Tiens ... J'entends de la musique,
 C'est Bach,
 Il t'accompagne,
 Toi la délicieuse compagne
 De tous ceux qui ont croisé ton chemin
 Nous tous ... Autour de toi réunis ...

Manou,

Tu m'as dit un jour que, malgré les épreuves parfois terribles qu'elle traverse, l'Humanité progressait. Je ne connais pas l'avenir du Monde, mais, guidé par ton amour inépuisable de l'Autre, je crois en Toi et à la vision de la vie éclairée par les mots de Chateaubriand.

QUATRE ÉVANGILES

*« Je n'ai pas copié cette lumière, j'ai simplement baigné dedans ; mes yeux ont vu,
et mon subconscient a enregistré cette image »*

Picasso à Dinard

I

Je ne connais rien de plus fascinant que d'observer une femme, à la dérobée, à sa toilette, à demi dévêtue. Un parfum de violette sauvage plane. Elle se sait épiée, regardée, admirée. *Quel trouble, quel charme*, je me laisse dévoyer, prendre au piège. La voici fourvoyée. Le loup survient, il se fait agneau. Une amante court plus vite que la beauté, c'est la muse de Jean, une autre s'essouffle, cheveux au vent, femme de Pablo. Elle va à la rencontre de l'homme qu'elle aime déjà, depuis longtemps, depuis tout à l'heure. Elle semble se dédoubler, le sein nu, elle ne se couche pas aux pieds du saint homme qu'elle croise.

Retour à l'antique, « *Deux femmes courant sur la plage* », nouveaux cantiques. Point d'hésitation, adieu sanglots, déconvenue, je vole vers cap Ferrat ! C'est Jean qui écrit, Jean qui rit, balbutiements. C'est Paul qui lui donne la vie. Elle court, elle court. Tout près de moi, elle s'arrête. Comme pour prendre notre temps, son temps à elle, mon temps à moi. Nous valsons. Bientôt, *j'aime la vie*, me souffle son âme, tantôt, elle bondira dans mes bras.

Qui serais-je sans elles ?

II

Je ne connais rien de plus stimulant que d'écouter une femme qui chante, à Göttingen, ou sur les bords de Meuse. Mes mots courent comme l'eau vive de mon enfance. Tantôt avec mélancolie, mélodie du bonheur triste, mais bonheur quand même, bientôt je ne vois plus que son sourire. Elle me regarde. Dieu qu'elle est belle. Elle continue à peindre et à chanter.

Qui serais-je sans ma Lili ?

III

À la fenêtre du train, deux cœurs. Un grand, un petit. Roses de bonheur. Rouges comme ses lèvres à elle. Je ne connais rien de plus vivifiant que d'écouter battre son cœur, lorsque je l'embrasse. Le souffle coupé je te respire. Géante rouge, tu m'attires, tu t'éloignes.

Que serais-je sans toi ?

IV

Je ne connais rien de plus doux que de me rappeler Manou. Amour mystique. Mon Emma à moi, c'est elle. Je vois son sourire. À ses lèvres, sur ses yeux, dans son cœur. Manou, peintre et médecin de mon âme. T'es où dis ? C'est beau le Paradis ? J'étais tout feu tout flamme, tu es *Lumière*.

Là où tu es je suis.

Château de Locguénolé,

Décembre 2023

Table Ronde

Histoire de Nous

Première Partie

Portraits de tous les amoureux du monde

Rencontre, Recherche,

Désir existentialiste,

L'Amour coup de chance,

Coups d'épée dans l'eau ?

Deuxième Partie

Contes fantastiques

Le surnaturel sans la peur, L'espoir sans répit

Louvre Rivoli, Belphégor, Cologne, Charleville,

Le Théâtre de la Fantasmagorie

Troisième Partie

Le Nu déclencheur,

Prise de vue, prise de conscience, détonateur, Nu révélateur, Déclaration, Confiance, Confession, Connivence, Nu complice, Initiation, Aveu, Dévoilement, Dessillement, Nu et Menu découverts, Indiscrétions, Venise 1

Quatrième Partie

Retour aux sources, Retour en Ardenne,
Légendes, Le Chevalier, Venise 2

Cinquième Partie

L'Énigme Lili

L'Amour coup de chapeau (de paille)

Manou ma Source

Quatre Évangiles

Luc Delfosse

Histoire de Nous

Un homme part délibérément à la recherche de la tendresse. Il découvre, à son insu, qu'il est tombé amoureux d'une artiste-peintre. Il en garde jalousement le secret, surtout devant sa belle. Jusqu'au jour où il se découvre enfin, à Venise ou ailleurs. Ou bien ne serait-ce pas son inspiratrice qui va le pénétrer ?

Sa muse est discrète. Il ne s'agit pas de Berthe Morisot. Pourtant comme elle, comme Lamartine, elle suspend le temps. Avec ses couleurs, elle capture la lumière. Elle va créer un carrousel.

En leur prime jeunesse, ils s'étaient rencontrés. Ils ne savaient pas. Enfants précoces, ils connaissent l'éveil des corps. À l'adolescence, ils se perdent de vue. Un jour, il contemple, sur la toile, *La Galerie dans la Vallée*. Il comprend que le temps et les couleurs les ont réunis. Sa recherche a pris fin. Il essaie alors de rattraper les années perdues.

www.parfumdelivre.com
www.lucdelfossebooks.com



Couverture : La Galerie dans la Vallée, Liliane Silva Le Fur
(Coll.Privée)

ISBN : 978-2-36087-007-3

Prix : 20 €